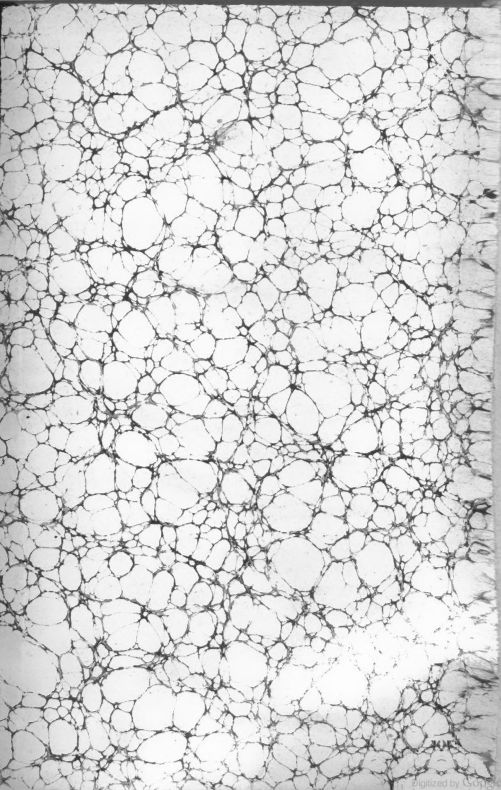
LES ESCHOLIERS DE PARIS LEGENDE DU PAYS LATIN PAR PONSON DU...

Pierre Alexis de Ponson du Terrail







LES

ESCHOLIERS

DE PARIS

POISSY. — TYP. ET STÉR. DE A. BOURET.

LES

ESCHOLIERS

DE PARIS

LÉGENDE DU PAYS LATIN

PAR

PONSON DU TERRAIL

TOME PREMIER





PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
18, RUE DAUPHINE, 18

1867



LES
ESCHOLIERS
DE PARIS

PREMIÈRE PARTIE

I

Paris s'était endormi dans le brouillard, et depuis longtemps le couvre-feu était sonné.

Ce soir-là, le soleil s'était couché rouge et sans rayons, et les étoiles n'avaient pas tardé à disparaître derrière une couche épaisse de vapeurs grises qui, montant de la Seine, avaient envahi les deux rives du fleuve, estompé les toits et enveloppé les tours des édifices et les clochetons des églises

Pourtant, on touchait au commencement du mois

de mars, et les premières brises printanières avaient chassé la froidure de l'hiver.

Paris était noir, dépourvu de lanternes, désert en apparence, et on n'entendait, par intervalles, que les pas lointains d'une ronde d'archers qui parcourait les rues.

Cependant, sur la place du Châtelet, il y avait une lueur rougeâtre qui perçait la brume et éclairait un objet hideux qui montait dans les airs.

C'était la flamme d'un brasier.

L'objet hideux était un gibet.

En haut du gibet se balançait une forme humaine; en bas flambait le feu. — A l'entour, une douzaine de soudards riaient et chantaient.

C'étaient les archers que le grand prévôt avait placés pour la nuit autour de la potence, afin qu'il ne prît fantaisie à personne de venir décrocher le cadavre.

Donc, les archers chantaient, et, chantant, ils buvaient; et, leur chanson éteinte, et leur broc de vin complétement vide, ils se prirent à deviser d'une voix avinée.

— Qu'a-t-il donc fait pour être logé si haut? demanda l'un d'eux en regardant le cadavre.

— Je ne sais pas, répondit un autre. Peut-être était-ce un huguenot.

— Dans le temps où nous vivons, dit un troisième, il ne faut pas avoir commis un grand crime pour être pendu : témoin, Robert le Boiteux, qui l'a été la semaine dernière.

— Qu'était-ce que Robert le Boiteux? demanda un autre archer.

— Un mendiant qui payait sa place sous le porche de Saint-Germain, un écu six deniers, depuis près de quinze ans.

— Et c'est pour cela qu'il a été pendu?

— Non, c'est pour avoir dit que le sacristain de Saint-Germain-l'Auxerrois partageait le tronc de l'église entre lui et les pauvres.

— Et on l'a pendu?

— Oui, on a dit qu'il était possédé du démon et que c'était là une manière excellente de l'exorciser et de chasser l'esprit malin de ce corps où il avait établi son logis.

Les archers se mirent à rire.

— En sorte, reprit l'un d'eux, que nul de nous ne sait qui était de son vivant, cette charogne que nous gardons?

— Je le sais, moi, répondit un des soudards, seulement je ne sais pas pourquoi on l'a pendu.

— Qui était-ce donc?

— Un clerc, un escholier, un de ces fainéants enfin qui portent une écritoire à la ceinture au lieu d'une bonne dague au flanc.

— Foin des escholiers! crièrent les archers en chœur.

— Tout ce que je puis vous dire, moi, reprit celui qui avait déjà défini la qualité et la profession du pendu, c'est que la chose a été bientôt faite, et le pauvre diable n'a pas eu le temps de se reconnaitre.

— Comment cela?

— Donnez-moi un verre de vin, s'il en reste, et je vous raconterai ce que je sais, aussi vrai que je me nomme Lambert le Barbu.

Il y avait un doigt de vin au fond du broc. L'archer l'avala d'un trait, fit clapper sa langue et continua :

— Ce matin, j'étais au nombre de ceux d'entre

nous qui gardent la porte du Châtelet. Messire de Cardailhan, le gouverneur du Blaisois, arriva à cheval, suivi de trois varlets qui portaient ses armes.

C'est un rude seigneur, le sire de Cardailhan; il a une douzaine de potences à l'entour de son château, et il a tué de sa main un écuyer qui avait osé dire que la dame de Cardailhan était belle.

— Mais quel rapport y a-t-il entre le sire de Cardailhan et l'escholier? demanda un des auditeurs qui se mit à remuer les tisons du brasier.

— Tu vas voir, poursuivit Lambert le Barbu. Comme il allait s'engouffrer sous la voûte du Châtelet, le sire de Cardailhan entr'ouvrit son manteau, et un parchemin s'échappa de son aumônière. Il n'y prit garde et continua sa route, tandis que le parchemin tombait à terre.

Un escholier passait et le ramassa; puis il le lut, et alors s'approchant de moi, il me le remit pour que je le rendisse au sire de Cardailhan.

— Et, cet escholier, c'est sans doute celui qui a été pendu?

— Mais attendez donc, fit l'archer Lambert le Barbu. Vous allez voir. L'escholier avait piteuse

mine, sa souquenille montrait la corde, son bonnet fourré n'avait plus de poil, et ses brodequins étaient troués en plus d'un endroit.

Tel qu'il était, il me fit pitié, et je lui dis :

— Ce parchemin que tu viens de ramasser est à un puissant seigneur, le sire de Cardailhan, qui s'en vient faire visite à maître François Cornebut, gouverneur du Châtelet. Attends qu'il ressorte, et rends-lui cet objet toi-même; il te récompensera.

L'escholier suivit mon conseil, et il attendit.

Une heure après, messire de Cardailhan sortit; l'escholier s'approcha de lui et lui tendit le parchemin.

Contre mon attente, le sire de Cardailhan fronça le sourcil et dit à l'escholier :

— Sais-tu lire?

— Non, dit l'escholier.

— Tu mens, répliqua Cardailhan en désignant du doigt l'écritoire que le pauvre diable avait à sa ceinture.

Et il appela un de ses varlets et lui dit quelques mots à l'oreille. Celui-ci appréhenda l'escholier au

corps et le fit entrer au Châtelet, dont les portes se refermèrent sur lui.

— Et il y resta? demandèrent en chœur les archers.

— Une heure environ, répondit Lambert le Barbu; mais il en ressortit en compagnie de maître Caboche...

— Le bourreau?

— Oui, certes; et le bourreau le conduisit ici, et le pendit haut et court. Qu'a-t-il fait? Quel est son crime? Voilà, messeigneurs, ce que je ne puis vous dire; acheva l'archer.

— Parce que tu es une brute! observa un des auditeurs.

— Plaît-il? fit Lambert le Barbu, qui porta la main à la poignée de sa dague.

— Sans doute, ajouta l'interrupteur. Tu aurais dû comprendre pourquoi l'escholier a été pendu.

— Pourquoi donc?

— Mais parce que tu lui as donné un mauvais conseil. Si tu avais pris le parchemin toi-même, il aurait continué sa route et se porterait à merveille à cette heure.

— Alors, c'est moi qu'on aurait pendu.

— Cela dépend. Sais-tu lire?

— Non, de par la messe et le pape! Je ne sais pas lire.

Un autre archer se prit à rire.

— Lambert est de race noble, dit-il. Comment veux-tu qu'il sache lire comme un clerc ou un manant?

— Alors, acheva l'autre archer, on ne t'eût point pendu, et l'escholier se porterait bien; car tu peux te l'avouer, Lambert mon ami, c'est toi qui as causé la mort du pauvre diable.

— Pourquoi donc, aussi, passait-il auprès du Châtelet?

— Et puis, dit un quatrième archer, qu'est-ce que ça nous fait, après tout?

— Ça nous fait passer une mauvaise nuit. Le brouillard est froid en diable, camarades.

— Et la bise, dit un autre, nous coupe la figure.

— Et nous n'avons plus de vin, ajouta un cinquième.

— Alors dormons, reprit Lambert le Barbu.

Et il s'enveloppa dans son manteau et se coucha tout de son long devant le brasier.

Ses compagnons l'imitèrent. Seulement l'un d'eux jeta deux brassées de bois dans le feu avant de faire comme les autres.

Et moins d'une heure après, on n'entendit plus autour de la potence que le ronflement sonore des soldats, et au-dessus de leurs têtes, le bruit aigre des poulies de fer qui soutenaient le pendu et qui grinçaient sous le poids de ce corps que le vent de la nuit faisait osciller.

. . . .

Cependant, à travers le brouillard qui allait s'épaississant de plus en plus, des ombres noires passaient silencieuses.

On eût dit les fantômes des suppliciés rôdant autour du gibet.

Débouchant une à une sur la place, de plusieurs points différents, les unes par les petites rues avoisinantes, les autres par les ponts qui réunissaient la Cité à la vieille Lutèce, elles s'arrêtaient à quelque distance du brasier et des archers endormis, se

réunissaient, se groupaient, échangeaient des signes mystérieux.

Mais celui qui eût veillé alors sur la place déserte n'eût pas tardé à se convaincre que ce n'étaient point des ombres.

Les morts ne parlent pas...

Et on entendait des mots échangés à voix basse, à mesure que les formes noires s'approchaient du gibet.

— Crois-tu donc qu'ils dorment? disait une d'elles.

— Oui, répondit une autre voix. Je suis ici depuis près de deux heures, couché à terre, le nez dans mon manteau et l'oreille collée au sol.

Les archers ont ri, bu et chanté; puis ils ont causé.

— Et de quoi parlaient-ils, Raoul?

— De notre pauvre condisciple Gotlieb, que les barbares ont fait périr.

Une voix grave et triste s'éleva parmi ce groupe d'hommes qui s'approchaient toujours du gibet et dit :

— Frères, l'heure de la délivrance que le maître nous a promise est loin encore... Nos murmures sont impuissants. et les plaintes sont stériles. C'est

par des actions et non par de vaines paroles qu'on sert une cause.

— Amaury le Sage a raison, répondirent plusieurs voix.

Et l'une d'elles ajouta :

— Il faut avant tout arracher aux barbares le corps du pauvre Gotlieb. Il ne faut pas qu'il devienne la proie des vautours et des corbeaux.

Celui qui, depuis longtemps, était sur la place et avait surveillé les archers dit encore :

— Après avoir causé de notre malheureux Gotlieb, les archers se sont couchés et se sont endormis. Ils sont presque tous ivres. Nous en aurons bon marché.

La voix grave et triste reprit :

— Mes frères, l'effusion du sang est chose sacrilége... Tâchons d'avoir le corps de Gotlieb sans qu'une seule dague sorte du fourreau.

— Et s'ils s'éveillent?

— Que nous frappions les derniers, au moins.

Ce fut l'ordre du chef.

Car ils avaient un chef, les escholiers qui venaient essayer d'avoir le corps de leur condisciple pour lui donner la sépulture.

Et ce chef, qui se nommait Amaury le Sage, était celui qui avait parlé le premier.

Les escholiers arrivèrent auprès du brasier.

Ils n'avaient point de lourdes chaussures, comme les hommes d'armes, et ils marchaient avec tant de précautions, ils avaient parlé si bas, que les archers n'avaient point interrompu leur lourd sommeil.

Entre le brasier et le pied de la potence, il y avait un espace vide de quelques pieds; mais pour arriver à cet espace, il fallait passer sur le corps des archers, ou tout au moins les enjamber.

Amaury le Sage et ses compagnons se consultèrent.

— L'échelle du bourreau est encore dressée contre la potence, dit le chef; mais elle est vieille, cette échelle, et le poids d'un homme la fait crier. Il faudrait un enfant.

— Me voilà, dit un tout jeune homme.

Il avait seize ans tout au plus, sa lèvre était vierge de tout duvet masculin. A voir ses grands yeux bleus, ses lèvres roses, et ses cheveux blonds qui flottaient sur ses épaules, on eût dit une jeune fille

habillée en garçon pour quelque mystérieuse équipée.

— Mais, dit un escholier qui se nommait Raoul, Godefroy est trop frêle et trop chétif pour pouvoir dépendre Gotlieb.

— Je couperai la corde, dit l'enfant, qui tira sa dague et la mit aux dents.

— Et le corps tombera lourdement sur le sol, et les archers s'éveilleront au bruit, et il nous faudra engager une lutte sanglante, observa Amaury le Sage, .

Mais alors une sorte de colosse se dégagea du groupe et dit à son tour :

— Ne me comptez-vous donc pour rien, moi ?

Cet escholier s'appelait Samson. Du moins sa force herculéenne et sa haute taille lui avaient valu ce sobriquet, car ce n'était pas son nom.

— Mais tu feras casser l'échelle sous ton poids, observa le petit Godefroy.

— Aussi est-ce toi qui monteras ?

Les escholiers étaient entrés dans le cercle de lumière décrit par le brasier.

Les archers dormaient toujours.

— Laissez-moi faire, reprit Samson, j'ai mon plan.

Et il prit le petit Godefroy dans ses bras, et, aussi agile qu'il était fort, il sauta par-dessus les archers et retomba sur ses pieds si légèrement, malgré sa robuste et gigantesque stature, que le sol ne résonna point.

Cependant un des archers fit un mouvement, étira ses bras et poussa un soupir.

Les escholiers attendirent muets, immobiles, la main au manche de leur dague, prêts à tout événement.

Mais l'archer se retourna la face contre terre, et, sans ouvrir les yeux, ramena sur sa tête la capuche de son manteau.

Alors Samson posa l enfant sur la première marche de la hideuse échelle.

— Monte, lui dit-il. Et quand tu seras tout en haut, tu couperas la corde.

— Mais le corps tombera.

— Non, tu vas voir.

Et Samson se posa au-dessous du cadavre qui se balançait toujours au vent de nuit dans l'espace.

Il s'assura sur ses larges pieds et étendit les bras.

On eût dit d'un Titan attendant la chute du ciel.

L'enfant monta lestement et ne s'arrêta que sur la traverse du gibet, sur laquelle il se mit à califourchon.

Alors, se cramponnant d'une main, il se mit de de l'autre à scier la corde qui soutenait le cadavre.

La corde était tendue ; la dague était de bonne trempe et bien affilée. Ce fut l'affaire d'un instant, la corde ne tenait plus qu'à un fil. L'escholier Samson attendit au-dessous. Le fil cassa sous l'effort, le cadavre tomba.

Samson le reçut dans ses bras nerveux, chancela un moment et se redressa.

Le pendu n'avait pas touché terre.

Les archers dormaient de plus belle.

L'escholier Samson fit un bond, malgré son lourd fardeau, et cria :

— Sauve qui peut !

Puis il s'élança en avant, emportant la cadavre.

Mais le colosse avait jeté un cri de triomphe : à

ce cri, les archers tressaillirent, et deux d'entre eux s'éveillèrent brusquement.

L'un d'eux était Lambert le Barbu.

En même temps le petit Godefroy dégringolait lestement de l'échelle ; mais par une fatalité inouïe, l'échelle craqua sous son poids et se brisa. L'enfant tomba de dix pieds de haut...

Et pendant ce temps, les escholiers fuyaient emportant le corps de l'infortuné Gotlieb, et le brouillard ne leur permit pas de voir l'enfant, autour duquel , éveillés en sursaut , les soldats s'étaient dressés.

— Aux armes! s'écria Lambert le Barbu.

En un clin d'œil, ils avaient saisi leurs arbalètes, et l'un d'eux, prenant au collet Godefroy :

— On nous a volé le pendu! cria-t-il.

Les archers aperçurent vaguement à travers la brume les escholiers qui fuyaient.

Quelques-uns se mirent à leur poursuite.

Mais au bout d'un quart d'heure ils revinrent tous, un à un.

Les escholiers avaient disparu, emportant le cadavre.

Lambert le Barbu tenait toujours le petit Godefroy au collet.

L'enfant n'avait point essayé de se débattre. Il n'avait pas crié de peur que ses compagnons ne revinssent sur leurs pas et n'essayassent de le délivrer.

Il était calme et souriant au milieu de ces visages menaçants et farouches.

Et son calme exaspéra si bien un des archers, qu'il s'écria :

— Camarades! il n'y a pas grand mal à ce qui nous arrive.

— Que veux-tu dire ? demanda Lambert le Barbu.

— On nous a commis à la garde d'un pendu, n'est-ce pas? reprit l'archer d'un ton railleur.

— Oui, certes.

— Eh bien! tous les pendus se ressemblent.

L'enfant comprit, mais il ne sourcilla point.

— Tous les pendus se ressemblent, continua l'archer, nous allons mettre ce garçon-là tout en haut du gibet.

— Bravo! crièrent plusieurs voix.

— Et demain nous nous en irons tranquillement, acheva l'archer, et nous céderons la place à d'autres, qui croiront toujours garder le premier.

Mais Lambert le Barbu, qui était le chef de tous les autres, imposa silence à l'archer.

— Je suis pour la justice, moi, dit-il.

Les archers murmurèrent.

— Si cet enfant a commis un crime, continua Lambert, on le pendra; mais s'il n'en a point commis...

— Il nous faut un pendu! hurlèrent les archers.

— Silence! dit Lambert le Barbu.

Et s'adressant à l'enfant :

— Qui es-tu?

— Je me nomme Godefroy.

— D'où viens-tu?

— Du pays latin.

— Quel est ton métier?

— Je suis escholier.

— Comment te trouves-tu parmi nous?

— J'étais avec mes compagnons les escholiers.

— Que venaient-ils faire ici?

— Ils venaient enlever le corps de notre camarade Gotlieb.

— Quel rôle as-tu joué dans tout cela?

— C'est moi qui ai coupé la corde, répondit l'enfant toujours calme.

— Vous voyez donc bien, camarades! s'écria l'archer qui avait proposé de pendre Godefroy, vous voyez donc bien que ce garçon mérite la mort!

— A mort! à mort! répétèrent les archers avec fureur.

Godefroy promena sur eux son regard doux et tranquille.

II

Lambert le Barbu était un homme de haute taille, aux épaules carrées, au front ombragé par une épaisse chevelure.

La barbe dont il tirait son sobriquet descendait sur sa poitrine, touffue et noire comme la crinière d'un destrier de bataille.

L'œil, chez lui, était dur et farouche; mais sa lèvre épaisse n'était pas sans bonté. et sa rude voix s'était tout à coup nuancée d'un timbre d'émotion lorsqu'il avait interrogé l'enfant.

De nouveau il imposa silence aux archers qui voulaient pendre Godefroy sur l'heure, et s'adressant à l'enfant :

— Quel âge as-tu? lui demanda-t-il.

— Seize ans bientôt.

— Comment te nommes-tu? car Godefroy n'est pas un nom.

— Je n'en ai point d'autre, répondit l'enfant, n'ayant jamais connu mes parents.

— Ils sont donc morts?

— Je ne sais pas.

— Tu es donc un enfant d'amour?

— Peut-être bien... car on m'a trouvé exposé sur les marches du parvis Notre-Dame.

— Et comment se fait-il que tu es escholier?

— Celui qui m'a recueilli était escholier lui-même. Il m'a servi de père et il m'a enseigné ce qu'il enseigne aux autres.

— A mort! à mort! répétèrent les archers.

Lambert serra la poignée de sa dague avec colère.

— Aussi vrai, s'écria-t-il, que je suis votre chef, je vous ferai tous bâtonner si vous ne rentrez votre langue en votre gorge.

Puis il posa sa large et rude main sur le front de l'enfant, et ses doigts noueux jouèrent avec les boucles bondes et soyeuses de sa chevelure.

— Et qu'enseigne-t-il donc, cet escholier? demanda-t-il.

— Il n'est plus escholier, il est professeur.

— Soit. Mais qu'enseigne-t-il?

— L'amour du prochain et la science de toutes choses.

— Qu'est-ce que cela?

— Le maître, poursuivit le petit Godefroy d'un ton si doux qu'il en devenait plein d'autorité, le maître dit qu'il ne faut faire de mal à personne, pardonner les injures et les mauvais traitements, espérer dans l'avenir qui sera meilleur, et s'instruire, car la science élève l'esprit de l'homme et maîtrise ses passions.

La parole de l'enfant, cette parole nette et claire, cette voix harmonieuse et calme avaient fini par dominer ces hommes grossiers et farouches.

— Et où ton maitre enseigne-t-il tout cela? demanda encore Lambert le Barbu.

— Voilà ce que je ne puis dire, répondit l'enfant.

— Pourquoi?

— Parce que mon maitre est proscrit, et que

nous, ses disciples, nous avons juré de ne point trahir le secret de sa retraite.

— Mais pendons-le donc ! s'écria un des archers; car non-seulement il s'est rendu coupable d'un crime...

— Est-ce un crime ? répliqua Lambert le Barbu, à qui Godefroy inspirait un intérêt croissant.

— Oui... puisqu'il a aidé à décrocher le pendu.

— Il a obéi aux ordres des siens, dit Lambert.

— Mais nous serons punis, nous !

— Si quelqu'un doit être puni, c'est moi. Ne suis-je pas votre chef ?

— Et puis, dit un autre archer, puisque le maître de ce beau damoiseau est proscrit, c'est qu'il est rebelle au roi...

— Et, dit un troisième, un rebelle enseigne la rébellion.

— A mort ! à mort ! répétèrent les archers.

Mais Lambert le Barbu tira sa dague, se plaça devant l'enfant, et dit avec résolution :

— Je frappe en plein cœur celui qui osera faire un pa vers lui.

Et les archers reculèrent.

—Écoute, reprit Lambert, s'adressant à l'enfant. Aussi vrai que ces gens là sont des soudards et que je suis, moi, de race noble, je te jure que je suis incapable de trahir un homme qui se sera fié à moi.

Ces gens-là demandent ta vie, et moi je te ferai grâce si ce que tu m'as dit est vrai, et si le maitre dont tu parles enseigne les choses que tu dis.

Si je t'engage ma foi de soldat, ma parole de noble homme que je te garderai le secret, me croiras-tu?

L'enfant leva sur l'archer son limpide et doux regard :

— Oui, dit-il.

— Eh ! bien, viens avec moi, dit Lambert.

Et, comme les archers murmuraient toujours :

—Vous autres, leur dit-il, vous pouvez rentrer au Châtelet, et vous savez que je vous en ai donné l'ordre.

— Et si nous sommes punis ! insista un des soldats.

— Je vous engage ma parole que je prends tout sur moi, répondit Lambert le Barbu.

Lambert le Barbu avait sur ses compagnons non-

seulement l'autorité du commandement, mais encore celle de la force brutale.

Quand les archers le virent bien déterminé à protéger l'enfant, ils se résignèrent.

Il y en eut même un parmi eux qui dit :

Lambert à raison. Cet enfant est trop jeune pour faire connaissance avec le gibet.

Et puis, dit un autre, entraîné par cette parole de miséricorde, c'est un enfant d'amour, et j'ai toujours pitié de ceux qui n'ont pas connu leur mère, étant comme moi, à preuve qu'on m'appelle Landry-sans-Nom.

Lambert prit l'enfant par le bras.

— Viens avec moi, reprit-il.

Et il ajouta :

— Vous autres, souvenez-vous de ceci : celui qui osera me suivre fera connaissance avec ma dague.

Les archers se le tinrent pour dit, et bientôt les silhouettes de l'homme et de l'enfant s'effacèrent dans le brouillard.

— Conduis-moi, disait Lambert ; et crois bien que, où que tu me conduises, nul ne le saura.

— J'ai foi en vous, dit l'enfant.

— Écoute, reprit le soldat, tandis qu'ils traversaient la Seine, je te l'ai dit, on me nomme Lambert le Barbu, et je suis de race noble. Mais comme je n'ai pas de terre sous le soleil, ni d'écus dans ma poche, je ne serai jamais capitaine d'une compagnie franche, ni gentilhomme dans les gardes du roi, ni officier d'un corps quelconque.

— Il faut donc être noble pour être officier ? demanda naïvement Godefroy.

— Sans doute, et noble avec des fiefs ou des seigneuries. Étant cadet, je n'ai rien, et, comme mon frère a mangé le bien de la famille, il ne pourrait m'entretenir sur le pied qui convient à un noble homme.

— Cependant, observa l'enfant, il y a eu des hommes qui n'étaient pas riches et qui ont commandé des armées.

— Où as tu vu cela ?

— Dans les livres du maître.

— Eh bien, dit Lambert le Barbu d'un air de doute, ça ne devait pas être au temps d'aujourd'hui.

— C'est dans tous les temps, répondit l'enfant,

car en tous les temps, les hommes de science ont fini par triompher, et les grands capitaines étaient des hommes de science.

— Je n'ai jamais entendu dire ça, fit Lambert le Barbu.

— Avez-vous entendu parler d'un général romain qui s'appelait César.

— Oui, certes.

— Eh bien! c'était un savant.

— Comment cela?

— Non-seulement il lisait dans les livres et les parchemins, mais encore il en composait.

— Et tu crois qu'il n'avait pas de terres?

— Il avait beaucoup de dettes et point d'argent quand il devint un grand homme.

— Ah! fit l'archer pensif.

Tous deux, après avoir traversé les deux bras de la Seine, s'étaient engagés dans les ruelles boueuses et noires du pays latin.

La nuit était toujours noire et silencieuse.

Cependant, sur son passage, Lambert le Barbu crût surprendre quelques paroles vagues, quelques

murmures qui sortaient des maisons voisines.

Cependant l'édit du couvre-feu était rigoureusement observé et nulle part on n'apercevait de lumière.

Tout à coup l'enfant s'arrêta. Une ombre venait de se dresser devant lui.

— Qu'est-ce? fit Lambert.

— C'est un compagnon, répondit l'enfant.

Une voix perça le brouillard :

— Ton nom !

— Godefroy.

— Où vas-tu?

— Entendre le maître.

— Quel est celui qui t'accompagne?

— Un homme dont je suis sûr.

L'ombre s'effaça et Godefroy continua sa route.

Lambert le suivait toujours.

Enfin dans une ruelle plus étroite et plus noire encore que les autres, Godefroy s'arrêta de nouveau.

Lambert le Barbu marchait depuis dix minutes sur un sol boueux jonché de paille.

— C'est ici, dit Godefroy, qui frappa trois coups sur une porte. Et cette porte s'ouvrit aussitôt.

Lambert le Barbu se trouva alors au seuil d'une allée humide et sombre au bout de laquelle brilla tout à coup un point lumineux.

— Odette ! dit Godefroy à voix basse.

Le point lumineux, d'abord immobile, se mit en mouvement et s'approcha.

L'archer reconnut alors une lampe, et tout à coup il demeura bouche béante et ébloui.

Le cercle de lumière que décrivait la lampe enveloppait l'être qui la portait...

Et l'archer se demanda si cette lampe n'était pas une étoile que Dieu avait mise dans la main d'un de ses anges.

Il avait devant lui une jeune fille de seize ou dix-huit ans, belle autant que peut l'être une créature mortelle, plus belle cent fois que ces nobles dames de la cour du Louvre, que le pauvre noble sans terres et sans écus voyait passer souvent, avec un regard d'envie, dans les jours de fête ou de grande chasse à courre.

— Ah ! Godefroy ! dit-elle, te voilà donc enfin !

Et elle eut un sourire qui acheva de bouleverser l'âme naïve de l'archer.

— Oui, répondit l'enfant. Les frères sont-ils revenus?

— Ils sont là-bas à l'entour du maître.

— Et ils se sont aperçus de mon absence?

— Oui, répondit la jeune fille, et Samson est parti avec Raoul le Sage pour t'aller délivrer.

— Tu vois bien que me voilà, dit Godefroy.

Alors seulement la jeune fille aperçut l'archer et étouffa un cri.

Mais l'enfant, à son tour, posa sa main sur l'épaule de Lambert.

— Écoute, Odette, dit-il. Quand mes compagnons ont vu le corps de Gotlieb en leur possession, je suis tombé, moi, au pouvoir des archers, et ils allaient me tuer.

— Mon Dieu ! fit la jeune fille avec effroi.

Godefroy poursuivit.

— L'homme que tu vois m'a protégé et me ramène ici sain et sauf.

— Mais... balbutia la jeune fille avec un reste de

défiance, tu sais bien que nos frères seuls entrent ici...

— Je réponds de lui, répliqua Godefroy.

— Alors, passez, mon gentilhomme, dit la jeune fille qui s'effaça devant l'archer.

Godefroy s'avança dans les ténèbres du corridor en homme pour qui ces ténèbres n'avaient point de mystères.

Odette et l'archer le suivirent.

Puis Godefroy ouvrit une porte et la clarté de la lampe d'Odette se projeta sur les premières marches d'un escalier qui semblait s'enfoncer sous terre comme celui d'une cave.

Lambert le Barbu descendit sur les pas de Godefroy et de la jeune fille une trentaine de marches environ ; puis Godefroy poussa devant lui une nouvelle porte, et soudain une clarté plus vive vint frapper l'archer au visage.

Tous deux se trouvaient sur le seuil d'une vaste salle souterraine que plusieurs lampes suspendues aux voûtes éclairaient.

Dans le fond il y avait une sorte de chaire à prêcher.

Tout à l'entour, adossés aux murs, on voyait des bancs et des escabeaux sur lesquels étaient assis des jeunes gens attentifs et silencieux.

A la vue de Godefroy qui entra le premier, il se fit une certaine agitation parmi les escholiers.

— Ah! te voilà! te voilà! répéta-t-on.

Godefroy prit l'archer par la main et le conduisit vers le maître, au milieu de l'étonnement général.

Le maître était un homme jeune encore, en dépit de son front pâle et sillonné de rides profondes et de ses cheveux qui grisonnaient sur les tempes.

— Quel est cet homme? dit-il en regardant l'archer.

— Cet homme m'a sauvé de la mort, répondit Godefroy, et il a soif de la parole du maître.

Lambert le Barbu n'avait pu se défendre de baisser les yeux sous le regard clair et dominateur du maître.

— Comment te nommes-tu? lui demanda ce dernier.

— Lambert.

— Et tu veux savoir...

— Oui.

— Mais, dit le maître d'une voix grave et triste, tu es au service du roi.

— Oui.

— Et tu ne sais pas que je suis proscrit, et que les gens du roi ont ordre de m'empêcher de parler.

— Je le sais.

— Et si tu assistes à mes leçons et que ma parole te convertisse, que feras-tu ?

— Je quitterai ma cotte et j'endosserai la robe des escholiers.

— Mais, au moins, sais-tu mon nom ? demanda le maître.

L'archer posa sa main sur l'épaule de Godefroy :

— Cet enfant m'a dit que vous enseigniez le bien, cela me suffit.

— Eh bien, reste parmi nous, dit le maître.

Et il monta dans sa chaire et commença sa leçon.

Quand il eut fini, Lambert le Barbu avait des larmes dans les yeux.

— Oh ! c'est beau ! c'est très-beau ! dit-il, et je veux être votre disciple, maître.

Et, parlant ainsi, le soldat grossier baisa le pan de la robe du docteur en Sorbonne.

— Maintenant, dit-il, je voudrais savoir le nom de l'homme à qui Dieu a donné une semblable parole.

— Je m'appelle Ramus, répondit le maître.

Et Lambert, à ce nom, s'inclina.

. . . .

III

Messire François Cornebut, prévôt des archers, en la prévôté de Paris, logeait au Châtelet, et y menait joyeuse vie.

C'était un heureux bourgeois que le roi avait fait noble et dont le petit-fils serait gentilhomme, si toutefois il plaisait à Dieu qu'il eût jamais un petit-fils.

L'élévation de messire Cornebut était une vraie histoire de fée, un conte merveilleux qu'on eût dit éclos du cerveau d'un poëte arabe.

Dans sa première jeunesse il était tanneur, et avait succédé à son père, Jérôme Cornebut, dans la rue Saint-Paul, à l'enseigne de la Toison-d'Or.

Celui qui aurait vu M. Cornebut, à l'heure où commence cette histoire, se fût difficilement expli-

qué, en remarquant son gros ventre et son visage empâté et rubicond, qu'en sa jeunesse il eût été assez beau pour tourner la tête aux femmes.

Cela était, cependant.

François Cornebut, le tanneur, était, à vingt ans, l'homme le plus beau et le mieux tourné de tous les environs du palais Saint-Pol, cette vieille demeure des rois de France.

Les jeunes filles soupiraient en le voyant passer; les femmes mariées ne pouvaient s'empêcher de regarder leurs époux et de les trouver affreux par comparaison.

Or, il y avait justement en face de la boutique du beau tanneur un vieil hôtel habité par une dame de haute lignée, fort riche, et dont les nombreux varlets encombraient le qnartier.

Cette dame, qui se nommait Yolande de Châteauneuf, était veuve et n'avait point d'enfants. Comme elle ne sortait qu'en litière et toujours à la brune, il était difficile de savoir si elle était jeune encore et quelque peu belle.

Mais, sans doute, elle n'avait point encore atteint cet âge extrême ou les femmes renoncent aux plai-

sirs terrestres pour ne plus songer qu'au ciel, car, un soir, le bruit se répandit dans la rue Saint-Pol et dans les rues avoisinantes, que dame Yolande s'était affolée du beau tanneur François Cornebût.

Et de fait, pendant quatre ou cinq ans, on le vit se glisser mystérieusement, le soir, dans l'hôtel de dame Yolande, et ceux qui, au mépris de l'édit du couvre-feu, restèrent cachés sous un porche voisin pour le voir sortir, s'attardèrent inutilement et furent obligés, au petit jour, de déguerpir devant le chevalier du guet et sa ronde.

Tout cela se passait au temps où François Ier, de chevaleresque mémoire, était fait prisonnier sur le champ de bataille de Pavie.

Le royaume n'avait plus ni soldats ni argent, et le dauphin Henri faisait vainement appel à la bourse et à l'épée de la noblesse.

La noblesse était représentée par des veuves, des vieillards et des enfants, et ses coffres étaient vides.

Un matin, dame Yolande s'en alla au Louvre.

Un mulet chargé d'une valise mystérieuse était attaché à sa litière.

Elle demanda à parler au dauphin, et le dauphin la reçut.

— Monseigneur, lui dit-elle, je suis une pauvre veuve sans enfants et ne saurais tenir ma place sur un champ de bataille; mais j'apporte mon offrande à Votre Altesse pour lui prouver que les malheurs du royaume touchent une femme de noblesse aussi bien qu'un gentilhomme.

Et, sur ces mots, elle fit déposer aux pieds du dauphin la valise qui était pleine d'or.

Le dauphin, touché jusqu'aux larmes, demanda à dame Yolande quelle récompense il lui pourrait accorder.

Sur ces mots, auxquels elle s'attendait sans doute, dame Yolande demanda des lettres-patentes de noblesse pour son cher François Cornebut.

Les lettres furent accordées; ce qui prouve qu'en tous les temps la noblesse a été gagnée souvent et achetée quelquefois.

Un mois après, dame Yolande épousa noble homme messire François Cornebut.

Puis, en bienfaitrice accomplie, elle trépassa

dans l'année, léguant à son jeune époux assez d'écus pour lever un régiment.

La rumeur publique prétendit qu'elle avait, le jour de sa mort, pour le moins soixante années; mais François Cornebut ferma la bouche aux médisants en épousant une jeune fille de petite noblesse et d'une grande pauvreté, qui était belle et faite au tour.

Or, trente années après, messire François Cornebut était prévôt des archers et logeait au Châtelet, où nous allons introduire le lecteur.

La huitième heure de relevée venait de sonner, et le prévôt était encore à table. Il est vrai qu'il avait eu deux fiers convives, si on en jugeait par les nombreuses cruches de toutes couleurs, les unes vertes, les autres jaunes ou blanches, de toutes formes, le cou allongé ou le ventre pansu, qui chargeaient la table. Tout cela était vide.

En revanche, messire François Cornebut était rouge comme une pomme d'api, et ses yeux clignotaient agréablement.

A sa droite, la place d'honneur, était assis un grand et robuste seigneur, dont le regard ardent et sombre

semblait jeter un défi plein de jeunesse à la neige qui couvrait son front.

C'était messire de Cardailhan, gouverneur du Blaisois.

A sa gauche, un beau jeune homme, à l'œil d'aigle, au nez busqué, à la lèvre ironique, racontait une histoire qui semblait amuser fort les deux vieillards.

— Ainsi, Main-Hardye, mon garçon, disait le sire de Cardailhan, elle est belle, cette petite?

— Monseigneur, répondit le jeune homme, qui savait son métier de courtisan, après la noble dame de Cardailhan, c'est la plus belle fille du royaume.

— Comment est-elle?

— Mignonne et rose comme un chérubin; elle a les cheveux blonds et les yeux bleus, et sa taille tiendrait dans mes deux mains.

— Et tu l'aimes?

— J'en suis fou, monseigneur.

— Eh bien, dit le gouverneur du Blaisois, si elle est fille de noblesse, il la faut épouser.

— Et si elle ne l'est pas?

— Tu l'enlèveras.

— Voici justement à quoi je songe.

— Ah! ah!

— Et pas plus tard que la nuit prochaine... peut-être...

— Diable! fit le prévôt des archers; vous allez vite en besogne, mon cher Main-Hardye.

— J'attends l'occasion, et si l'occasion est bonne...

— Il faut en profiter, c'est mon avis, dit le sire de Cardailhan.

— Mais, reprit le sire de Cardailhan, où donc l'avez-vous rencontrée, Main-Hardye?

— Ah! c'est toute une histoire, monseigneur.

— Peut-on la savoir?

— Sans doute. Je vais vous la raconter.

— Voyons, fit maître François Cornebut, le prévôt des archers, en se versant un dernier verre.

Main-Hardye continua :

— J'étais avec Maurevers, le garde du roi, il y a de cela environ huit jours.

Nous étions en belle humeur, ayant soupé ensemble la veille et prolongé notre souper à l'hôtel-

lerie du *Bon Moine* jusque bien après le lever du soleil :

Maurevers me dit, comme nous en sortions :

— Il faut varier ses joies, en ce monde, surtout quand on ignore si l'autre monde a des joies. — Après le vin, les ribaudes. Viens-tu ?

— Et où irions-nous bien, à cette heure? lui demandai-je.

— Au pays latin.

— Pouah! fis-je avec dégoût, c'est le pays des escholiers et des bachelières, et non celui des ribaudes. Nous nous ferons quelque méchante querelle avec les clercs qui, malgré les édits, ont toujours une dague sous leur souquenille, et au lieu de faire l'amour, il faudra se battre.

— Eh bien! on se battra, dit Maurevers qui était ivre.

Et il m'entraina.

Nous nous en allâmes ainsi, battant les murs, jusqu'à la rue Saint-André-des-Arcs, et nous entrâmes dans un cabaret fréquenté d'ordinaire par les clercs.

Mais vu l'heure matinale, il n'y avait que deux

buveurs qui jouaient aux dés. L'un gagnait depuis longtemps, et le dernier denier de son adversaire formait l'enjeu de la dernière partie.

Suivant le proverbe que « toujours l'eau va à la rivière, » le dernier denier suivit les autres, et le pauvre clerc se leva désespéré, tandis que le vainqueur empochait son gain, ses dés et son cornet.

Ce dernier sortit sans faire attention à nous, l'autre resta pensif devant la table qui supportait une cruche vide et murmura :

— J'ai pourtant encore soif.

— Eh bien ! lui dit Maurevers, pourquoi ne bois-tu point avec nous?

L'escholier prit un hanap d'une main fiévreuse et nous le tendit.

— Tu as l'air bien désolé, mon pauvre garçon, lui dit Maurevers.

— C'est que j'ai perdu tout mon argent, et ne sais où en prendre pour vivre jusques à l'heure où mon père, qui vient me visiter quelquefois, reviendra.

— De quel pays es-tu? lui demandai-je à mon tour.

— Je suis de la langue normande, me répondit-il.

— Comment te nommes-tu?

— Rollon.

— C'est un fier nom, ça, dit Maurevers, et qui irait bien mieux à un homme d'armes qu'à un clerc.

— Ah! soupira l'escholier, ce n'est point ma faute si je suis clerc, et j'aimerais mieux être homme d'armes et avoir une bonne épée au côté.

— Pourquoi es-tu clerc?

— Parce que mon père est procureur.

— Et tu n'aimes pas ton métier?

— Je l'ai en horreur.

Maurevers tira une bourse de sa poche, et le clerc, ébloui, vit briller à travers les mailles de jaunes pistoles et de beaux nobles à la rose.

— Veux-tu gagner deux pièces d'or? lui dit-il.

Les yeux du clerc brillèrent de convoitise.

— Que faut-il faire pour cela? demanda-t-il.

— Il faut nous conduire ce soir au Pré aux Clercs.

L'escholier eut un geste d'effroi.

— Vous n'y pensez pas, messeigneurs, dit-il.

— Mais si, répondit Maurevers, nous y pensons,

au contraire, et la preuve en est que nous voulons séduire deux bachelières.

— Mais vous êtes gens d'épée !

— Parbleu !

— Et les clercs seuls peuvent y pénétrer.

— Voilà justement pourquoi je te propose deux pièces d'or. Tu me prêteras ta souquenille. Elle vaut bien douze deniers. C'est un joli marché que tu fais là.

— Tope ! dit l'escholier, je vous la vends; mais comme je n'ai que celle-là...

— Tu en achèteras une autre et je la payerai.

— Et si, dans le bal, on vous reconnaît pour de faux escholiers...

— Eh bien ! nous en découdrons, riposta Maurevers. Il ferait beau voir que deux gentilshommes comme nous eussent peur d'une bande d'escholiers.

Mais le clerc devint pensif.

— C'est pour y courtiser des bachelières que vous voulez aller au Pré aux Clercs, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Maurevers.

— Je sais une fille belle comme un ange qui fe-

rait bien mieux votre affaire, reprit le clerc Rollon.

— Ah! ah! dis-je à mon tour.

L'œil du clerc s'illumina soudain d'une sombre haine.

— Oui, dit-il, elle est belle... bien belle.

— Tu dis cela comme si tu l'aimais.

— Je la hais, au contraire.

— Pourquoi?

— Parce qu'elle m'a foulé aux pieds et m'a fait chasser de l'école du maître.

— C'est donc sa femme?

— Non, c'est sa fille; et depuis que j'ai été chassé de l'école; les autres clercs me voient d'un mauvais œil : les uns se détournent de moi, les autres vont jusqu'à m'injurier.

— Et tu ne joues pas de la dague?...

A cette question que lui fit Maurevers, le clerc eut un regard encore plus sombre.

— Oh! le temps n'est pas venu, dit-il.

— Pourquoi?

— Mais parce que j'attends une meilleure vengeance qu'un coup de dague à droite et à gauche.

— Ils sont donc nombreux, ceux dont tu veux te venger ?

— Il y a d'abord le maître.

— Ah ! ah !

— Puis sa fille Odette.

— Et qui encore ?

— Et tous ceux qui m'ont humilié, et ils sont nombreux, car tous aiment le maître, et tous ont été mauvais pour moi.

— Eh bien ! lui dis-je à mon tour, as-tu déjà un plan de vengeance ?

— J'ai besoin de cavaliers et de gentilshommes comme vous.

— Comment cela ?

— Je voudrais que l'un de vous aimât Odette.

— Si elle est belle comme tu le prétends, dit Maurevers, nous l'aimerons tous les deux.

— Alors, vous l'enlèverez ?

— Oui.

— Eh bien ! fit le clerc, si vous faites cela, je tiens ma vengeance.

— Contre qui ?

— Contre le maître.

— Je comprends, dit Maurevers, car si on lui enlève sa fille, le maître éprouvera une grande douleur.

— Mais, observai-je, qu'est-ce que cela pourra faire aux escholiers ?

Il eut un rire féroce.

— Vous verrez... vous verrez... dit-il. Le reste est mon secret...

— Et où est-elle, cette merveille de beauté? demanda encore Maurevers.

— Voulez-vous la voir?

— Parbleu !

— Mais, je vous préviens, dit l'escholier, vous ne la verrez que l'espace d'une minute, et ce n'est pas aujourd'hui que vous pourrez mettre votre projet à exécution.

— Voyons toujours, dit Maurevers.

— Chaque matin, poursuivit l'escholier, elle passe ici devant la porte, se rendant au bord de la rivière, où elle va acheter du poisson pour la maison de son père.

— Entre-t-elle dans ce cabaret?

— Jamais, mais elle passe devant la porte.

Je fis un pas vers le seuil, la rue était déserte.

— Eh bien! dis-je, qui nous empêche de l'enlever tout de suite?

L'escholier eut un sourire ironique.

— On voit bien, dit-il, que vous ne connaissez pas le pays latin et que vous ne savez pas que les gens des écoles ont appelé la petite Odette la bonne fée des escholiers.

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— Elle va passer seule tout à l'heure; mais si elle jetait un cri, les maisons s'ouvriraient et vomiraient des centaines d'hommes qui vous mettraient en pièces.

— Bah! bah! fit Maurevers, l'épée des gens du roi est lourde.

— Oui, répondit Rollon, mais les poignards des escholiers vont droit au cœur.

— Ce garçon a raison, dis-je à Maurevers, on n'enlève pas une fille en plein jour.

Rollon le clerc m'avait suivi sur le seuil de la porte.

Tout à coup, il se rejeta vivement en arrière.

— La voilà, dit-il.

Et il alla se cacher dans le coin le plus obscur du cabaret.

Maurevers et moi, nous étions bouche béante sur le pas de la porte.

Une jeune fille, tête nue, un panier d'osier au bras, s'avançait vers nous, insoucieuse et souriante.

Elle passa sans nous voir et se dirigea vers une ruelle qui descendait à la rivière.

— Mais nous, monseigneur, acheva Main-Hardye, nous ne pûmes retenir un cri d'admiration, tant elle était belle.

Lorsqu'elle eut disparu à nos yeux, nous nous regardâmes, Maurevers et moi.

— Voilà une fille, m'écriai-je, pour qui je me ferais hâcher menu comme de la chair de porc.

— Et moi, dit Maurevers, je la disputerais au roi lui-même.

L'escholier nous mit d'accord d'un mot!

— Attendez, dit-il, qu'elle soit en votre pouvoir.

— Et alors, que ferons-nous? demandai-je.

— Vous la tirerez au sort ou vous la jouerez aux dés.

— Cela me va, dit Maurevers.

— Maintenant, reprit l'escholier, repassez la Seine, et vous en retournez à vos logis.

— Et si nous attendions ici que la nuit vienne?

— Oh! non pas, fit le clerc Rollon. Avant une heure, tout le pays latin serait en émoi.

— Mais nous reviendrons ce soir?

— Vous reviendrez quand j'aurai pris mes mesures et trouvé une bonne occasion.

— Comment le saurons-nous?

— Je vous préviendrai, dit l'escholier. Où logez-vous?

— Moi, dit Maurevers, j'ai ma chambre à l'auberge du *Renard gris*, rue de la Grande-Truanderie.

— Et moi je loge au Châtelet.

— C'est bien. Vous aurez bientôt de mes nouvelles.

Nous lui donnâmes chacun une pistole, et nous repassâmes la Seine, sans que notre présence eût été remarquée au pays latin.

— Et quand cela se passait-il? demanda le sire de Cardailhan, lorsque le beau cavalier Main-Hardye eut terminé son récit.

— Je vous l'ai dit, il y a huit jours.

— Et depuis... vous n'avez point revu le clerc?

— Si, une fois, mais il nous a dit : « J'attends. »

— Par ma foi ! exclama le gouverneur du Blaisois, huit jours, c'est bien long ! Moi, à votre place, j'aurais cherché à voir la belle Odette.

— Non, dit Main-Hardye, nous avons confiance en Rollon, Maurevers et moi.

— Et comment vous doit-il prévenir ?

— Il passera un soir, un peu avant le couvre-feu sous les murs du Châtelet.

— Bon !

Et il chantera une chanson normande qui commence ainsi :

La Farinette à Farineau,
Le beau meunier d'Avranches,
Sur la tête sa cruche à l'eau,
Les poings sur ses hanches,
S'en va la nuit au moulineau
Où l'attend le beau Farineau...
La Farinette !

— Silence ! exclama messire François Cornebut. Et il se leva pesamment, car il avait le vin lourd ; et il alla ouvrir le châssis à vitraux coloriés d'une fenêtre de la salle qui donnait sur la rivière.

Avec le brouillard épais et humide, entra une bouffée de vent, et sur l'aile du vent une chanson :

La Farinette à Farineau...

— C'est lui, c'est le clerc Rollon! s'écria Main-Hardye. Voilà le signal!

Et il boucla son ceinturon et chercha son manteau et sa toque.

IV

En voyant Main-Hardye faire ses apprêts de départ, le sire de Cardailhan et François Cornebut se regardèrent en souriant.

— Ah! le gaillard! dit le prévôt des archers.

— Main-Hardye, mon mignon, dit à son tour Cardailhan, sois heureux, je te le souhaite. Mais prends garde à la dague des escholiers.

— J'ai la mienne, messire, et elle est de bonne trempe, répondit Main-Hardye.

— Ménage-la : il n'est si bon acier qui ne se casse, ajouta le prévôt.

La chanson de la *Farinette* retentissait toujours sous la fenêtre.

— Ne sois donc pas si pressé, reprit Cardailhan, car je gage que tu oublies l'essentiel.

— Quoi donc?

— Maurevers et toi vous allez enlever la petite?

— Oui.

— Mais où la conduirez-vous?

— Tiens, fit Main-Hardye, vous avez raison, monseigneur, nous n'y avons songé ni l'un ni l'autre.

— Veux-tu que je t'indique un bon endroit?

— Volontiers.

— Va-t'en rue Tirechappe, en face du drapier Simon Lehasseur. Tu verras une maison grise, une petite porte et une allée noire.

— Bon!

— Et tu frapperas trois coups dans ta main.

— Et on m'ouvrira?

— Tu verras arriver une vieille femme, qui te demandera ce que tu veux.

— Que lui dirai-je?

— Que tu es au sire de Cardailhan et que tu as besoin d'elle. Cela suffira.

— Comment l'appelle-t-on, cette femme?

— *La Bréhaigne.*

— Singulier nom, dit maitre François Cornebut, qui n'était pas encore assez noble pour avoir des notions bien approfondies en la science de la vénerie.

— Mon digne ami, répliqua le sire de Cardailhan, si vous saviez ce qu'est une laie bréhaigne, vous comprendriez pourquoi on a donné ce nom à la femme dont je parle. On appelle *bréhaigne*, les femelles qui demeurent stériles.

— Ah! ah! dit Cornebut avec un gros rire.

— Or, acheva Cardailhan, la Bréhaigne a eu cinq maris et pas mal d'amants... et elle est restée digne de son nom, ce qui l'a rendue acariâtre comme une vieille fille, et propre au métier qu'elle fait avec zèle et conscience, du reste, quand on la paye.

Main-Hardye et François Cornebut se prirent à rire, puis comme le premier était un des officiers de la prévôté et qu'il ne pouvait s'absenter sans le consentement du prévôt, il lui dit :

— Tous les ordres que m'a donnés Votre Seigneurie ont été exécutés, et j'ai cédé mon commandement à un homme dont je réponds.

— Qui cela? demanda le prévôt.

— Le sergent Lambert le Barbu.

— Ah! oui, je le connais, dit Cardailhan, c'est un rude buveur.

— A-t-on pendu l'escholier? demanda François Cornebut.

— Oui, messire.

— Ah çà! mon cher seigneur, dit le prévôt en se tournant vers Cardailhan, j'ai fait pendre cet escholier pour satisfaire à votre bon plaisir; mais je veux être pendu moi-même si je sais ce qu'il a fait.

Cardailhan tressaillit et son visage s'empourpra.

— Que vous importe? dit-il.

— Mais dame, fit naïvement le prévôt, on aime à se rendre compte des choses.

— Eh bien! il a surpris un secret important, répondit brusquement le gouverneur du Blaisois.

— Et... ce secret...

— Mettez que c'est un secret d'État, et n'en parlons plus.

Et Cardailhan se versa à boire pour se donner une contenance, tandis que Main-Hardye s'enveloppait dans son manteau et partait.

Le clerc Rollon se promenait de long en large de la porte du Châtelet, humant le brouillard froid de

la nuit et marmottant des paroles de haine et de vengeance.

— Ah! murmurait-il, les escholiers m'ont chassé... et le maître aussi... et Odette m'a repoussé... Nous verrons, nous verrons...

Main-Hardye lui frappa sur l'épaule :

— Ah! enfin, dit Rollon, je vous attendais.

— Tu es un homme de parole.

— La haine donne parfois de la probité, répondit le clerc.

— L'occasion est donc venue?

— Oui.

— Comment cela?

— On a pendu un escholier aujourd'hui...

— Je le sais parbleu bien! J'y étais.

— Cette nuit, les escholiers vont essayer d'enlever son cadavre.

— Bah! dit Main-Hardye, mes archers font bonne garde à l'entour de la potence.

— Alors on se battra.... car ils ont fait le serment, au pays latin, d'avoir le corps du pendu.

— Qu'en veulent-ils faire?

— Lui donner la sépulture.

— Cette nuit?

— Cette nuit même, et voici l'occasion que j'attendais; car Odette restera seule au logis.

— Ceci est fort bien raisonné, dit Main-Hardye; mais il nous faudra attendre longtemps, sans doute.

— Une heure ou deux au moins.

— Où est Maurevers?

— Je l'ai prévenu. Il nous attend au pont Saint-Michel, dans la boutique d'un fripier.

— Allons! dit Main-Hardye.

Et ils se mirent en route.

Le pont Saint-Michel était à deux pas, avec sa double rangée de maisons, dont une partie reposait sur pilotis.

Maurevers s'y promenait devant une boutique fermée, — sous la porte de laquelle passait un rayon de lumière.

Quand Main-Hardye et le clerc l'eurent rejoint, Maurevers frappa deux petits coups sur la porte de la boutique.

— Où allons-nous! demanda Main-Hardye.

— Changer de costume, dit Maurevers.

La porte de la boutique s'ouvrit et Maurevers entra le premier.

Le boutiquier tenait un assortiment complet de friperie, depuis le pourpoint usé du gentilhomme donnant sa défroque à son laquais jusqu'à l'humble souquenille du clerc et de l'écolier.

C'était un petit vieillard que ce boutiquier, bon catholique, en apparence, juif en réalité, et qui avait changé son prénom de Samuel en celui de Michel, lequel, on le sait, est un nom très-chrétien.

Le clerc Rollon l'avait sans doute mis au courant du service qu'on lui allait demander, car il salua les deux gentilshommes avec aménité et étala tout de suite devant eux deux longues robes noires, telles qu'en portaient les escholiers de la langue normande, par opposition à ceux de la langue de Bourgogne, qui se montraient court vêtus.

Le clerc Rollon avait pensé que Maurevers et Main-Hardye ne seraient point obligés de se dévêtir et n'auraient qu'à passer la robe par-dessus leur pourpoint, ce qu'ils firent sur-le-champ.

Quand cette légère métamorphose fut accomplie

et que leur toque eut disparu sous le capuchon de leur robe, Maurevers fit une réflexion :

— Mais, dit-il, comment enlèverons-nous la petite ?

Rollon se prit à sourire.

— J'ai mon idée, dit-il.

— Nous ferions peut-être bien, dit à son tour Main-Hardye, de nous précautionner d'une litière et de deux varlets.

— C'est inutile, répondit Rollon, elle vous suivra de bonne grâce.

— Et où la mènerons-nous ? fit Maurevers.

— Ah ! ceci est votre affaire.

— Je sais une maison où on la recevra, ajouta Main-Hardye. En route !

— Non pas, dit Rollon qui était sur le seuil de la boutique.

Et il rentra et souffla la lampe du juif.

— Que faites-vous ? exclama Maurevers.

— Chut ! Écoutez...

Et Rollon ferma la porte à moitié, ajoutant :

— Ne bougez pas et écoutez...

On entendait un vague murmure sur le pont, à l'extrémité qui touchait au pays latin.

Le brouillard ne permettait point de voir, mais on entendait fort distinctement des pas et des voix.

— Qu'est-ce? fit Maurevers.

— Ce sont les escholiers qui se portent sur la place du Châtelet, répondit Rollon.

— Pourquoi faire?

— Pour enlever le pendu.

— Ah! ah! ricana le jeune sire de Main-Hardye, si mon aventure d'amour ne me tenait tant à cœur, je crois que j'irais réunir mes archers et troubler la petite fête de ces gens-là.

— Cependant ils vous servent, comme vous pourrez le voir, répondit Rollon.

Cachés derrière la porte de la boutique, Main-Hardye et Maurevers virent passer les escholiers qui, enveloppés dans la brume, ressemblaient à des fantômes.

Puis, quand le dernier eut disparu et que le bruit de leurs pas se fut éteint, Rollon dit aux deux gentilshommes :

— Venez, maintenant.

— Est-ce le moment?

— Oh! pas encore; mais nous allons prendre l'air du pays latin, répondit le clerc.

Maurevers jeta deux pistoles sur le comptoir graisseux du juif, et tous trois prirent la route du pays latin.

Si les abords du Louvre, qui était la demeure des rois, cependant, étaient boueux et noirs, le pays latin était pire encore.

Aucune lumière aux croisées, aucune clarté filtrant sous les portes.

Les feux étaient éteints partout.

Et cependant des groupes nombreux s'étaient formés dans les ruelles tortueuses du quartier; des jeunes gens, le visage encapuchonné, s'abordaient et échangeaient des mots à voix basse.

Rollon dit à Maurevers et à son compagnon :

— Suivez-moi et ne parlez pas... on pourrait reconnaître à votre voix que vous n'êtes pas du pays latin.

A chaque groupe, Rollon écoutait, disait parfois un mot et continuait ensuite son chemin.

Les deux gentilshommes le suivaient.

Ils trouvèrent au coin de la rue du Fouarre un rassemblement plus nombreux.

Là Rollon et ses compagnons s'arrêtèrent de nouveau ; mais Rollon ne parlait pas.

Les escholiers causaient à voix basse.

L'un d'eux disait :

— C'est Amaury le Sage qui commande l'expédition. Amaury est digne de son surnom ; il ne laissera sortir les dagues du fourreau que si on ne peut faire autrement.

Un autre dit :

— Qui donc a vu les archers ?

— Moi, répondit un troisième.

— Sont-ils nombreux ?

— Dix ou douze.

— Et les nôtres, combien sont-ils !

— Trente au moins.

— Alors, dit une autre voix, si on se bat, l'affaire ira bien.

Rollon continua son chemin.

— Où allons-nous ? demanda tout bas Maurevers.

— Venez toujours.

Un autre groupe s'était formé à la porte d'une maison de chétive apparence.

Là un escholier disait :

— Si on a le corps, à quelle heure auront lieu les funérailles?

— Avant le jour.

— Au cimetière de Saint-Gervais?

— Oui.

— Et nous irons tous... Ce pauvre Gotlieb n'était-il pas le meilleur de nos compagnons?

— Oui, certes, et nous le vengerons quelque jour...

— Et le maître, dit un autre clerc, viendra-t-il?

— Certainement.

— Cependant, si les archers ont l'éveil, si les gens du roi nous poursuivent...

— Tu sais bien, répliqua un escholier de haute taille, qu'il faudrait nous tuer tous avant d'arriver jusqu'à lui.

Rollon s'était mêlé au groupe et hasarda d'une voix enrouée, qui n'était pas sa voix naturelle, cette question bizarre :

— Est-ce que la fille du maître viendra avec nous?

— Non, lui répondit on ; elle gardera la maison. Le maître le veut ainsi.

— Toute seule ? fit encore Rollon.

— En compagnie de Godefroy et de Samson.

— Oh ! celui-là, dit une voix dans la foule, est de taille à défendre la petite fée contre une bande de reîtres et de lansquenets.

Tandis que ces derniers mots arrivaient à l'oreille de Maurevers et de Main-Hardye, un bruit se fit à l'extrémité de la rue, puis des murmures au milieu desquels on pouvait saisir des exclamations de triomphe.

Un escholier arriva en courant.

— Victoire ! dit-il, nous avons le corps de notre pauvre Gotlieb.

Rollon reprit de sa voix enrouée :

— Les archers ne se sont donc pas défendus.

— Les archers dormaient et ne se sont point éveillés, répondit l'escholier.

Maurevers et Main-Hardye, perdus dans la foule, étaient tout yeux et tout oreilles.

Ils virent arriver ainsi les escholiers qui étaient allés enlever le corps du pendu, et parmi eux Sam-

son, le colosse, qui portait le cadavre sur ses épaules.

Alors la petite maison s'ouvrit et Samson y entra le premier, chargé de son triste fardeau.

— Sauvons-nous... dit Rollon, qui entraîna Maurevers et Main-Hardye à l'autre extrémité de la rue et se dissimula avec eux sous un porche.

Les escholiers quittèrent un à un la rue du Fouarre, qui bientôt devint déserte.

Les uns s'en étaient allés, les autres étaient entrés dans la maison mystérieuse où l'on avait porté le cadavre ; mais tous, en se séparant, s'étaient donné rendez-vous dans une heure au cimetière Saint-Gervais.

Quant à Rollon, il frappa discrètement à un petite porte, qui s'ouvrit aussitôt.

— Où diable nous conduis-tu ? demanda Maurevers.

— Vous allez le savoir, répondit le clerc. Donnez-moi seulement la main.

Maurevers et son compagnon Main-Hardye se laissèrent conduire dans l'obscurité pendant quatre ou cinq minutes.

Un sable humide criait sous leurs pieds, tandis que la porte extérieure, ouverte par des mains invisibles, se refermait derrière eux.

Le clec Rollon s'arrêta au bout d'une trentaine de pas et frappa à une seconde porte. Celle-ci s'ouvrit aussitôt et les deux gentilshommes se trouvèrent au seuil d'une petite salle ronde, enfumée, garnie de tables et d'escabeaux, de laquelle s'échappait une forte odeur de vin, et où une vingtaine de clercs buvaient à la clarté tremblante de quelques chandelles de résine fixées à des anneaux de fer plantés dans les murs.

Rollon se tourna alors vers Maurevers et Main-Hardye :

— Ceci, dit-il, est le rendez-vous des *mauvais clercs*.

— Qu'appelles-tu *mauvais*? demanda tout bas Maurevers.

— Ceux qui n'étudient qu'à contre-cœur, préférant les dés aux manuscrits et une bonne ripaille aux arides dissertations des professeurs.

— Et tu es de ceux-là ?

— Sans doute.

— Ils n'iront donc point aux funérailles de l'escholier Gotlieb, fit Main-Hardye.

— Ils aiment mieux boire et jouer, dit Rollon.

Et le clerc se dirigea vers une table inoccupée et s'y plaça, invitant les deux gentilshommes à y prendre place avec lui.

Puis, tout en frappant du poing sur la table pour appeler le tavernier :

— Ne vous découvrez point le visage, dit-il à ses hôtes. Les clercs qui sont ici sont de mes amis et incapables de me trahir ; mais ils peuvent jaser un jour ou l'autre, et quand on saura que la petite est enlevée, cela retombera sur moi.

Les buveurs causaient bruyamment et n'avaient prêté aucune attention à Rollon et à ses deux compagnons.

— Qui de nous va enterrer Gotlieb ? demanda un clerc.

— Ce n'est pas moi !

— Ni moi.

— Ni moi non plus ! dirent successivement plusieurs escholiers. Le vent est trop froid, et par le

brouillard qu'il fait ajouta un quatrième, on s'enrhume facilement.

Cette plaisanterie fut accueillie par un éclat de rire.

Rollon se mêla à la conversation.

— Mais, dit-il, le beau Wolfrang ira, lui.

L'escholier qui répondait à ce nom allemand était un joli garçon, rose et frais comme une fille, bien qu'il eût déjà une petite moustache blonde.

Il se tourna vers Rollon.

— Et pourquoi veux-tu que j'y aille plus que les autres, moi ? dit-il. Les leçons du maître m'ennuient et Gotlieb était une sorte de pédant qui me déplaisait fort.

— C'est que, dit Rollon, tu loges en la maison du maître, toi.

— C'est vrai.

— Et que les fidèles, tu sais, ceux qui regardent le maître comme un dieu, remarqueront ton absence.

— Ce dont je me moque, dit Wolfrang.

— Tu as pourtant toujours son logis ?

— Certainement ; mais je n'y entre pas souvent.

Où vas-tu donc, en sortant d'ici?

— Chez Perinette la Bachelière, qui s'est prise pour moi d'une folle tendresse.

— Veux-tu vider un pot de vin avec nous?

— Volontiers, dit Wolfrang, qui vint s'asseoir à la table de Rollon et salua les deux gentilshommes encapuchonnés.

Rollon lui versa un grand gobelet de vin que Wolfrang vida d'un trait.

— Tu es heureux, dit le clerc, d'avoir deux logis pour un.

— Comment cela?

— Tu as une chambrette en la maison du maître, d'abord.

— Oui.

— Et tu loges en même temps chez Périnette, la plus jolie fille du pays latin.

A ce compliment Wolfrang se rengorgea.

— Moi, poursuivit Rollon, je suis moins heureux que toi.

— Comment donc?

— Mon tavernier ne me veut plus loger sous prétexte que je lui dois trente-neuf sous parisis.

— Et où couches-tu ?

— Pour cette nuit, j'ai l'intention de m'allonger sur ce banc.

— On dort mal sur un banc.

— On dort encore mieux que dans la rue.

— Veux-tu la clef de ma chambrette ?

Rollon feignit un élan de reconnaissance.

— Ah ! dit-il, tu es le meilleur en même temps que le plus beau des escholiers.

Wolfrang tira une clef de sa poche et la tendit à Rollon.

— Tiens, dit-il, elle ouvre la porte de ma maison ; quant à ma chambrette, elle est grande ouverte.

Rollon s'empara de la clef et demanda un nouveau pot de vin.

Une heure après, Wolfrang était ivre et roulait sous la table.

En même temps, Maurevers, Main-Hardye et Rollon quittaient sans bruit le cabaret souterrain et remontaient dans la rue du Fouarre.

. . . .

Le maître et les élèves, en ce moment, inhumaient pieusement le pauvre Gotlieb dans le cimetière Saint-Gervais.

Odette et le petit Godefroy étaient seuls au logis.

Odette entendit une clef qui tournait dans la serrure.

— C'est Wolfrang qui rentre sans doute, dit Godefroy.

Et il se dirigea vers la porte et demanda comme elle s'ouvrait :

— Est-ce toi, Wolfrang ?

Mais soudain deux bras l'étreignirent fortement dans l'ombre et une main s'appuya sur sa bouche pour l'empêcher de crier.

V

Laissons le jeune sire de Main-Hardye, son ami Maurevers et le clerc Rollon s'en aller à la conquête de la belle Odette, et retournons au Châtelet, où messire François Cornebut achevait de souper en compagnie du sire de Cardailhan, gouverneur du Blaisois.

Le sire de Cardailhan avait bu raisonnablement, et bien qu'il y fût accoutumé, le vin du prévôt lui avait singulièrement délié la langue.

Lorsque Main-Hardye fut parti, Cardailhan regarda François Cornebut.

Son visage était rouge. On eût dit, à le voir encadré par une barbe blanche et des cheveux blancs, d'une brique enterrée dans la neige.

— Ah ! dit-il, vous voulez savoir, mon vieil ami, pourquoi je vous ai prié de pendre l'escholier Gotlieb ?

— Je vous avouerai, mon cher seigneur, répondit François Cornebut, que la chose m'intrigue bien un peu.

— Eh bien ! écoutez.

Messire François Cornebut se versa un dernier verre de vin et prit l'attitude d'un homme qui va écouter un récit intéressant.

Cardailhan but à son tour, et reprit :

— Je suis cadet de ma maison...

— Ah bah ! fit le prévôt.

— Mais tel que vous me voyez, je suis devenu l'aîné, et la maison de Cardailhan n'a à cette heure d'autre chef que moi.

— Cela prouve, dit François Cornebut qui était resté naïf comme un bourgeois, que vos aînés sont morts.

Cardailhan haussant les épaules :

— Ou bien que j'ai su m'en débarrasser.

— Ce qui est exactement la même chose, dit Cornebut.

— Avec des nuances, ricana le sire de Cardailhan.

— Mais enfin, dit le prévôt, que voulez-vous dire par ces mots : « Je suis devenu l'aîné ? »

— Tenez-vous à savoir mon histoire ?

— Mais... sans doute...

— Eh bien ! écoutez...

— Voyons ?... fit messire Cornebut qui se renversa sur le dossier de son fauteuil après avoir vidé un nouveau verre de vin.

Le gouverneur du Blaisois continua :

— En mon vrai nom, je me nomme Vasporini, et je suis d'origine florentine.

Mon père était un aventurier italien qui s'en vint en France avec le roi Charles VIII, et à qui celui-ci donna la baronnie de Cardailhan.

J'avais un frère aîné qui se maria de bonne heure, il y a de cela près de quarante ans, et eut un fils et une fille.

La fille entra dans un couvent et mourut jeune ; le fils embrassa la querelle du connétable de Bourbon, et la bataille de la Sesia fut témoin d'un bizarre spectacle.

Mon frère, le baron de Cardailhan, combattait dans les rangs de l'armée royale ; son fils était au nombre des soldats de Bourbon. Mon frère fut tué. Son fils, après la bataille, fut déclaré traître, et déchu de ses titres et dignités ; mais le roi, qui ne pouvait oublier qu'un Cardailhan était mort pour son service, voulut que sa rigueur s'arrêtât au rebelle lui-même et ne frappât point sa race.

Comment cela ? interrompit messire François Cornebut.

— Le fils de mon frère, c'est-à-dire mon neveu, avait épousé une jeune et belle fille de bonne noblesse, qui lui avait apporté de grands biens.

Elle était morte après un an de mariage, en mettant un fils au monde.

Ce fils avait trois ans environ, lorsque le jeune sire de Cardailhan fut condamné à un exil perpétuel, pour avoir embrassé le parti du duc de Bourbon.

Contraint de quitter la France, il se réfugia en Italie d'abord, puis en Allemagne auprès de l'Empereur, et depuis on n'entendit plus parler de lui.

Le fils me fut confié par le roi.

— Quand il sera homme me dit le monarque, je lui rendrai les biens confisqués à son père, et il sera baron de Cardailhan.

— Eh bien ! fit maître François, est-ce qu'il est mort, cet enfant ?

Le sire de Cardailhan eut un gros rire.

— Cela se pourrait bien, dit-il.

Puis, comme le prévôt le regardait :

— Ne vous ai-je pas dit que j'étais l'aîné de ma maison.

— Oui.

— Donc l'enfant est mort... ou à peu près...

— Comment ! à peu près ?

— Écoutez encore, mon cher seigneur, reprit Cardailhan. J'avais à mon service un écuyer qui se nommait Gaspard Moret. C'était un hardi compagnon, quoique taciturne, et en qui j'avais une confiance absolue.

— Et vous le chargeâtes de vous débarrasser de l'enfant ?

— Oui ; mais Gaspard n'était pas un homme à

commettre un crime pour de l'argent; il fallait un motif plus puissant pour l'entraîner à mal.

— Et... ce mobile, interrompit encore François Cornebut, quel était-il ?

— L'amour.

L'ancien tanneur se mit à rire et se souvint peut-être en ce moment de toutes les folies que jadis dame Yolande avait commises pour lui.

— Oui, reprit Cardailhan, j'avais un écuyer qui était amoureux ; il en séchait sur plante, et l'accomplissement de ses vœux dépendait uniquement de moi.

— De vous ? fit le prévôt un peu étonné.

— J'avais dans ma baronnie de Cardailhan une jolie fille qu'on appelait Madeline, poursuivit le gouverneur du Blaisois. J'étais son parrain, j'étais son seigneur et maitre et je la trouvai si fort à mon goût que je lui voulus faire un sort.

La petite ne demandait pas mieux. Les filles de sa sorte sont trop honorées, n'est-ce pas, mon digne ami, de fixer l'attention de gens comme nous ?

— Évidemment, fit le prévôt, que le rapprochement flatta.

— Or, continua Cardailhan, je fis venir un jour maître Gaspard Moret, et je lui dis : Tu vas t'en aller à Tours, qui est à trois lieues du château, et tu y loueras une maison dans une rue tranquille et isolée.

— Pour qui ? me demanda-t-il.

— Pour moi.

— Comment ! monseigneur, fit-il avec surprise, Votre Seigneurie quitterait son château pour s'en aller habiter la ville de Tours ?

— Pas précisément, mais je veux loger en cette maison une fillette dont je me suis enamouré. Comprends-tu ?

A ces mots, je le vis pâlir, et ce fut d'une voix émue qu'il me dit :

— Quelle est donc cette fillette qu'aime Votre Seigneurie ?

— C'est Madeline,

A ce nom le pauvre Gaspard jeta un grand cri, puis il se mit à mes genoux, se tordant les mains de désespoir, et il me supplia de ne point toucher à Madeline, qu'il aimait et dont il voulait faire sa femme.

— Et vous lui cédâtes Madeline ?

— C'est-à-dire que je fis un pacte avec lui.

— Ah ! je devine...

— Débarrasse-moi de mon neveu, lui dis-je, et si je n'entends plus parler de lui, je te laisserai Madeline.

— Et il le tua ?

— Je le crus d'abord. Mais il paraît que le courage lui manqua. Voici toujours ce qui arriva :

Chaque année j'avais coutume de quitter ma baronnie de Cardailhan aux approches de la fête de Toussaint, et je m'en venais faire ma cour au roi.

Huit jours après mon pacte avec Gaspard, nous partîmes pour Paris, lui et moi.

Gaspard portait mon neveu devant lui, assis sur l'arçon de la selle.

Nous entrâmes dans Paris à la nuitée, et par un temps bas et pluvieux.

Comme nous descendions la rue Saint-Jacques, nous rencontrâmes un flot de populaire qui escortait en hurlant un pauvre diable de voleur qu'on menait faire amende honorable sur la place du Parvis-Notre-Dame, avant de l'aller rompre vif en Grève.

La foule me sépara de mon écuyer. Je continuai mon chemin en distribuant des coups de plat d'épée au menu peuple, afin de m'ouvrir un passage, et j'allai descendre, selon ma coutume, à l'hôtellerie de la Croix du Trâhoir, rue de l'Arbre-Sec, qui est, comme vous savez, fréquentée par les gentilshommes de haut lieu.

Je me fis servir à souper; puis ayant revêtu mes habits de gala, je me fis porter au Louvre en litière, afin d'aller saluer le roi Henri II.

Le roi me reçut fort bien et me demanda des nouvelles de mon neveu.

Comme j'allais lui répondre que l'enfant se portait bien, il se fit un grand bruit à la porte, et le roi, se retournant, vit ses gardes qui essayaient de repousser un homme qui gesticulait, criait et demandait justice.

C'était maître Gaspard.

Gaspard se jeta aux pieds du roi en versant des larmes, et il nous conta que sur le quai des Orfèvres il avait été assailli par une bande de truands qui l'avaient jeté à bas de son cheval et lui avaient volé l'enfant confié à sa garde,

A cette révélation, je criai plus fort encore que mon écuyer, je baisai les genoux du roi et me mis à pleurer.

Le roi fit venir sur-le-champ son capitaine des gardes, le chevalier du guet, le prévôt des archers, votre prédécesseur, et il leur commanda de mettre tout leur monde en campagne jusqu'à ce qu'on eût retrouvé cet enfant de quatre ans, qui représentait la branche aînée de Cardailhan.

On fouilla Paris, on mit le feu à la cour des Miracles...

— Et on ne trouva rien.

— Naturellement. Deux jours après Gaspard me dit :

« — Pensez-vous pas, monseigneur, que j'aie bien gagné Madeline ? »

» — Ma foi ! oui, lui répondis-je, mais qu'as tu fait de l'enfant ? »

« Je l'ai jeté à l'eau, me répondit-il, en passant sur le pont Saint-Michel. »

En effet, deux jours après, des mariniers, en retirant leurs filets au-dessous du village de Chaillot, y trouvèrent le cadavre d'un enfant.

Il était fort défiguré, mais ni Gaspard, ni moi, nous n'hésitâmes à le reconnaitre pour mon neveu, et le roi ordonna qu'on lui fît de fort belles funérailles.

Après quoi, il me donna tous les biens confisqués au père ; et c'est comme cela, mon cher seigneur, acheva Cardailhan, que je suis devenu l'aîné de ma maison et un des plus puissants gentilshommes de France.

Messire François Cornebut était bien aussi ivre que le seigneur de Cardailhan, lequel, on le voit, avait le vin communicatif; mais néanmoins, messire François Cornebut avait conservé quelque lucidité d'esprit et quelque logique, comme on va le voir.

— Tout cela est fort bien, dit-il, mais je ne vois pas du tout quel rapport il peut y avoir entre la mort ou la disparition de votre neveu, et ce pauvre escholier que j'ai fait pendre ce matin par amitié pure pour vous.

— Ah! ah! Eh bien! vous allez voir.

— J'écoute.

— Gaspard, mon écuyer, avait épousé Madeline,

et tous deux s'en étaient allés vivre en la ville de Tours, où Gaspard avait quelque bien. Mais Madeleine avait dix-huit ans et Gaspard cinquante ; elle était jolie et il était laid. Vous devinez ce qui s'ensuivit...

— Parbleu ! fit Cornebut qui, une seconde fois, songea à la vieille dame Yolande.

— Or donc, un matin, Madeline déserta le toit conjugal et prit la fuite en compagnie d'un joli varlet. Gaspard se tua. Mais avant de mourir, il se voulut confesser, et il fit venir un moine de l'ordre des carmes deschaux.

Le moine ouït sa confession et lui promit de faire sa volonté.

Or, à son heure dernière, Gaspard lui avoua que mon petit-neveu n'était pas mort et qu'il l'avait confié à une femme de ses parentes qui l'avait exposé huit jours après sous le porche d'une église...

— Je ne comprends toujours pas, interrompit le prévôt; pourquoi l'escholier...

— Mais, attendez donc !...

Et le sire de Cardaillhan tira de sa poche un par-

chemin qu'il mit sous les yeux de messire François Cornebut.

Or ce parchemin renfermait les lignes suivantes :

« Monseigneur,

» Je suis malade et j'ai peur de mourir; je ne
» veux pas paraître devant Dieu sans avoir réparé
» le crime des hommes. Je ne vous ai avoué que la
» moitié de la vérité. Non-seulement votre neveu
» n'est pas mort, mais ni Gaspard ni moi après
» lui, nous n'avons jamais perdu sa trace. Le vou-
» lez-vous reconnaître?... Sinon je m'adresserai
» au roi.

» FRÈRE EUSÈBE. »

— Et quand avez-vous reçu ce parchemin, demanda messire François Cornebut.

— Ce matin même.

— Ah! j'y suis maintenant. C'est le parchemin qui est tombé de votre poche.

— Oui.

— Et que l'escholier Gotlieb a lu ?

— Justement.

Messire François Cornebut soupira :

— Pourquoi diable aussi ce garçon se trouvait-il là, et pourquoi savait-il lire ? murmura-t-il.

Puis, comme Cardailhan demeurait pensif :

— Mais, cher seigneur, lui dit-il, à quoi vous a servi que je fisse pendre l'escholier.

— Comment ! mais à garder mon secret.

— Mais le frère Eusèbe parlera...

— Je l'espère bien.

— Au roi.

— Non, à moi. Il me rendra mon neveu.

— Ah !

— Et je me charge du reste, acheva Cardailhan dont le sourire arracha un frisson à messire François Cornebut.

Cependant le prévôt voulait savoir quelque chose encore :

— Et où est frère Eusèbe ?

— A Paris, au couvent des carmes deschaux.

— Quand le verrez-vous ?

— Cette nuit même.

— Mais, mon cher seigneur, dit encore messire François Cornebut, quand frère Eusèbe sera mort, il y aura quelqu'un encore qui saura votre secret.

— Qui donc ?

— Moi.

Cardailhan regarda le prévôt d'une façon étrange.

— Oh ! vous, dit-il avec l'accent du mépris, je suis assuré de votre silence...

Et messire François Cornebut baissa piteusement la tête.

VI

Le couvent des carmes deschaux était situé rue d'Enfer.

De hautes murailles le protégeaient contre les voleurs, et des peupliers plantés derrière ces murailles empêchaient les curieux des maisons voisines de voir ce qui se passait à l'intérieur de son préau et de ses cellules.

L'édit du couvre-feu était lettre morte pour les bons moines, sous le prétexte fort plausible, du reste, que les matines se chantent à minuit.

Mais après les matines, qu'on dépêchait lestement, on passait au réfectoire, ou le souper était servi.

Ils buvaient sec et longtemps, les carmes des-

chaux, et il n'était pas rare que les premiers rayons du jour les surprissent à table.

Cependant, il faut bien le dire, tout le couvent n'était pas initié aux joies de la dive bouteille et des poulardes froides aux truffes de Gascogne.

Le supérieur, qui présidait d'ordinaire à ces agapes nocturnes, n'y conviait que peu d'élus. C'étaient de bons vivants assez discrets et qui estimaient que si un péché avoué est à moitié pardonné, péché caché l'est complétement.

Un jour l'abbé mitré, c'est-à-dire le supérieur, avait tenu ce discours à ses bons moines :

« Mes frères, le couvent des carmes deschaux est
» fait pour donner le bon et non le mauvais exem-
» ple. Il ne se passe pas de jour où le guet ne ra-
» masse par les rues quelque moine ivre-mort, et
» c'est un grand scandale !

» Ceux de nos frères qui se livrent à de sembla-
» bles débauches sont d'autant plus répréhensibles
» que le vin qu'on boit dans les cabarets est un
» abominable vin bleuâtre qui vient de Suresnes
» ou d'Argenteuil, tandis que les caves du couvent

» renferment les meilleurs crûs de Gascogne et du » pays bourguignon.

» Or donc, continua le supérieur, comme il est » juste que l'on soit puni par où l'on a péché, voici » quelle est ma volonté: tout moine qui rentrera » au couvent ou qui y sera ramené en état d'i» vresse, sera exclu du réfectoire après matines et » s'en retournera coucher sans souper. »

Ce discours avait porté ses fruits.

Les premiers jours les moines n'avaient osé fréquenter les cabarets, et la table de l'abbé avait eu nombreuse compagnie.

Puis, l'habitude l'avait emporté sur les bonnes résolutions, et les moines s'en étaient retournés au cabaret un à un.

Si bien qu'au bout d'un mois, l'abbé n'avait plus autour de lui qu'une vingtaine de moines dont il était sûr et avec lesquels il pouvait faire en paix chère lie.

Ceux-là étaient des moines instruits et discrets, qui citaient de mémoire tous les grands crûs de France et avaient sur la cuisine d'excellentes données.

Il y en avait un surtout appelé frère Ignace, Tourangeau de naissance, qui possédait de merveilleuses recettes pour la préparation d'un pâté de grives aux truffes du Périgord, dont on se pourléchait les lèvres toute la vie, après seulement qu'on en avait goûté une seule fois.

Frère Ignace était le bras droit de l'abbé, qui, plus d'une fois, lui avait confié les clefs de la cave.

Or, en outre de ses qualités gastronomiques, frère Ignace était une forte tête; il ne dédaignait point de se mêler de politique, et il avait rédigé pour les princes lorrains certain mémoire qui établissait leur généalogie et prouvait qu'ils auraient dû régner à la place du Valois.

L'abbé ne se préoccupait ordinairement que de la bonne administration du couvent; mais frère Ignace entretenait des relations à l'extérieur.

Or donc, ce soir-là, comme on venait de chanter matines, l'abbé et ses fidèles passèrent au réfectoire.

Le menu était délicat.

Frère Ignace avait, le matin, commandé au cuisinier de se surpasser, lui jetant ces mots mystérieux à l'oreille.

— Il se pourrait faire que nous eussions ce soir un grand personnage à souper.

L'abbé, qui avait nom dom Bufile, s'arrêta au seuil du réfectoire, agréablement charmé.

La table était splendide, et l'atmosphère était chargée d'un agréable parfum de truffe.

— Oh! cher frère, dit l'abbé en donnant sa bénédiction à frère Ignace, je m'applaudirai toute la vie de vous avoir fait économe du couvent.

Frère Ignace eut un sourire modeste.

— Votre Grâce est trop bonne, dit-il, de m'accorder de tels éloges.

— Non, d'honneur! reprit l'abbé en dépliant sa serviette sur son majestueux abdomen, voilà un souper qui ferait merveille sur une table de roi.

— Votre Grâce me dira des nouvelles du buisson d'écrevisses et du pâté de perdreaux.

— Et ces truffes à la serviette, exclama le supérieur enthousiasmé.

— J'ai fait confectionner également une bisque, pour le cas où Votre Grâce désirerait un potage, ajouta frère Ignace.

— Une bisque d'écrevisses?

— Oui, monseigneur.

— La bisque a ses qualités, répondit gravement dom Bufile.

Ses yeux furent attirés par un grand plat d'argent recouvert qui tenait le milieu de la table.

Il en souleva le couvercle, et ses narines furent chatouillées par un parfum exquis.

— Qu'est-ce que cela, mon frère? demanda dom Bufile.

— Des œufs de faisan au jus de bartavelle.

— C'est parfait! murmura dom Bufile enthousiasmé.

Et il continua à passer l'inspection de la table.

— Et ce vin jaune comme de l'ambre, que je vois là?

— Du vin d'un coteau du Rhin qu'on appelle le Johannisberg.

L'abbé tendit son gobelet et avala deux doigts de la précieuse liqueur.

Les moines regardaient émerveillés.

Le supérieur mangea une demi-douzaine d'œufs de faisan au milieu d'un religieux silence, puis regardant frère Ignace:

— Vous êtes un grand homme ! lui dit-il.

Frère Ignace salua, et puis il se mit à découper le pâté de perdreaux.

Le frère correcteur entra.

— Monseigneur, dit-il à l'abbé, les moines que Votre Grâce a exclus de sa table sont couchés.

— Bien, dit l'abbé. Voulez-vous souper avec nous ?

Mais le frère correcteur était un moine rigide. Il fit un signe négatif.

— C'est aujourd'hui jour de jeûne, dit-il.

— Ah bah ! fit dom Bufile, c'est mardi.

— Non, mercredi et quatre-temps, dit le frère correcteur ; il est plus de minuit.

Dom Bufile prit un air sévère :

— Mon frère, dit-il, apprenez que la journée ne commence que lorsqu'on se lève. Or, comme nous ne nous sommes pas couchés, c'est toujours le jour d'hier qui dure.

Le frère correcteur s'inclina.

— Et, dit encore dom Bufile, pour vous punir d'avoir douté de votre supérieur et de sa soumission

règlements ce notre ordre, vous serez huit jours pain et à l'eau. Allez !

Le frère correcteur s'en alla, son fouet sous le as. Mais au seuil il se retourna :

— Monseigneur, dit-il, frère Eusèbe est bien malade. Le frère infirmier prétend qu'il mourra cette nuit.

— Bienheureux ceux pour qui s'ouvre le royaume du ciel, répondit dom Bufile.

Et quand le frère correcteur fut parti, il dit à ses convives :

— En vérité ! mes frères, c'est malheureux, avec un tel souper, de n'avoir pas plus nombreuse compagnie...

Frère Ignace souriait d'un air modeste.

— Oui, reprit dom Bufile, j'aimerais assez avoir un convive du monde, comme nous disons nous autres, pauvres moines.

— Un seigneur de la cour, par exemple, dit un des convives.

— Ou un riche gentilhomme de campagne ; ceux-là se connaissent en belle et bonne cuisine.

Frère Ignace leva les yeux au ciel.

— Votre Grâce, dit-il, est assez bien avec le paradis, pour que le paradis fasse un miracle en notre faveur.

— Comment l'entendez-vous? demanda dom Bufile.

— Je gage, moi, reprit l'économe, que si Votre Grâce adressait une prière à Dieu...

— Il nous enverrait un convive?

— Précisement.

Dom Bufile secoua la tête.

— Mon cher frère, je ne veux pas me dissimuler une chose.

— Laquelle?

— C'est que le ciel, depuis longtemps, ne fait plus de miracles.

— Il en fera un pour nous! répliqua frère Ignace.

— Vous êtes plein de foi, mon cher frère, reprit dom Bufile, mais...

— Votre Grâce hésiterait-elle?

— Dame! fit naïvement Dom Bufile, le menu frétin de nos moines est couché et le frère correcteur n'est point ici. Nous sommes donc entre nous...

— Oh! tout à fait, dit un moine qui se débattait

avec une énorme tranche du pâté de perdreaux aux truffes du Périgord.

— Nous pouvons être francs...

— Oui, oui !

— Eh bien ! admettant que le ciel fasse encore des miracles... car enfin, il paraît qu'il en a fait...

— On le dit, du moins, observa un moinillon dont les yeux pétillaient de malice, et qui se nommait frère Guillery.

— Donc, en admettant que le ciel en fasse encore, je doute que ce soit en notre faveur.

— Pourquoi donc ! fit l'auditoire révolté.

— Parce qu'il y a trois vertus théologales qui se nomment : la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*.

— Eh bien ?

— Nous n'avons pas la foi puisque j'ai douté et que je suis votre supérieur, continua dom Bufile.

— Et puis ? fit le frère Ignace qui continuait à sourire.

— Nous ne pouvons avoir la charité, reprit le supérieur, puisque nous mendions nous-mêmes, et qu'il est difficile de faire l'aumône quand on la demande.

— Ceci est une règle de notre ordre, observa le frère Ignace. Mais, en fin de compte, il nous reste l'espérance.

— Je n'espère pas beaucoup, dit le supérieur.

Puis il ajouta :

— En revanche, il y a les sept péchés capitaux qui déplaisent à Dieu autant que peuvent lui plaire les trois vertus théologales.

— C'est juste.

— Je crois que nous pratiquons un peu la paresse.

— Comment ! fit le frère Ignace ; mais j'assiste toujours, pour ma part, au lever de l'aurore.

— C'est vrai ; mais l'aurore vous surprend à table, et vous faites la sieste après déjeuner.

— Va pour la paresse, dit l'économe. Après tout, Dieu s'est reposé.

— Un jour sur sept, oui.

— Eh bien ! nous péchons une fois sur sept, voilà tout.

Le supérieur se mit à rire.

— Oubliez-vous la gourmandise ? dit-il.

Et il détacha un blanc de volaille qu'il posa sur

son assiette et entoura d'une onctueuse cuillerée de mayonnaise.

— Peuh! dit le frère Ignace qui vida son verre d'un trait, il faut bien vivre. Mais nous ne sommes pas envieux, nous.

— Je vous passe l'envie, mais... la colère?...

— Oh! à part quelques gourmades à mes marmitons...

— C'est assez, dit dom Bufile. Voici trois jolis péchés, et j'en sais même un quatrième.

— Bah! fit le frère Ignace, en vérité!

Le supérieur sous prétexte d'essuyer les coins de sa bouche, se voilà quelque peu la face avec la serviette.

— Frère Ignace, dit-il, n'étiez-vous pas dernièrement au cabaret de la Vendange bourguignonne, à la porte Bourdesse?

— C'est possible, répondit frère Ignace.

— Il y a une jolie servante dans ce cabaret.

— Votre Grâce le croit?

— Et vous aussi, mon frère, car vous lui prenez souvent le menton.

Frère Ignace ne put s'empêcher de rougir.

— Or donc, dit encore le supérieur, si nous manquons des trois vertus théologales, nous avons en revanche quatre péchés sur sept.

Frère Ignace soupira.

— Et j'en conclus, acheva dom Bufile, que le ciel ne nous a pas en assez grande estime pour faire un miracle en notre faveur.

— Eh bien! dit le frère Ignace qui ne se tenait point pour battu, je gage, moi, que le ciel exauce nos vœux.

L'incrédulité du supérieur avait gagné tous les moines,

On se mit à rire au nez du frère Ignace.

Mais le frère Ignace reprit :

— Il y a prière et prière...

— Comment cela?

— On dit qu'il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints.

— C'est vrai.

— Je connais un saint, moi, qui fera tout ce que nous lui demanderons.

— Et... quel est ce saint?

— C'est mon patron

— Saint Ignace?

— Justement. Saint Ignace de Loyola.

— Eh bien! dit dom Bufile, alors demandez-lui qu'il nous envoie un bon et joyeux convive, de haute lignée et de bon estomac, qui puisse à l'occasion dire de par le monde que nous avons du bon vin et que nous savons manger.

Frère Ignace prit un air austère et se leva.

Puis il prononça l'invocation suivante :

« Grand Saint Ignace, mon patron, vous qui avez » si bien prêché l'esprit d'obéissance à ses supé» rieurs, faites que le mien soit content. »

Et frère Ignace but un autre verre de vin.

Au moment où la dernière goutte passait de son gobelet dans sa gorge, frère Ignace prit un air inspiré, et regarda le sablier placé dans un coin du réfectoire.

« Grand Saint Ignace, ajouta-t-il, vous qui, en » votre qualité de saint, savez tout ce qui se passe » sur la terre, vous avez pu voir que l'incrédulité » s'est glissée parmi nous. Faites qu'avant un quart » d'heure quelque gentilhomme égaré dans notre

» quartier lointain, quelque seigneur perdu dans le
» brouillard frappe à la porte de notre couvent... »

A peine frère Ignace achevait-il, qu'on entendit le son d'une cloche.

Les moines tressaillirent.

La cloche qui venait de vibrer était celle de la porte extérieure du couvent, et elle annonçait évidemment l'arrivée d'un visiteur.

— Eh bien ! dit frère Ignace triomphant.

Les moines se regardèrent ébahis.

— Mon frère, dit sévèrement dom Bufile, je veux bien croire que saint Ignace a exaucé votre vœu, mais...

Et le supérieur fronça le sourcil.

— Mais, poursuivit-il, quelques pères de l'Église ont prétendu que tout saint qu'il était, votre patron avait eu quelques relations avec le diable.

— Oh ! fit le frère Ignace scandalisé.

— Et il se pourrait faire que, pour vous être agréable, il se fût adressé à lui plutôt qu'au bon Dieu.

Frère Ignace n'eut pas le temps de répondre.

La porte s'ouvrit toute grande, et les moines se levèrent.

Un homme portant une plume blanche à son chapeau et un manteau richement brodé sur l'épaule venait de s'arrêter au seuil du réfectoire.

— Oh! par saint Ignace de Loyola, mon patron, s'écria le frère économe qui feignit un grand étonnement, c'est messire le baron de Cardailhan, le gouverneur du Blaisois.

— Moi-même, répondit Cardailhan, qui alla baiser la main potelée et grassouillette de dom Bufile.

— Messeigneurs, dit Cardailhan, je m'en retournais dans mon gouvernement, et je voulais avoir mis avant le jour douze lieues entre Paris et moi, mais il fait un brouillard du diable, et comme je passais sous les murs de votre couvent, il m'est venu aux narines certains parfums de truffe qui m'ont donné des tiraillements d'estomac.

— Et Votre Seigneurie nous vient demander à souper? interrogea le supérieur.

— Justement.

— Messire, dit frère Ignace, Votre Seigneurie nous arrive à l'improviste, et, comme on dit, *à la*

fortune du pot ; mais elle sera indulgente, je l'espère...

— Peste ! dit le gouverneur du Blaisois, on le serait à moins...

Et il se mit à table sans façons, et vida d'un trait le verre de vin du Rhin que le supérieur lui tendit.

Dom Bufile reprit :

— Messire, je souhaite que le brouillard dure huit jours et huit nuits, afin que nous ayons le bonheur de vous conserver.

Cardailhan répondit à cette gracieuseté par un toast qu'il formula en ces termes :

« Je bois au couvent des carmes deschaux, lequel
» est le plus fidèle aux saines traditions de la bonne
» chère et du bien-vivre. »

A partir de ce moment, la bonne humeur fut au comble.

Les moines étaient avides de savoir ce qui se passait au Louvre.

Cardailhan leur donna fort obligeamment des nouvelles de la cour et de la ville.

Il sut conter quelques histoires grivoises qui achevèrent d'émerveiller les moines.

Le supérieur ne cessait de lui faire raison.

Et c'était un rude buveur que messire le baron de Cardailhan.

Si rude, en vérité, que le superieur se grisa bel et bien, et les moines avec lui.

Un seul avait mis de l'eau dans son vin et conservé sa raison intacte.

C'était frère Ignace.

Comme il se levait de table en titubant, dom Bufile se pencha à son oreille.

— Farceur! lui dit-il.

Frère Ignace le regarda stupéfait.

— Je ne crois pas aux miracles, moi, dit le supérieur, et si M. de Cardailhan est arrivé si bien à point, c'était que vous l'aviez invité...

— Chut! fit Cardailhan en souriant.

— Je suis un esprit fort, moi, ajouta dom Bufile.

Et il s'en alla cuver son vin.

Les autres moines dormaient dessus et dessous la table.

Alors, frère Ignace et Cardailhan échangèrent un sourire mystérieux.

Cardailhan dit à frère Ignace :

— Où est notre homme?

— Dans sa cellule.

— Et bien malade?

— Il ne passera pas la nuit.

— Diable! fit le gouverneur du Blaisois, mais alors il faut nous hâter.

— Pourquoi cela?

— J'ai besoin qu'il me fasse sa confession tout entière.

Frère Ignace prit un flambeau à deux branches sur la table et dit :

— Venez.

Cardailhan reprit son manteau et son épée et suivit le frère économe.

Quand ils furent hors du réfectoire, ils suivirent un long corridor sur lequel donnaient diverses cellules.

Frère Ignace savait que Cardailhan devait obtenir du père Eusèbe la révélation d'un secret important.

Mais il ignorait de quelle nature était ce secret.

C'était lui qui avait porté la lettre que frère Eusèbe avait écrite au gouverneur du Blaisois.

Seulement, comme cette lettre, avant d'arriver aux mains de Cardaillhan, était scellée d'un fil de soie, il ne l'avait point lue. et, par conséquent, n'avait point été pendu, comme l'écolier Gotlieb.

Cependant frère Ignace était un moine du bon vieux temps.

C'est-à-dire qu'il était gourmand, paresseux, ignorant et libertin, et s'il n'avait pas été curieux, son éducation n'eût pas été complète.

Or, frère Ignace, depuis le matin, se demandait quel secret il pouvait y avoir entre le gouverneur du Blaisois et le vieux père Eusèbe, qui allait mourir.

Et frère Ignace s'était juré de le savoir.

Ils arrivèrent à la porte de la cellule où se mourait le pauvre frère.

Deux autres moines le veillaient.

L'un lui parlait de Dieu et du paradis, — celui-là était un moine consciencieux.

L'autre lui faisait avaler de la tisane et lui disait que, tant qu'on vit, on n'est pas mort, ce qui était

une vérité renouvelée du grand capitaine Hugues II de Chabannes, seigneur de La Palisse.

Frère Ignace entra et derrière lui Cardailhan.

A la vue du gentilhomme, le moribond souleva sa tête pâle qu'entouraient une barbe grise et des cheveux blancs, et ses yeux brillèrent d'un éclat subit.

On eût dit que la vie lui revenait.

— Mon frère, dit l'économe, vous avez désiré vous entretenir avec messire le baron de Cardailhan?

— Oui, fit le moine d'un signe de tête.

— Le voilà, dit frère Ignace. Désirez-vous être seul avec lui?

Le moine fit un nouveau signe affirmatif.

Les deux frères qui le veillaient sortirent, et frère Ignace avec eux.

Ce dernier les suivit jusqu'au bout du corridor, puis il revint à pas de loup et poussa la porte de sa cellule à lui, frère Ignace, qui n'était séparée de celle du père Eusèbe que par une cloison.

Or, cette cloison était mince et formée de planches, au travers desquelles les vers avaient percé plus d'un trou.

Après avoir cherché, frère Ignace trouva; c'est-à-dire qu'il appliqua son œil à une fente de la cloison, assez large pour lui permettre de voir tout ce qui se passait dans la cellule du frère Eusèbe.

Une bougie de cire jaune placée sur la table voisine du lit projetait autour d'elle une lueur fumeuse.

Le sire de Cardailhan était debout auprès du lit, et le moribond était parvenu à se mettre sur son séant.

Le curieux économe regarda et écouta.

— Monseigneur, disait le moribond d'une voix faible et presque éteinte, il faut nous hâter, car je sens que la vie m'échappe.

Cardailhan prit un air doucereux et une voix attendrie :

— Mon frère, dit-il, pensez-vous que Dieu pardonne à un homme que le remords accable?

— Oui, répondit le moribond.

— Vous m'avez écrit que mon neveu n'était pas mort...

— Et je vous le répète, messire.

— Où est-il? Oh! parlez... murmura Cardailhan.

— Il est à Paris.

— Où?... que je le voie!...

Frère Eusèbe regarda Cardailhan, qui paraissait bien empressé de revoir son cher neveu.

— Messire, dit-il, je ne vous dirai où est votre neveu que lorsque vous m'aurez fait un serment.

— Lequel ?

— Celui de lui restituer la fortune paternelle.

Cardailhan tressaillit, mais son visage ne trahit aucune émotion.

— Je restituerai, dit-il.

— Et que vous n'attenterez pas à ses jours, acheva frère Eusèbe.

— Je vous le jure, mon frère.

Le moine étendit la main vers un crucifix qui était placé au-dessus de son lit.

— Prenez cette croix, dit-il.

Cardailhan obéit.

— Maintenant, écoutez, reprit le moine, votre neveu a seize ans! C'est un beau et frêle jeune homme qui ressemble à sa mère, que j'ai connue...

— Mais où est-il? où est-il? demanda Cardailhan.

— Attendez... il a été élevé par un homme de science... il a la sagesse et le savoir...

— Cornebleu! exclama Cardailhan, est-ce qu'on m'en aurait fait un clerc ou un escholier!...

— Peut-être...

— J'en referai un gentilhomme, moi, et je lui ceindrai au flanc une épée bien tapageuse.

— Mais lui rendrez-vous ses biens?

— Oui, certes.

— Eh bien! jurez-le sur cette croix.

Un nuage passa sur le front de messire le baron de Cardailhan.

Si endurci qu'il fût dans le péché, un serment sur la croix lui répugnait.

— Jurez... répéta le moine qui attachait sur lui un œil ardent.

— Comment se nomme-t-il aujourd'hui? demanda Cardailhan qui cherchait à gagner du temps.

— Jurez! dit le moine.

— Mais tu me diras où il est.

— Oui.

Cardailhan étendit la main sur le crucifix, mais son front était baigné de sueur, ses dents claquaient

et tout son corps était agité par un tremblement convulsif.

— Jurez, répéta le moine que vous lui rendrez son bien et ses titres.

— Je le... jure... balbutia Cardailhan.

Mais le moine jeta un cri, et ses yeux caves semblèrent métamorphosés en charbons ardents.

— Tu mens! dit-il, tu as menti!... tu es parjure!...

— Moi! exclama Cardailhan d'une voix étranglée.

— Toi! toi!

Et la main du moine s'étendait vers le gouverneur du Blaisois, chargée d'une malédiction mystérieuse.

— Oui, toi, répéta-t-il, toi, infâme, et tu ne voulais savoir où il est que pour le mettre à mort... Eh bien! tu ne le sauras pas!...

— Ah! prends garde! s'écria Cardailhan qui s'avança menaçant vers le lit.

Le moine lui arracha le crucifix.

— Arrière, parjure! arrière, blasphémateur! dit-il.

Cardailhan se jeta sur lui et le saisit à la gorge.

— Te tairas-tu? dit-il.

— Oui, quand je t'aurai prédit ton sort.

— Tais-toi! tais-toi!

— Tu mourras de la main du bourreau, dit le moribond.

Les mains de Cardailhan s'arrondirent autour du cou du frère Eusèbe et se convertirent en étau.

— Parle! dit le baron, parle!... Où est l'enfant?

— Tu ne le sauras pas, répondit le moine d'une voix éteinte.

Et sa tête retomba inerte, ses yeux se fermèrent.

Le frère Eusèbe était mort, emportant son secret dans la tombe.

Cardailhan demeura une minute sans voix, sans haleine, les cheveux hérissés, en présence de ce cadavre...

Puis il ouvrit brusquement la porte de la cellule et s'élança au dehors.

Dans le corridor, il se heurta contre un moine.

C'était frère Ignace.

— Votre Seigneurie est-elle contente des révélations du frère Eusèbe? demanda l'économe d'un ton hypocrite et obséquieux.

— Va-t-en au diable! lui répondit Cardailhan.

Et il repoussa le moine et continua son chemin.

Au bout du corridor il y avait le préau, et à l'extrémité du préau, la porte du couvent.

Le père portier dormait dans sa niche.

Cardailhan frappa du poing sur la porte :

— Holà! ouvre-moi, dit-il.

Le portier sortit tout tremblant.

— Comment! dit-il, en reconnaissant Cardailhan, Votre Seigneurie s'en va à pareille heure?

— Oui.

— Votre Seigneurie serait-elle mécontente de nous?

— Oui, dit brutalement le gouverneur du Blaisois. Votre vin est mauvais...

Et il bouscula le frère portier qui venait de lui ouvrir, et il s'élança dans la rue d'Enfer, en proie à une colère inimaginable.

. . . .

Cependant frère Ignace n'avait point perdu sa présence d'esprit.

Il avait fort bien supporté la rebuffade du farouche sire de Cardailhan et était demeuré au seuil du

corridor, tandis que le gentilhomme traversait le préau et s'en allait.

Quand la porte du couvent se fut refermée derrière Cardailhan, frère Ignace s'assit sur la marche d'un escalier qui séparait le corridor du préau.

La nuit était froide; la lune, qui resplendissait au ciel, était parvenue à dissiper le brouillard, et le couvent était plongé dans le plus profond silence.

Frère Ignace se prit à méditer.

Et certes, celui qui l'eût vu alors, l'arcade sourcillière froncée, la lèvre dédaigneuse, n'eût point reconnu ce moine papelard et joyeux qui savait si bien ordonner un festin et confectionner des pâtés de grives.

L'économe avait disparu pour faire place au moine qui se mêlait de politique à ses moments perdus.

Sa méditation fut longue.

Enfin, il se leva lentement, fit quelques pas dans le préau, puis rentra dans le couvent.

Le couvent, nous l'avons dit, était plongé dans les ténèbres et le silence.

Les moines dormaient, les uns à jeun, les autres ivres.

Ceux-là même qui avaient veillé le frère Eusèbe s'étaient allés coucher sur l'ordre de l'économe.

Cependant il en était un qui ne dormait pas.

Un filet de lumière passait sous la porte de sa cellule, et ce fut devant cette porte que frère Ignace s'arrêta et frappa deux coups discrets.

— Qui est là ? dit une voix au dedans.

— Moi, frère Ignace, répondit l'économe.

— Entrez ?

La clef était sur la porte, frère Ignace pénétra dans la cellule, qui était celle du correcteur.

C'était, nous l'avons dit, un grand moine austère, au front chauve, à la barbe grise, au visage anguleux.

Tandis que les moines buvaient et se livraient à mille paillardises, le correcteur, qui avait nom frère Ambroise, se livrait, lui, à l'étude.

Frère Ignace et lui étaient les deux fortes têtes du couvent.

L'économe referma la porte et s'assit.

— Mon frère, dit-il, nous avons à causer.

— Je vous écoute, répondit frère Ambroise.

— Je suppose que vous n'avez attaché aucune importance aux remontrances de notre supérieur, poursuivit l'économe.

— Sa Grâce a le droit de punir, répondit frère Ambroise avec un sourire dédaigneux.

— D'autant plus, reprit frère Ignace avec un accent plein d'ironie, que c'est le roi qui nomme le supérieur des carmes deschaux.

— Ah ! oui, ricana frère Ambroise.

— Et tant que le roi Charles IX règnera, poursuivit frère Ignace, dom Bufile sera notre supérieur de nom.

— De nom est bien le mot, dit le frère correcteur, car le vrai supérieur c'est vous.

— Je le serai de nom et de fait, quelque jour.

— Ah !... fit le frère Ambroise, et ce jour est-il loin ?

— Je ne sais.

— Mais... encore...

— Ce jour-là, le roi Charles IX aura vidé la place au roi Henri de Guise, poursuivit frère Ignace.

— Ah ! ah ! dit en souriant le correcteur.

— Et comme notre ordre à deux maisons, je serai général de l'ordre, et vous supérieur de la succursale.

— Mais... dom Bufile..., dit-il, qu'en ferons-nous ?

— Nous le déposerons, voilà tout, répondit froidement frère Ignace.

— Dieu nous écoute, mon frère, et fasse que le jour dont vous parlez arrive bientôt...

— C'est précisément pour que vous m'aidiez à presser sa venue que je suis ici.

— Moi ? Je puis vous aider...

— Oui.

— Et comment ?

— En vous associant à mes recherches ?

— Que recherchez-vous donc ?

— Un enfant qui peut enrichir notre ordre.

— Comment cela ?

— Ecoutez-moi bien...

— Frère Ambroise prit une attitude attentive et suspendit son regard aux lèvres de frère Ignace.

Celui-ci reprit :

— Vous n'ignorez pas, mon cher frère, que la sainte Ligue, qui est en projet, ne tardera point à être mise en vigueur. Or, ce jour-là, la maison de Lorraine renversera la maison de Valois, et dom Bufile me cédera la place. Mais je ne veux pas être, moi, un ignorant, un paresseux et un gourmand comme dom Bufile. J'ai de l'ambition, et veux porter haut la gloire de notre ordre.

— Vous avez raison, dit le frère Ambroise en s'inclinant.

— Or, reprit frère Ignace, j'estime, et vous penserez comme moi, que le moyen le plus sûr d'arriver à la gloire et à la puissance, surtout pour une communauté, c'est de posséder de grands biens.

— Mais, mon frère, observa frère Ambroise, nous sommes un ordre mendiant, et il nous est interdit de rien posséder.

— Vous êtes dans l'erreur, mon frère; nous avons le droit d'accepter un legs.

— Ah! vous croyez?

— Sans doute. Ainsi, supposez qu'un grand seigneur entre dans notre ordre.

— Bon !

— Et qu'il nous donne son patrimoine. Ce patrimoine devient à l'instant celui des carmes deschaux ; et moi, sous l'autorité de qui un pareil bonheur est arrivé à notre ordre, je sollicite du pape la barrette de cardinal et je l'obtiens. Comprenez-vous, mon frère ?

— Je comprends très-bien, mais...

— Mais quoi ?

— Ce grand seigneur qui, en entrant en religion. ferait don à l'ordre des carmes de son patrimoine, est encore à trouver.

— Précisément, je viens vous prier de m'aider à le chercher.

Frère Ambroise regarda l'économe :

— Plaisantez-vous, mon frère, dit-il.

— Nullement.

— Ce grand seigneur existe donc ?

— Il existe.

— Mais où ?

— A Paris.

— Et il est riche ?

— Il a des châteaux et des seigneuries par douzaines.

— Frère Ambroise ouvrait de grands yeux.

L'économe continua :

— Avez-vous eu connaissance de la visite que nous a faite, cette nuit, messire le baron de Cardailhan?

— Comment! dit le correcteur, serait-ce de lui que vous voudriez parler?

— Non, pas précisément; mais savez-vous ce que le baron de Cardailhan venait faire ici ?

— Non.

— Il venait voir frère Eusèbe.

— Ah ! dit le correcteur; il est au plus mal, n'est-ce pas ce pauvre Eusèbe ?

— Il est mort.

— Quand ?

— Il y a une heure; tandis que messire de Cardailhan était dans sa cellule.

— En vérité?

— Je crois même que le baron l'a un peu étran-

glé dans un moment de colère, ce dont il se repent à cette heure.

— Mais qu'avait-il à faire avec frère Eusèbe, ce baron de Cardailhan?

— Il voulait obtenir de lui la révélation d'un secret.

— Et ce secret?

— Frère Eusèbe en a emporté la moitié dans l'autre monde.

— Expliquez-vous, mon frère.

— N'avez-vous point ouï dire, reprit frère Ignace, que le baron deCardailhan avait perdu un neveu?...

— Oui, qui était le représentant de la branche aînée des Cardailhan. Je me souviens fort bien de cela; il y a douze ou quatorze ans. L'enfant fut volé par des truands... et on le retrouva mort dans la Seine... Le roi Henri II lui fit faire de belles funérailles.

— Eh bien! dit frère Ignace, cet enfant n'est pas mort.

— Allons donc!

— Le baron de Cardailhan l'avait fait disparaître

pour hériter de lui, mais l'écuyer chargé de la besogne n'osa le mettre à mort.

— Et qu'est-il devenu cet enfant?

— Voilà ce que le baron voulait savoir.

— Je le comprends.

— Et ce que frère Eusèbe savait.

— Et ce que vous voudriez savoir, vous aussi, dit frère Ambroise.

— Justement.

— Mais à quoi cela vous avancerait-il ?

— Ah ! mon frère, dit l'économe, pouvez-vous me faire une semblable question.

— Dame !

— Voyons ! suivez bien mon raisonnement.

— Je vous écoute.

— Nous retrouvons cet enfant et nous le faisons moine...

— S'il le veut...

— Oui, dit froidement Ignace ; c'est l'enfance de l'art. Quand une communauté veut s'incorporer un homme, elle lui fait la vie mondaine tellement difficile, qu'il s'empresse de se réfugier dans la vie religieuse.

— Soit. Admettons donc que vous retrouviez cet enfant.

— Nous le faisons carme deschaux.

— Bon !

— Et il nous donne ses biens présents et à venir.

— Parfait !

— Alors, nous le faisons reconnaître pour le neveu du baron.

— Et vous croyez que celui-ci restituera ?

— Le Parlement et les Guise aidant, soyez tranquille.

— Frère Ambroise regarda frère Ignace.

— Vous êtes un profond politique, dit-il.

L'économe se leva :

— Venez avec moi, dit-il.

VII

Le frère Ignace conduisit le frère Ambroise à la cellule du défunt.

En s'en allant précipitamment, le sire de Cardailhan avait renversé la table qui supportait la bougie.

La bougie, en tombant, s'était éteinte, et le frère Ignace fut obligé de retourner à la cellule du correcteur pour y chercher de la lumière.

Le mort gisait sur le lit, la tête pendante.

Frère Ambroise lui posa la main sur le cœur. Le cœur ne battait plus.

— Ah ! il est bien mort, dit frère Ignace.

—Cependant frère Ambroise eut l'idée d'employer un moyen assez usité en pareil cas.

— Il prit un morceau d'étain luisant et poli qui se trouvait dans la cellule, et il l'approcha des lèvres du mort qu'il entr'ouvrit.

Au bout de quelques secondes, l'étain se trouva terni.

— Il n'est pas mort! s'écria frère Ambroise.

Frère Ignace ne dit rien, mais il s'élança hors de la cellule en faisant cette réflexion :

— Nous avons eu tort cette nuit en soupant, de prétendre que Dieu ne faisait plus de miracles.

L'économe courut à l'office du couvent et y prit une fiole qui contenait un puissant cordial, puis il revint toujours courant.

— Qu'est-ce que cela? demanda frère Ambroise.

— L'élixir des frères chartreux, qui, cette fois, va peut-être justifier sa réputation.

Et il déboucha le flacon et en introduisit le goulot à travers les dents du mort.

— Quelle est donc la réputation de cet élixir? demanda le correcteur.

— Celle de ressusciter les morts.

— Ce qui est une manière de parler... murmura le frère correcteur.

Frère Ignace ne quittait pas des yeux la tête pâle et le corps inerte du moine trépassé.

Tout à coup, l'élixir agissant, il se fit un léger mouvement au travers de ce corps raidi.

L'économe reboucha son flacon.

Puis un soupir souleva la poitrine du prétendu mort. Les deux moines le regardaient avec anxiété.

Un sourire vint aux lèvres de frère Ignace.

— Le baron de Cardaillian est parti trop tôt... murmura-t-il.

En effet, après avoir fait un mouvement, après avoir soupiré, le mort rouvrit les yeux.

Et comme si le sentiment de terreur qui s'était emparé de lui lorsque le baron de Cardailhan l'avait pris à la gorge, eût persisté dans son esprit, même après ce long évanouissement, ses yeux semblèrent chercher quelqu'un.

Mais il n'y avait dans la cellule que les deux moines.

Et ces deux moines, frère Eusèbe les avait beaucoup connus de son vivant.

— Où suis-je ? demanda-t-il. Ai-je déjà franchi le seuil de l'autre monde ?

— Non, mon frère, dit l'économe, vous êtes encore vivant.

— Et lui... est-il parti? fit le moine avec un accent de terreur.

— Cardailhan ?

— Oui...

— Il est parti et il ne reviendra plus.

— Pourquoi?

— Parce qu'il vous a cru mort.

Le moine se remit sur son séant, aidé par le frère Ambroise.

Alors, il rassembla ses souvenirs et dit :

— Je ne lui ai rien avoué.

— C'est-à-dire, reprit frère Ignace, que vous avez bien fait, mon frère, de ne lui point indiquer le lieu où était l'enfant.

A ces paroles, frère Eusèbe, ouvrit démésurément les yeux, et tout son pâle visage exprima une sorte de terreur.

— Quoi! dit-il, vous savez...

— Je sais, dit frère Ignace, que le baron de Cardailhan a fait disparaître son neveu.

Les yeux du moribond s'agrandirent encore.

— Et, poursuivit frère Ignace, que ce neveu qu'il

a cru mort est vivant et que vous savez où il est, mon frère.

Frère Eusèbe regarda froidement l'économe du couvent des carmes deschaux.

— J'emporterai mon secret dans la tombe, dit-il.

— Vous aurez tort, mon frère, car le baron retrouvera l'enfant tôt ou tard et le fera mettre à mort.

Ces mots parurent frapper l'intelligence affaiblie du moribond.

— Et s'il en était autrement, qu'arriverait-il ? demanda-t-il avec anxiété.

— Je sauverais l'enfant, moi.

— Vous ne le livreriez pas à Cardailhan ?

— Non.

L'œil du moribond désigna le crucifix sur lequel tout à l'heure Cardailhan avait commis un parjure.

Frère Ignace prit cette croix et dit :

— Sur l'image de Jésus notre sauveur, je jure que je protégerai l'enfant.

— Comment ?

— Je le ferai entrer dans notre ordre.

— Vous me le jurez ?

— Je le jure.

— Frère Eusèbe regardait frère Ignace avec anxiété. L'économe avait parlé avec un accent de franchise qui étonna le moine.

— Eh bien ! dit le mourant, écoutez... je vais vous dire où est l'enfant.

Frère Ambroise et frère Ignace se penchèrent vers Eusèbe, dont la voix s'affaiblissait.

— Il y a, dit celui-ci, dans la rue aux Ours, une femme qui se nomme la Bréhaigne.

— La Bréhaigne, répéta frère Ignace, afin de graver dans sa mémoire ce nom bizarre.

Frère Eusèbe porta sa main tremblante à son cou et montra une médaille qui y était attachée par un cordon.

— Prenez cela, dit-il, et allez trouver cette femme.

— Après ? fit le frère Ignace.

— Vous lui direz : « Le moine Eusèbe est mort. »

— Est-ce tout ?

— Oui.

— Et elle nous dira où est l'enfant ?

— Elle vous le dira, répéta frère Eusèbe dont les forces étaient épuisées.

A partir de ce moment, la parole l'abandonna.

Ses lèvres remuèrent en vain. Aucun son ne parvint à s'en échapper... puis son regard s'éteignit peu à peu, le rayon d'intelligence qui y brillait alla s'affaiblissant, puis disparut.

Puis encore, les yeux se fermèrent.

Alors, par un dernier mouvement convulsif, le moine ramena ses mains sur sa poitrine et les y croisa.

Puis encore, un soupir souleva sa poitrine et ses lèvres entr'ouvertes se refermèrent.

Frère Eusèbe était mort.

Les deux moines le regardèrent un moment en silence.

Puis frère Ignace détacha la médaille qui pendait au cou du mort.

— Maintenant, dit-il, tandis que son compagnon recouvrait avec le drap le visage du mort, maintenant, allons chercher l'enfant.

— Comment! observa frère Ambroise, en pleine nuit?

— Le jour va venir, répondit l'économe, et il ne faut jamais remettre à plus tard ce qu'on peut faire tout de suite.

— Dois-je vous suivre? demanda le correcteur.

— Non, répondit frère Ignace. Allez prendre quelque repos, mon frère, et si je n'étais point de retour au couvent lorsque notre vénérable supérieur aura fini de cuver son vin, vous lui direz que je suis allé faire une prière à l'église Notre-Dame pour remercier mon patron, saint Ignace de Loyola, du miracle qu'il a bien voulu faire en notre faveur.

— Oh! dit le correcteur en souriant, notre supérieur cuve son vin, et il en a pour quelque temps.

— Eh bien, pendant qu'il le cuve, je vais faire les affaires du couvent.

Frère Ignace regagna sa cellule, et le correcteur le suivit.

Alors aux yeux de ce dernier il se passa une chose bizarre.

Le frère économe ouvrit un bahut et en retira pièce à pièce tout un équipement de gentilhomme.

Rien n'y manquait.

Il y avait le haut-de-chausses, la collerette, le

pourpoint tailladé, le toquet à plumes et les guêtres montantes garnies d'éperons.

— Que faites-vous donc ? demanda le correcteur un peu étourdi.

— Ah ! voilà, dit frère Ignace en souriant, je suis un moine bizarre.

— Oh ! très-bizarre... dit le correcteur.

— N'avez-vous pas ouï parler, mon frère, poursuivit l'économe, de ces prêtres chrétiens qui s'en vont dans les pays lointains, en Amérique, je crois, pour convertir les sauvages ?

— Oui, certes.

Croyez-vous qu'une fois parmi eux, ils n'adoptent pas leurs mœurs et leurs costumes ?

— Leurs mœurs, je ne dis pas, fit le correcteur, mais leurs costumes...

— Oui, leurs costumes, répéta frère Ignace.

— Mais les sauvages sont tout nus.

— Pardon, les femmes portent des colliers de corail.

— Et les hommes ?

— Les hommes une ceinture de plumes. Eh bien ! je fais comme les prêtres chrétiens.

— Je ne comprends pas.

— Mon frère, reprit frère Ignace, quand des hommes de la religion se mêlent aux profanes, il ne faut pas qu'ils s'exposent à laisser insulter leur habit.

— Vous avez raison, répondit le correcteur.

L'économe dépouilla sa robe et fit une toilette minutieuse.

En moins d'un quart d'heure, le moine se trouva transformé en gentilhomme.

Puis il ouvrit un second bahut et en retira une dague qu'il mit à son flanc et une épée qu'il suspendit à son côté.

— Jésus Dieu ! mon frère, murmura le frère correcteur, on jugerait un véritable homme d'armes.

— Je le suis à l'occasion, répondit modestement frère Ignace.

— Mais que va dire le frère portier en vous voyant sortir ?

— Rien absolument, comme vous allez voir.

Et sur son habit de gentilhomme, frère Ignace remit sa robe de moine et rabattit le capuchon sur son toquet, ajoutant :

— Une fois hors du couvent, je sais un endroit où je laisserai ma robe.

Le frère portier sommeillait. Il ne s'éveilla qu'à demi en voyant le frère économe frapper à son carreau.

— Vous sortez bien matin, mon frère, murmura-t-il, en entr'ouvrant un œil.

— Brute! grommela frère Ignace en haussant les épaules, je vais m'occuper de nos affaires, tandis que tu digères ton souper et cuves ton vin.

Les premières lueurs de l'aube glissaient sur les toits. Cependant les abords du couvent étaient encore déserts.

Le frère économe descendit la rue Saint-Jacques et se dirigea vers la rue Saint-André-des-Arcs.

Les boutiques des marchands étaient encore fermées, et de rares passants, gens du menu peuple allant à leur travail, se croisaient par-ci par-là.

Le frère économe remarqua cependant, à l'extrémité de la rue, près du carrefour Buci, un rassemblement de clercs et d'escholiers qui causaient à mi voix.

Comme sa robe de moine couvrait et dissimulait

complétement son accoûtrement de gentilhomme, frère Ignace s'approcha.

Les escholiers causaient à mi-voix; mais bien que leur entretien parût assez mystérieux, ils ne s'inquiétèrent nullement de l'apparition du moine.

En ce temps-là, moines et clercs vivaient en bonne intelligence et ne se défiaient nullement les uns des autres.

Aussi les escholiers continuèrent à causer entre eux.

Le frère Ignace eut bientôt appris qu'il s'agissait des funérailles de l'escholier Gotlieb, le malheureux pendu qu'on avait inhumé pendant la nuit.

Plusieurs clercs parlaient avec animation.

— Ah! disait l'un, le maître a parlé sur la tombe avec éloquence; il a maudit les grands seigneurs ignorants.

— Mais enfin, dit un autre, nous n'avons toujours pas su pourquoi on avait pendu le pauvre Gotlieb.

— C'est le sire de Cardailhan, le gouverneur du Blaisois, qui l'a fait pendre.

A ce nom, frère Ignace prêta plus attentivement l'oreille.

— Et pourquoi l'a-t-il fait pendre?

— Ah! dit un troisième, voilà ce qu'on ne sait pas.

Tout en écoutant les escholiers, frère Ignace guignait de l'œil la devanture d'un cabaret et faisait cette réflexion :

— Les escholiers me paraissent quelque peu mécontents des gentilshommes, et ce n'est point le cas de leur montrer mon pourpoint. Je laisserai ma robe un peu plus loin.

Le cabaret s'était ouvert, le moine y entra le premier et se dit encore :

— Je trouverai la Bréhaigne aussi bien dans une heure qne maintenant, et je ne veux pas m'en aller sans savoir l'histoire du baron de Cardailhan et de l'escholier Gotlieb.

Le cabaretier, en voyant entrer le moine, le salua d'un air d'intelligence.

— Le moine mit un doigt sur ses lèvres :

— Chut! dit-il.

Et il alla s'asseoir dans le coin le plus sombre du cabaret.

Maître Lahirette, c'était le nom du cabaretier,

connaissait sans doute les habitudes de frère Ignace, car il lui apporta un morceau de fromage et un pot de vin blanc.

— Est-ce que Votre Seigneurie ne quitte pas sa robe? lui dit-il.

— Non, répondit frère Ignace.

Les escholiers entraient un à un et s'attablaient.

— Oui, mon enfant, disait l'un d'eux. le maître a été superbe d'éloquence; mais cela ne nous rend point notre pauvre Gotlieb.

— Un si bon compagnon.

— Et un gai buveur!

— Et un savant, ajouta un quatrième clerc. Oh! ces gens d'épée... ils feront quelque jour connaissance avec nos dagues.

— Ah ça! dit un autre, savez-vous à quoi je pensais pendant les funérailles?

— A quoi? fit-on à la ronde.

— Je me disais que le maître est proscrit.

— C'est vrai.

— Et que sa retraite finirait par être découverte par les gens du roi.

— Personne au pays latin ne trahirait le maître.

— Le hasard a des trahisons, dit un autre.

— Et si le maître était arrêté et conduit au Châtelet, dit un cinquième escholier, il serait peut-être mis à mort.

— Mais de qui donc parlent-ils ? se demandait le frère Ignace.

Au mot de mort, les escholiers manifestèrent une certaine épouvante.

Mais l'un d'eux, qui jusqu'alors avait gardé le silence, dit :

— Le roi ferait grâce au maître.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est le parrain d'Odette.

Ce nom éveilla plus encore l'attention de frère Ignace, qui avait mangé son fromage et buvait son pot de vin blanc à petites gorgées.

— Odette, la plus belle des belles, dit un clerc avec enthousiasme, Odette, la fée du pays latin !

— Mais comment est-elle la filleule du roi ? demanda un des escholiers.

— Le maître a été le précepteur du roi.

— Le roi est donc lettré ?

— Comme nous est plus que nous.

— Alors pourquoi le roi laisse-t-il les gens d'épée opprimer ceux qui s'instruisent?

— Le roi n'est pas le maître.

— Le roi ne gouverne donc pas?

— Non. C'est la reine mère.

Ce nom redouté fit tressaillir les escholiers.

— Eh bien, reprit un autre, parlons d'Odette; ce nom-là ne porte point malheur... bien au contraire.

— Oh ! non, dit-on à la ronde. Odette est la bonne fée du pays latin; quand elle passe au milieu de nous, quelque tristesse que nous ayons au cœur, cette tristesse se dissipe.

— Et tu dis qu'elle est la filleule du roi?

— Oui, certes.

— Mais comment?

— Je vous l'ai dit, le maître a, jadis, donné des leçons au roi.

— C'est bizarre, reprit un quatrième, mais je ne croyais pas qu'Odette fût la fille du maître.

A cette opinion si hardiment émise et si inattendue, il y eut un murmure d'étonnement parmi les clercs.

Celui qui venait de parler n'était autre qu'Amaury le Sage, ce même escholier qui, pendant la nuit, avait commandé l'expédition sur la place du Châtelet et conduit heureusement l'enlèvement de Gotlieb.

— Et de qui donc veux-tu qu'elle soit la fille, Amaury? lui demanda-t-on.

— Je ne sais pas.

— Alors, pourquoi cette supposition?

Amaury jeta autour de lui un regard soupçonneux.

— Sommes-nous bien entre amis? dit-il en baissant la voix.

— Il n'y a jamais de traîtres parmi les escholiers, répondit l'un d'eux.

Amaury regardait le moine et clignait de l'œil.

— Il dort, lui répondit-on.

Et, en effet, le frère Ignace avait allongé ses deux bras sur la table, puis sa tête encapuchonnée entre ses bras, et il faisait retentir le cabaret d'un ronflement sonore :

Amaury reprit :

— Ce que je vais vous dire est tout à fait dans l'intérêt du maitre.

— Ah! fit-on à la ronde.

— Si réellement Odette est sa fille, quelque peu de pouvoir qu'ait le roi, il en aura toujours assez pour sauver le maitre; mais si Odette est ce que je crois, qui sait si la protection du roi s'étendra jusqu'à Ramus?

— Mais qui te fait donc ajouter foi à une pareille supposition, Amaury?

— Je vais vous le dire. Le hasard m'a fait surprendre un secret, il y a bientôt un an.

— Et ce secret...

— Le voici:

— Le moine ronflait toujours, mais il avait ouvert des oreilles toutes grandes.

Comme les disciples de son patron, frère Ignace aimait à tout savoir...

VIII

Les escholiers qui se trouvaient dans le cabaret s'étaient tous groupés autour d'Amaury le Sage, qui s'exprima ainsi :

— On n'a jamais connu de femme au maître, et les plus anciens du pays latin, ceux qui étudiaient bien avant qu'Odette pût être de ce monde, se souviennent d'avoir toujours vu le professeur Ramus habiter seul.

— C'est juste! dit-on en riant.

— Mais, objecta un des clercs, le maître a voyagé.

— C'est vrai.

— Il est allé étudier la philosophie en Allemagne.

— Il y est même resté six années, reprit Amaury, mais il y a vingt ans de cela.

— Il y est retourné.

— Oui, il y a dix ans. Or, il y a vingt ans, Odette n'était pas née ; et il y a dix ans, elle l'était depuis cinq ans.

Les clercs furent frappés de la justesse du calcul.

— Voyons le secret, voyons? firent-ils tous ensemble.

— Vous savez que je suis gentilhomme, reprit Amaury.

— Oui, oui. Tu es un noble homme, et de plus tu es aussi savant qu'un maître, dirent les clercs. — Eh bien?

— Or, poursuivit Amaury, bien que j'aie choisi par goût la profession d'escholier, je n'en ai pas moins conservé des amitiés, des relations avec des parents et des gens de ma caste. Je passe l'eau très-souvent, et je m'en vais au Louvre, où je fais visite à un mien cousin, qui est garde du roi et que la reine mère a en grande estime.

— Comment se nomme ton cousin, Amaury?

— Hugues de Castelnau. Il est capitaine, et la

reine mère lui a souvent confié des messages importants, soit pour les princes lorrains qui viennent à Paris en cachette, soit pour monseigneur le duc François, qui ne bouge plus de sa ville d'Angers depuis qu'il s'est querellé avec le roi.

— Alors, tu vas au Louvre ?

— Très-souvent. Et c'est là que j'ai eu vent de ce secret dont je vous ai parlé.

— Mais... quel est-il ?

— Écoutez. Un soir du mois dernier, je m'en allai donc au Louvre. Mon escarcelle était vide et je pensais que mon cousin Hugues me prêterait quelques pistoles.

Les gens du roi, les officiers de service, les pages et les camérières logent pour la plupart dans les combles du palais.

Mon cousin occupe une chambrette sous les toits, à l'extrémité d'un corridor qui mène à la chambre de l'escadron volant.

— Qu'est-ce que cela, l'escadron volant? demandèrent les clercs.

— Ce sont des jeunes filles qui sont au service de la reine mère.

— Bon !

— Et qui ont pour mission de la distraire par des danses et autres exercices.

— Sont-elles belles ? demanda un adolescent dont l'œil s'anima.

— A incendier le pays latin, répondit Amaury.

— Après ? Tu nous disais donc que la chambrette de ton cousin est au bout du corridor.

— Justement. Et, d'ordinaire, un peu avant le couvre-feu, il avait coutume d'y monter pour y attendre une des demoiselles de l'escadron, laquelle lui apportait les ordres de la reine mère.

Or donc, ce soir-là, je me présentai au guichet du Louvre et je prononçai le nom de Hugues de Caltelnau.

Le Suisse qui était de garde à la poterne du bord de l'eau me laissa monter.

Je gravis donc le petit escalier que madame Catherine affectionne, et par lequel elle expédie ses messages mystérieux, reçoit maitre René le Florentin, son parfumeur, et sort parfois elle-même, un masque sur le visage et simplement suivie à distance par un page qui veille sur elle.

En haut de l'escalier, je trouvai le corridor et j'allai frapper à la porte de mon cousin.

Il ne me répondit pas. Je frappai plus fort, et ma main, dans l'obscurité, heurta la clef qui se trouvait dans la serrure.

Je pensai que si Hugues n'était pas chez lui, il ne pouvait être loin, et, tournant la clef, j'entrai.

La chambrette était plongée dans l'obscurité. Je m'assis sur le pied du lit et j'attendis.

Trois minutes après, un pas léger retentit dans le corridor, puis j'entendis le frôlement d'une robe, ensuite la clef tourna de nouveau dans la serrure, et une femme entra.

Mon cœur alors se prit à battre sous le poids d'une émotion inconnue, et, vous l'avouerai-je, mes amis, je me sentis indigne du surnom de Sage que vous m'avez donné.

Cette femme qui entrait, qui était-elle?

Était-ce la reine mère elle-même? était-ce une de ses demoiselles?

Ou bien, simplement, était-ce quelque chambrière qui venait à un rendez-vous que lui avait donné mon galant cousin?

L'émotion qui m'avait gagné fut au comble quand la femme prit ma main dans la sienne.

Cette main était mignonne et parfumée, et, à coup sûr, c'était celle d'une jeune fille.

Ma dernière supposition était la plus vraisemblable, et probablement c'était la maîtresse de Hugues qui me prenait pour lui.

Js fis un violent effort sur moi-même; une voix me criait au fond du cœur :

— Parle, et elle reconnaîtra sa méprise.

Une tentation surhumaine m'étreignait d'un autre côté, et l'esprit du mal me disait : Pourquoi ne profiterais-tu pas de la bonne fortune qui t'arrive ?

La femme ayant pris ma main, me dit :

— Venez, je suis chargée de vous conduire.

J'eusse peut-être résisté à une tentation charnelle, mais je fus impuissant en présence de cette passion mesquine et tenace qu'on appelle la curiosité.

— Venez, répéta la femme en m'entraînant hors de la chambrette.

Je la suivis, éprouvant une indicible sensation de plaisir à tenir dans la mienne cette petite main parfumée.

Le corridor était également plongé dans l'obscurité; et tandis que nous le suivions pour aller sur l'escalier, je me disais :

— A la première clarté que nous trouverons, elle verra bien qu'elle s'est trompée.

Il n'en fut rien. Nous descendîmes à l'étage inférieur, et là, elle poussa une porte.

Cette porte, en s'ouvrant, livra passage à un flot de lumière, et je me trouvai sur le seuil de l'oratoire de la reine.

La femme qui m'avait servi de guide me fit entrer et me dit, en me regardant :

— Sa Majesté va venir. Attendez.

Elle m'avait regardé sans le moindre étonnement; et certes, pourtant, je ne ressemblais nullement à Hugues de Castelnau.

Le nom de la reine mère avait jeté dans mon âme une sorte d'épouvante.

Je n'eus pas la force de m'écrier : Mais vous êtes la victime d'une erreur; la reine ne me connaît pas... et il est impossible qu'elle m'attende !

J'étais sans voix, sans haleine et mes genoux fléchissaient.

Quant à la femme qui m'avait servi de guide, c'était une belle jeune fille de dix-huit ans : elle me salua en souriant et se retira, me laissant seul dans l'oratoire de la reine.

Je songeai à fuir, mais toutes les portes du Louvre ont de mystérieuses serrures, surtout chez la reine-mère.

Il faut pousser des ressorts cachés, tourner les clefs de certaine manière, sinon les portes ne s'ouvrent pas.

J'essayai d'ouvrir celle qui venait de se refermer sur la jeune fille. Ce fut en vain. J'étais prisonnier.

Alors, je n'eus plus qu'une idée fixe, celle de me jeter aux pieds de la reine mère et de lui avouer mon étourderie.

Je me disais :

La reine mère n'a que faire de s'irriter contre un pauvre écolier comme moi, d'autant que je suis le cousin de son officier favori. Elle me donnera sa main à baiser et me congédiera.

Au Louvre, tout est mystère.

J'attendis plus d'une heure ; la reine ne venait pas. Enfin, il se fit un bruit derrière moi.

Je me retournai, mais l'oratoire était désert.

Cependant on marchait à peu de distance, et j'entendis le son de deux voix, une voix d'homme et une voix de femme.

Alors, je compris qu'il y avait une pièce voisine qui n'était séparée de l'oratoire que par une mince cloison.

La curiosité qui s'était déjà emparée de moi me reprit et domina chez moi toute crainte.

J'appuyai mon oreille au mur et j'écoutai.

La voix de femme disait:

— Vous me répondez de ce clerc.

— Oui, madame, répondait la voix d'homme.

— Pensez-vous qu'il soit de retour demain matin?

— Oh! sans doute... avec un bon cheval on peut aller à Melun en trois heures.

— C'est bien, Castelnau. Allez-vous-en!

Ces quelques paroles, qui arrivèrent jusqu'à moi, achevèrent de me combler de stupeur.

Je ne compris qu'une chose, c'est que mon cousin avait annoncé à Mme Catherine un homme dont elle

avait besoin, que cet homme était un escholier et que ce pouvait bien être moi.

Cependant, comment supposer que la reine m'attendît ce soir-là même, quand je n'avais pas vu Castelnau depuis plus d'un mois, et qu'il ne m'avait assigné aucun rendez-vous.

J'avais entendu, comme la reine disait : « C'est bien, allez-vous-en ! » le bruit d'une porte qui s'ouvrait.

La reine rappela Castelnau.

— Mon mignon, lui dit-elle, au lieu de rentrer en votre logis, allez-vous-en chez René, au pont Saint-Michel, et dites-lui qu'il vienne me parler demain matin.

Cette dernière recommandation de la reine me plut fort.

Si Castelnau ne remontait pas chez lui, il ne s'apercevrait pas de la méprise ; car, en y réfléchissant bien, ce ne pouvait être moi dont il avait parlé à la reine, et celui qu'il attendait se trouvait probablement, depuis mon départ, dans la chambrette où on était venu me chercher.

Castelnau parti, la reine ouvrit une seconde porte et entra dans l'oratoire.

Je m'étais levé, et, ma cape à la main, pâle et tremblant, je n'osais regarder la terrible souveraine.

Elle me dit avec bonté :

— C'est vous dont m'a parlé Castelnau...

Elle prit mon silence et mon attitude tremblante pour une réponse affirmative, et me dit :

— Je vais vous confier un secret d'État. Prenez bien garde, car si vous trompiez ma confiance, vous seriez pendu haut et court, maître Simon Lehardi.

A ce nom qu'elle me donna comme le mien, la peur me reprit ; et cette peur fut si grande que je ne pus articuler un mot.

La reine continua :

— Vous êtes escholier et vous n'êtes arrivé à Paris que ce matin. Personne ne vous connaît... C'est ce que je voulais...

Je balbutiai quelques mots inintelligibles.

La reine ouvrit son aumônière et y prit une bourse pleine d'or.

Puis elle me la mit dans main.

— Voici pour vous, me dit-elle, mais ce n'est que la moitié du prix que j'attache à vos services...

Ici Amaury le Sage s'interrompit un moment et avala un grand hanap de vin.

Le moine ronflait toujours, mais il ne perdait pas un mot du récit de l'escholier,

Amaury essuya ses lèvres et continua :

— Mes amis, les maîtres qui font de beaux discours sur le mépris des richesses sont, comme nous, de pauvres diables qui n'ont jamais eu en leur escarcelle que de rares pistoles et beaucoup de deniers.

Si vous saviez la sensation bizarre, étrange, merveilleuse que produit le contact d'une bourse pesante dont les mailles écartées laissent voir de nombreuses pièces d'or....

Cette bourse que la reine mère me tendait, me sembla contenir tous les trésors du royaume ; je devins avide pour une heure, avare comme un argentier de profession, et une voix me cria au fond de mon âme :

— Quand tu devrais livrer ton âme à Satan et ton

corps au justicier du roi, il faut que tu conserves cet or.

Et dès lors, contemplant à travers les mailles de la bourse, ces pièces d'or qui projetaient au feu des bougies de fauves étincelles, je me sentis prudent, hardi, brave, dévoué et capable de la plus haute intelligence politique.

J'osai regarder la reine et je lui dis :

— Que Votre Majesté dispose de moi ; je suis prêt.

Sans doute mon regard assuré, l'accent de ma voix et toute mon attitude plurent à la reine.

— Vous êtes clerc, me dit-elle, donc vous savez écrire, et vous devez savoir penser. La mission que je vais vous donner est délicate ; elle est du plus haut intérêt pour moi et pour les affaires du royaume.

J'avais glissé la bourse dans ma poche, et certes, en ce moment, je ne songeais guère à me jeter aux pieds de la reine et à lui avouer que je n'étais pas Simon Lehardi.

Je voulais garder la bourse.

La reine continua :

— Vous allez descendre dans la cour du Louvre; vous trouverez au bas du grand escalier un cheval tout sellé, tenu en main par un varlet.

Je m'inclinai.

— Vous direz au varlet, poursuivit la reine : « C'est moi qui vais à Melun. »

— J'obéirai à Votre Majesté, répondis-je.

— Il vous tiendra l'étrier et vous vous mettrez en selle, puis vous prendrez la route de Melun en sortant par la porte Bourdelle.

Je fis un signe d'obéissance.

La reine reprit :

— Vous ne ménagerez pas le cheval, vous irez ventre à terre et ne vous arrêterez qu'aux portes de Melun.

Tandis que la reine parlait, je fis cette réflexion :

— Il est évident que le vrai Simon Lehardi n'aurait pas su plus que moi ce que la reine veut faire de lui; par conséquent, je puis faire des questions...

— Aux portes de Melun, poursuivit la reine mère, vous demanderez la maison du sire de Chevignières.

— Je ferai comme l'ordonne Votre Majesté, répondis-je.

— On vous indiquera cette maison et vous irez frapper à sa porte.

— Bien.

— Si on vous demande ce que vous voulez, vous direz : « Je viens de Paris. » Et si on ajoute : « Qui vous envoie ? » vous répondrez : « Celle qui peut tout. »

Comme je faisais un pas vers la porte, la reine me dit :

— Attendez, ce n'est pas tout encore.

Je m'arrêtai et attendis.

— Le sire de Chevignières, reprit la reine, vous introduira auprès d'une femme qui se meurt.

— Ah ! fis-je avec un certain effroi.

— Cette femme vous fera une confession et vous l'écrirez...

— Et puis ? demandai-je.

— Et quand vous aurez écrit tout ce qu'elle vous aura dit, vous remonterez à cheval et vous reviendrez ici. Surtout, ajouta la reine, ne perdez pas de temps et tâchez d'être de retour avant le jour.

Ma main, que j'avais glissée dans la poche de mon haut-de-chausses, caressait la bourse pleine d'or.

De nouveau je me dirigeai vers la porte.

La reine me dit encore :

— A votre retour, je vous donnerai le double de l'or que je vous ai donné.

Et, d'un signe, elle me congédia.

Je suivis de point en point ses instructions et je descendis dans la cour.

Aux premiers mots que je lui dis, le varlet me tint l'étrier et je sautai en selle.

Le cheval qu'on m'avait tenu prêt, ou plutôt qu'on avait tenu prêt au mystérieux Simon Lehardi, était une vaillante bête qui prit le galop en sortant du Louvre.

À la porte Bourdelle, tout fier de remplir un message de la reine, je criai aux sentinelles :

— Service de Sa Majesté.

On me salua et me laissa passer.

Je suis très-bon cavalier, comme vous devez le penser, poursuivit Amaury le Sage, étant gentilhomme, et tous les gentilshommes étant gens d'armes et d'équitation.

D'ailleurs, je connaissais à merveille la route de Melun, cette ville se trouvant sur le chemin de Paris à ma province, qui est le duché de Bourgogne.

Le cheval avait des ailes, et bien que je n'eusse pas d'éperons à mes chaussures, deux coups de talon lui avaient suffi.

Il galopa, galopa et ne s'arrêta qu'à la porte de Melun, tout ruisselant de sueur, mais vigoureux encore...

Il était à peine minuit. J'avais fait le trajet en deux heures un quart.

— Qui êtes-vous ? me dit-on à la porte.

Je répondis par les paroles de la reine.

— Indiquez-moi le logis du sire de Chevignières.

Il paraît que le sire de Chevignières était un personnage considérable, car on me salua à Melun comme on m'avait salué en passant à la porte Bourdelle.

Un soldat de la porte s'offrit à me conduire, et me fit traverser une partie de la ville.

Puis il s'arrêta devant une maison de belle apparence et me dit :

— C'est là.

La porte, qui était ferrée comme une porte de citadelle, avait un lourd marteau de bronze que le soldat souleva et qui retomba avec un bruit sonore.

Aussitôt un guichet s'ouvrit et une voix demanda :

— Est-ce que vous venez de Paris ?

— Oui, répondis-je.

— De quelle part?

— De la part de celle qui peut tout.

Aussitôt la porte s'ouvrit.

— Ah ! me dit un varlet qui prit la bride de mon cheval, venez vite, on vous attend...

En même temps, un vieillard traversa la cour spacieuse dans laquelle je me trouvais et vint à moi.

— Venez vite, messire, me dit-il, venez vite... ma fille aura rendu l'âme avant le jour.

Et il me prit par la main.

Comme Amaury le Sage en était là de son récit, le moine fit un mouvement et parut s'éveiller.

Les escholiers laissèrent échapper un geste d'impatience

Mais le moine ouvrit les yeux et les regarda.

Frère Ignace avait, sans doute, un singulier regard, car tous frissonnèrent,

Amaury lui-même baissa les yeux.

Le moine, se levant, s'approcha des escholiers :

— Mes enfants, dit-il, l'heure des écoles est venue... Vous feriez bien de vous en souvenir.

— De quoi vous mêlez-vous, frère ivrogne ? fit un des clercs.

Mais frère Ignace le regarda d'une si étrange façon qu'il ne répliqua pas.

Le moine posa sa main sur l'épaule d'Amaury le Sage.

— Mon ami, lui dit-il, j'ai à causer avec vous. Laissez donc vos frères en basoche s'en aller aux écoles.

L'accent du moine avait quelque chose de dominateur.

Les escholiers sortirent, et Amaury le Sage, interdit, demeura seul avec le moine.

IX

Le frère Ignace était si bien encapuchonné qu'on ne voyait que ses yeux.

Mais ces yeux avaient un rayonnement si dominateur, que l'escholier Amaury le Sage se mit à trembler plus fort que le jour où il s'était trouvé dans l'oratoire de la reine mère en présence de la terrible Catherine.

Le moine appela le cabaretier.

Maitre Lahirette accourut.

— Ouvre-nous la salle verte, dit le moine.

La salle verte était un petit réduit où l'on tenait quatre ou cinq personnes au plus, et où, le soir, les clercs qui avaient de l'argent en poche, soupaient en compagnie de quelque ribaude du quartier.

— Donne-nous du vin, dit encore le moine, et laisse-nous.

Amaury jugea à l'empressement que maître Lahirette mettait à servir maître Ignace que ce n'était pas un moine ordinaire, et il trembla plus fort.

Mais ce fut bien autre chose lorsque le cabaretier fut parti.

A peine celui-ci eut-il refermé la porte de la salle verte, après avoir posé un pot de vin et des hanaps sur la table, que frère Ignace rabattit son capuchon, et Amaury fit un pas en arrière.

Il venait d'apercevoir un toquet de gentilhomme.

En même temps la robe du moine tomba et frère Ignace apparut à l'escholier dans son bel accoutrement d'homme de cour.

— Je suis perdu ! pensa Amaury.

— Ah ! ah ! ricana frère Ignace, vous ne vous attendiez point à cette métamorphose, mon jeune ami ?

— En effet, dit l'escholier, je vous avais pris pour un vrai moine.

— Comment te nommes-tu ? reprit frère Ignace,

qui prit un air de maître et posa sa main gauche sur la garde de sa rapière.

— Je me nomme Amaury.

— Pourquoi ajoute-t-on le Sage?

— Parce que j'ai beaucoup étudié...

— Vraiment?...

— Et que lorsque les clercs ont voulu se révolter, il y a deux ans, et faire un mauvais parti aux archers du roi, je les ai apaisés.

— Ah! ah!

— Et puis, acheva Amaury, je passe pour être de bon conseil, et quand deux clercs se prennent de querelle ils me viennent consulter.

— Eh bien! dit frère Ignace d'un ton railleur, c'est assez curieux qu'étant de bon conseil pour les autres, tu le sois si peu pour toi-même.

Amaury baissa la tête.

Le moine continua:

— Tu viens de trahir le nom de ton maître Ramus, en le prononçant dans un cabaret.

— Je croyais que vous dormiez...

— Je ne dors jamais, répondit le moine, et com-

me j'ai entendu le commencement de ton récit, j'en veux savoir la fin.

— Mais... seigneur...

— Peut-être sais-je ton aventure aussi bien que toi, dit sévèrement le moine, et n'est-ce que pour mettre ta sincérité à l'épreuve.

Amaury respira.

— Mais, reprit le moine, fais bien attention à ceci, mon garçon, si tu tiens à vivre vieux... parle vrai.

— Et si, lorsque j'aurai parlé...

— Tu crains que je ne te trahisse ?...

— Hélas !

— Foi de gentilhomme ! jura frère Ignace, qui savait mentir à l'occasion, je te jure que je garderai ton secret comme s'il était à moi.

— Et si, cependant, je refusais de parler...

Frère Ignace tira à demi son épée du fourreau.

— Décidément, dit-il, tes compagnons qui t'ont surnommé le Sage sont de vrais sots, car tu ne mérites point un pareil sobriquet.

Si tu étais sage, tu aurais une bonne dague au lieu d'être sans armes, car sois-en sûr, mon garçon,

Dieu ne garde bien que ceux qui commencent par se garder eux-mêmes.

Et frère Ignace sortit tout à fait son épée du fourreau.

Amaury recula en présence de l'épée nue.

— Si tu te tais, je te cloue contre le mur.

— Je parlerai, seigneur, dit l'escholier.

— Si tu me déguises la vérité, tu seras pendu !

Amaury fit une grimace fort significative.

— Et si je dis vrai ? fit-il.

— Je garderai ton secret.

— Alors, dit Amaury, je parlerai.

Le moine lui versa un grand verre de vin.

— Bois, dit-il, la langue a besoin d'être humectée pour aller vite... et je suis pressé.

Amaury, l'escholier si imprudemment appelé le Sage, reprit son récit à l'endroit même où il l'avait interrompu quand le moine s'était réveillé.

— Le vieillard, dit-il, qui n'était autre que le sire de Chevignières, me fit traverser la cour, puis un vaste corridor lugubre et froid, puis gravir les marches usées d'un grand escalier de pierres.

Lorsque nous fûmes arrivés au premier étage, il

poussa une porte devant lui et nous nous trouvâmes dans une vaste salle aux tentures sombres et à l'ameublement sévère et triste. Une seule lampe suspendue à la voûte l'éclairait, et sa lueur frappant en plein le visage ridé du vieillard, je m'aperçus qu'il pleurait.

— Mon gentilhomme, me dit-il, je n'avais qu'une enfant, et elle va mourir, les médecins l'ont dit.

— Les médecins se trompent quelquefois, dis-je à tout hasard, ému que j'étais de la douleur de cet homme.

— Oh ! non, répondit-il, elle mourra sûrement; mais faites ce qui vous est recommandé, monsieur, et ne vous occupez pas de moi.

Sur ces mots, il ouvrit une seconde porte et je me trouvai au seuil de la chambre où se mourait la fille de M. de Chevignières.

— Voici le seigneur qui vient de la part de celle qui peut tout, dit le vieillard.

A ces mots, la mourante se souleva brusquement et me regarda d'un œil fiévreux.

— Venez vite, dit-elle, venez, venez.

Et d'un geste impérieux elle renvoya son père.

Puis elle me fit signe de m'approcher le plus près possible, car sa voix était faible.

Il y avait une plume et du parchemin sur une table.

Elle me fit signe d'approcher la table et de prendre la plume.

Puis elle me dit :

— Quand je me suis vue près de mourir, j'ai écrit à la reine mère, car je ne veux pas emporter mon secret dans la tombe.

— J'écrirai ce que vous me dicterez, madame, répondis-je en la regardant.

Malgré sa pâleur et les signes avant-coureurs de la mort, elle était belle encore et me parut être âgée de trente-cinq ans environ.

Or, voici ce que j'écrivis sous sa dictée :

« Les douleurs de l'enfantement me prirent le mercredi-saint de l'année mil cinq cent cinquante-neuf, comme le roi était chez moi, en compagnie de deux gentilshommes qui l'accompagnaient pour la première fois et dont j'ignore le nom.

» Ce que voyant, le roi envoya quérir un médecin qui me délivra.

» L'opération fut longue et horrible.

» Comme les appartements de la reine mère étaient au-dessous et que le roi avait peur qu'on n'entendît mes cris, il me mit un mouchoir dans la bouche en me suppliant de le mordre à belles dents.

» Puis, quand ce fut fini et qu'on lui eut présenté l'enfant, il dit :

— Oh! c'est tout mon portrait!

» Et puis encore, j'entendis un des gentilshommes qui s'écria :

» Voyez donc, mais cet enfant a une fleur de lys bien marquée sur la tempe gauche.

» J'avais tant souffert pendant la délivrance, que mes forces m'abandonnèrent, et je m'évanouis.

» Quand je revins à moi, le roi, l'enfant, les gentilshommes, tout avait disparu.

» Je n'étais même plus dans ma chambre, au Louvre, mais dans un lieu inconnu.

» Ce lieu, c'était la maison où je vais mourir.

» On m'y avait transportée pendant mon évanouissement, qui avait été fort long.

» Puis un homme se montra à mon chevet, et je reconnus mon père.

» Il ne savait rien, sinon une chose, c'est qu'il avait mission de me garder chez lui et de ne jamais me laisser retourner au Louvre.

» J'ai vécu ici près de quinze ans, prisonnière sous la garde de mon père, transformé en geôlier.

» Quel est mon crime? Je l'ignore, mais je supplie la reine mère de faire rechercher mon enfant dont j'ignore le sexe et qui n'a d'autre marque de reconnaissance que cette fleur de lys que le roi aperçut sur sa tempe gauche. »

A peine, continua Amaury le Sage, la mourante eut-elle prononcé ces dernières paroles, que sa voix s'éteignit.

Son regard se voila, elle étendit sa main vers moi en signe d'adieu et retomba sans force sur son oreiller.

J'avais fidèlement écrit ce qu'elle m'avait dicté.

Le vieux sire de Chevignières attendait dans la salle voisine.

Aussitôt qu'il n'entendit plus la voix de sa fille, il entra.

La mourante avait fermé les yeux, mais elle respirait encore.

Le vieillard ne s'inquiéta point d'elle; il m'entraîna hors de la chambre et me dit :

— Vous avez un cheval frais dans la cour; partez; on vous attend.

Suivant la recommandation de la reine mère, après avoir écrit la confession de la mourante, je l'avais pliée et scellée avec de la cire.

Le vieillard pleurait toujours, mais il ne me dit rien et se contenta de me conduire jusque dans la cour. Là je sautai en selle et je le vis qui demeurait sur le seuil de la porte jusqu'au moment où je tournai l'angle de la rue.

Mon nouveau cheval était aussi vigoureux et aussi rapide que celui que j'avais pris au Louvre en quittant Paris.

Et, suivant le calcul de la reine mère et de mon cousin Castelnau, j'arrivai à la porte Bourdelle un peu avant le jour.

Mais là, une surprise singulière m'attendait.

Un homme sortit du corps-de-garde et jeta un cri d'étonnement.

C'était Castelnau.

— Toi! toi! dit-il.

Et il me fit descendre de cheval, confia ma monture à un soldat et m'entraîna de l'autre côté du mur d'enceinte, regardant autour de lui et s'assurant que personne ne nous épiait :

— Malheureux! me dit-il alors, d'où viens-tu?

— De Melun.

— Envoyé par la reine mère?

— Oui.

— Et la reine t'a donné un nom qui n'était pas le tien?

— Oui, Simon Lehardi.

— Alors, c'est toi qui as exécuté l'ordre?

— Sans doute.

— Mais comment cela s'est-il fait?

— Je n'en sais rien, répondis-je, ou plutôt je sais une chose.

— Laquelle?

— C'est que je suis allé chez toi hier: qu'ayant frappé sans obtenir de réponse et trouvant la clef sur la porte, je suis entré.

— Et puis?

— Tout à coup une femme est entrée et m'a pris par la main en me disant de la suivre.

— Et tu n'as pas dit ton nom à cette femme?

— Non, car j'ai cru que c'était un rendez-vous d'amour et j'ai pensé que tu me pardonnerais...

— Et quand tu as vu la reine mère?...

— J'ai eu si grand'peur, que je n'ai rien osé dire... et puis, la vue de l'or...

— Ah! oui, dit Castelnau avec amertume, c'est l'or qui t'a tenté?

— Dame!

Mon cousin haussa les épaules.

— Remonte à cheval, me dit-il, et allons au Louvre. Tu monteras chez la reine mère... elle t'attend.

— Alors, dis-je, j'ai donc bien fait d'accepter la mission?

— C'est-à-dire que si le hasard ne m'avait fait rentrer dans ma chambre...

— Eh bien?

— Dans une heure tu serais un homme mort.

Et, comme je frissonnais, il reprit :

— Quand tu es entré dans ma chambre, hier soir, tu n'as donc rien entendu?

— Rien.

— Il y avait pourtant un homme caché sous mon lit et qui cuvait son vin.

— Ah! dis-je, c'était sans doute l'homme qu'attendait la reine.

— Justement.

— Et qui s'est enivré... Mais alors il me demandera mon argent.

Castelnau haussa de nouveau les épaules et ne répondit pas.

Nous arrivâmes au Louvre.

Une fois engagés dans le petit escalier qui conduisait à l'appartement de la reine mère, Castelnau me dit :

— Fais bien attention que s'il t'échappait un mot touchant notre parenté ou qui fît supposer à la reine que tu n'es point Simon Lehardi, je ne pourrais plus rien pour te sauver.

— Mais j'ai donc commis un crime? m'écriai-je.

— Non, mais tu es le maître d'un secret qui tue. Voilà tout.

Et il me fit entrer chez la reine.

Madame Catherine avait passé la nuit au travail. Elle était en conférence avec un grave personnage que je reconnus sur-le-champ pour être le parfumeur René.

En me voyant entrer, la reine ne put réprimer un mouvement de joie.

— Ah! enfin! dit-elle.

Et elle me prit des mains le parchemin sur lequel j'avais écrit la confession de la fille du sire de Chevignières.

Elle en brisa le scel avec impatience et le lut avec avidité.

Puis elle eut une exclamation de dépit et dit au parfumeur :

— Mais elle ignore le sexe de l'enfant.

— Et si c'est une fille, murmura le parfumeur, adieu tous nos projets.

La reine ouvrit un bahut et y prit une bourse exactement semblable à celle qu'elle m'avait donnée la veille; puis elle me la tendit, et me dit :

— N'avez-vous rencontré personne en chemin?

— Personne, répondis-je.

— Ainsi, vous n'avez pu raconter à personne ce que vous avez vu et entendu?

— A âme qui vive.

— Le jurez-vous?

Je levai la main et dis, ce qui était la vérité, du reste :

— Je le jure sur mon salut éternel.

— C'est bien, allez! me dit-elle.

Et elle fit un signe à Castelnau qui m'emmena.

Comme il franchissait le seuil de l'oratoire, la reine le rappela :

— Dépêche-toi, lui dit-elle.

— Oui, madame, répondit-il; dans dix minutes ce sera fait.

Malgré moi, je frissonnai à ces dernières paroles.

Castelnau m'emmena.

Il me fit remonter à l'étage supérieur, où était sa chambre, et là avant d'entrer il me dit :

— Prends bien garde de résister à ce que je te demanderai... si tu veux vivre.

— Mais vous avez donc ordre de me tuer?

— J'ai ordre de faire disparaître un homme.

— Et... cet homme?

— C'est Simon Lehardi. Silence!

Il entra dans sa chambre et je le suivis.

Un homme à l'œil encore hébété par l'ivresse était assis sur le pied du lit, comme moi, la veille.

Je le regardai.

C'était un garçon de vingt ans, vêtu comme un clerc, avec cette différence qu'il avait la cape bleue des Normands, tandis que moi je portais le capuchon rouge des Bourguignons.

— Ah! mon garçon, dit Castelnau, vous avez du bonheur, vous.

— Comment cela? demanda l'escholier d'une voix encore avinée.

— Je vous choisis pour servir la reine, qui vous eût récompensé largement.

— Excusez-moi, balbutia le clerc, ce n'est point ma faute... Je me suis endormi.

— Parce que vous étiez ivre.

— Mais je suis prêt à obéir.

— C'est inutile.

— Ah! fit le clerc, alors vous n'avez pas besoin de moi.

— Non, monsieur que voilà a fait votre besogne.

— Ah! niais que je suis, balbutia le véritable Simon Lehardi.

— Et il en a touché le prix.

— Double brute! grommela le clerc; cette maudite bouteille te perdra.

— Mais monsieur, ajouta Castelnau, est un homme serviable et honnête, et bien qu'il ait fait la besogne tout seul, il veut bien partager avec vous.

L'œil de Castelnau se tourna alors vers moi si impérieux, que je pris l'une des deux bourses que m'avait données madame Catherine, et que je la tendis au clerc.

Et comme il la prenait en jetant un cri de joie. Castelnau prit ma cape et la jeta sur le dos et la tête du clerc.

— Que faites-vous? dit ce dernier.

— Je m'arrange de façon que la reine ne soupçonne pas qu'on l'a trompée.

— Ah! c'est bien, dit-il. Où me conduisez-vous?

— Hors du Louvre. Votre place est au pays latin, maintenant.

Castelnau m'avait fait un nouveau signe et je me mis à le suivre.

Il donnait le bras au clerc qui trébuchait en marchant.

Au bout du corridor, nous trouvâmes une porte que Castelnau ouvrit et derrière cette porte un autre corridor.

— Passez devant, dit alors Castelnau au clerc. Quand vous serez au bout du corridor, vous trouverez un escalier.

— Où conduit-il?

— Au bord de l'eau. Adieu.

Le clerc fit dix pas encore; puis tout à coup le sol céda sous ses pas, une dalle tourna, un trou béant apparut, un cri terrible retentit, et je m'arrêtai frémissant en regardant Castelnau.

Le pauvre clerc Simon Lehardi avait disparu.

. . . .

X

Alors Castelnau me regarda et me dit :

— Crois-tu qu'il fait bon pour toi d'être mon cousin? Mes cheveux s'étaient hérissés et je tremblais de tous mes membres.

Il m'entraîna jusqu'au bord du gouffre et me dit :

— Regarde !

Je me penchai.

Un air glacé vint jusqu'à moi des profondeurs ténébreuses de cet abîme dont on ne voyait pas le fond, et avec l'air glacé monta un bruit étrange, le clapotement de l'eau coulant sur des rochers.

— C'est la Seine, me dit Castelnau, qui se charge d'emporter les cadavres.

Tout à coup l'abîme s'éclaira.

— Regarde, me dit encore Castelnau.

Je vis alors une sorte de puits, de forme ronde et au milieu duquel, à peu près à mi-chemin du fond et de l'orifice, il se trouvait une ouverture semblable à une fenêtre.

Par cette ouverture passait le bras et l'avant-corps d'une femme qui, comme moi, regardait au fond du puits. Le bras tenait une lampe, et c'était la clarté de cette lampe qui montait jusqu'à nous.

Au fond du puit gisait inanimé le malheureux clerc Simon Lehardi.

Il s'était tué sur le coup.

La femme qui regardait, je la reconnus, et sa voix monta jusqu'à mon oreille.

C'était la reine mère.

La reine mère qui disait :

— Vois-tu, René, voilà le meilleur moyen de garder un secret.

La lampe disparut, l'ouverture qui donnait sur l'oubliette se referma et tout rentra dans l'obscurité. En même temps la dalle qui avait cédé sous le poids

de Simon Lehardi remonta et reprit sa place accoutumée.

Alors, Castelnau m'entraîna hors de cette galerie funèbre.

— Garde l'or que tu as en poche, me dit-il, et va-t'en. Si jamais tu revenais au Louvre et que la reine te vît et te reconnût, tu serais pendu! Il me conduisit lui-même jusqu'à la poterne du bord de l'eau, et je m'esquivai.

— Voilà, seigneur, dit Amaury le Sage en terminant son récit, la vérité tout entière.

— Est-ce tout ce que tu as à me dire? demanda sévèrement le moine.

— Tout.

— Pourtant quel rapport y a-t-il entre cette histoire et l'opinion que tu as émise que la fille de maître Ramus n'était point sa fille.

— Ah! dit Amaury, vous avez raison de dire que je ne mérite point mon surnom, car je suis un franc étourdi. J'oubliais...

— Quoi donc?

— Qu'étant entré un matin dans la chambre d'Odette tandis qu'elle peignait ses beaux cheveux

blonds qu'elle porte ordinairement en bandeaux, j'avais vu ses tempes à découvert.

— Eh bien?

— Et sur l'une une empreinte qui n'était autre que cette fleur de lys dont il était question dans la confession que j'avais recueillie à Melun.

— Et c'était sur la tempe gauche?

— Oui.

Le moine parut réfléchir.

— Mon garçon, dit-il enfin, après tout ce que tu viens de me révéler, tu comprendras une chose, n'est-ce pas?

— Laquelle?

— C'est que si la chose me plaisait, je pourrais bien te faire pendre avant ce soir.

— Mais j'ai votre parole.

— Sans doute.

— Vous m'avez dit : Foi de gentilhomme! je te garderai le secret.

— Eh! dit frère Ignace, voilà justement où est ton erreur.

— Comment cela? dit Amaury tout tremblant.

— Tu me crois gentilhomme?

— Oui.

Frère Ignace ôta son toquet et montra son crâne tonsuré à l'escholier.

— Un prêtre, exclama celui-ci.

— Un moine, dit frère Ignace. De mes deux habits, le vrai est celui que j'avais tout à l'heure, c'est-à-dire la robe.

— Ah! miséricorde divine! murmura le pauvre clerc, je suis perdu!

— C'est bien possible! dit froidement le frère économe.

— Vous irez tout raconter à la reine?

— Peut-être ..

— Et je serai pendu!

— Haut et court. Quand je te le disais, mon garçon, que tes compagnons avaient été fous de te donner le surnom de sage. Tu contes tes affaires à tout venant; tu trinques, le verre en main, avec un homme qui a une épée, et tu n'a pas le moindre stylet, le plus petit couteau pour te défendre... Enfin, tu prends un serment de moine pour un serment de gentilhomme.

— Ayez pitié de moi, dit Amaury.

— Cela dépendra, dit frère Ignace.

— Que voulez-vous dire?

— Tu vas me suivre.

— Où?

— Dans mon couvent.

— Et puis?

— Tu verras... Et si tu m'obéis, je ne dirai rien à la reine mère, quoique...

Ici, frère Ignace prit l'attitude d'un homme important.

— Quoique, acheva-t-il, je la voie tous les jours.

— Vous voyez la reine, vous...

Un mensonge de plus ou de moins n'était pas une affaire pour frère Ignace.

— Je suis son confesseur, dit-il.

— Seigneur Dieu! exclama Amaury.

Le moine reprit sa robe et s'encapuchonna de nouveau.

— Viens, dit-il, en se levant et en ouvrant la porte.

Mais, comme ils sortaient de la salle verte, un flot d'escholiers criant, jurant, vociférant, fit irruption dans le cabaret.

— Qu'est-ce que tout cela? demanda frère Ignace.

Un escholier disait :

— On a profité de ce que nous étions tous aux funérailles de Gotlieb.

— Pour sûr, disait un autre, c'est les gens du roi qui ont fait le coup.

— Mort aux gentilshommes, hurlait le chœur des escholiers.

Le moine s'avança au milieu d'eux :

— De quoi s'agit-il, donc, mes enfants? dit-il avec un accent d'autorité.

— On a enlevé Odette.

— Qu'est-ce qu'Odette? demanda frère Ignace, qui fit l'ignorant.

— C'est la fille du maître.

— Odette et Godefroy, dit un autre.

— Qu'est-ce que Godefroy?

— Le fils adoptif du maître et le fiancé de la belle Odette.

— Qui donc les a enlevés? demanda encore le moine.

— On ne sait pas, mais on soupçonne les gens du oi.

— Eh bien ! mes enfants, dit frère Ignace qui, au besoin, ne manquait ni de forfanterie, ni d'outrecuidance, je le saurai, moi.

— Vive le moine ! cria la foule.

— Et je vous les rendrai.

— Vive le moine ! vive le moine ! répétèrent les clercs.

Frère Ignace fendit la foule et prit Amaury par le bras.

— Mes amis, disait-il, j'emmène le plus sage d'entre vous avec moi, et bientôt il vous donnera de mes nouvelles.

Amaury se sentait à la merci de frère Ignace, et il le suivit sans résistance.

Frère Ignace prit la première ruelle qui descendait au bord de l'eau et bientôt il eut été perdu de vue, lui et son compagnon, par les escholiers qui continuaient à faire grand bruit et grand tapage de l'enlèvement d'Odette et de la disparition de Godefroy.

Une fois au bord de l'eau, frère Ignace pressa le pas.

— Mais où me conduisez-vous? demanda le clerc.

— Viens toujours.

— Vous n'allez pas me livrer à la reine, au moins?

— Non, si tu m'obéis.

Ils traversèrent la Seine au bac de Nesles.

— Mais nous allons au Louvre ! s'écria Amaury effrayé.

— Non, mais à côté.

Amaury avait maintenant si grand'peur d'être reconnu par la terrible reine mère, qu'ayant vu une croisée du Louvre ouverte, et à cette croisée une femme qui respirait l'air du matin, il se couvrit le visage de sa cape.

Le moine le conduisit non point au Louvre, mais derrière Saint-Germain l'Auxerrois, dans la rue des Prêtres, cette rue étroite et solitaire, où logeaient les vicaires et les desservants de l'église, et qui n'avait qu'une seule boutique.

Et encore cette boutique était celle d'un fripier dont le principal commerce consistait à louer des

ıents mondains aux ecclésiastiques qui vou-
ıt courir la ville après le couvre-feu.

ette boutique était tenue par un ancien sacris-
ı, grand gaillard de près de six pieds, robuste à
/enant et qui eût fait un reître superbe. Mais la
resse tient les gens d'église, et le sacristain avait
·éféré au rude métier de la guerre les douceurs
'un joli commerce à moitié clandestin.

Frère Ignace connaissait maître Guillaume de longue main.

Maître Guillaume était sur le pas de sa porte et reconnut aussitôt le carme deschaux.

Il le salua même avec un respect qui acheva de corroborer chez Amaury l'opinion que frère Ignace était le confesseur de la reine.

— Bonjour, mon fils, lui dit-il d'un ton paterne.

— Mon père, soyez le bienvenu, répondit Guillaume le sacristain.

— Je viens vous demander un service, mon enfant.

— Parlez, mon père.

— Ce garçon est de ma compagnie et je ne voudrais me séparer de lui pour rien au monde. Cepen-

dant, j'ai ici près une dame à confesser et je ne puis l'emmener.

— Eh bien! dit Guillaume en regardant curieusement Amaury, que ce jeune homme reste ici.

— Ouais, dit frère Ignace, mais vous m'en répondez, Guillaume.

— Oui, mon père.

— Sur votre salut?

— Et sur ma tête, ajouta .e sacristain qui tenait encore plus à sa tête qu'à son salut.

Puis il dit à Amaury :

— Entrez donc, mon garçon, je vais vous loger.

— Où donc? fit l'escholier avec un sentiment de crainte.

— Dame! dans mon arrière-boutique.

Et il le poussa en effet dans une sorte de petite salle assez noire et d'où s'échappait une odeur presque fétide.

Puis, se penchant à son oreille, il lui dit :

— Avec frère Ignace, mon jeune coq, on sait ce que parler veut dire. Vous êtes mon prisonnier, et j'ai ordre de vous assommer d'un coup de poing, si vous essayez de vous échapper. Comprenez-vous?

Amaury continuait à trembler. Il entendit une serrure et des verrous crier successivement, et se demanda si son dernier jour n'était point venu.

. . . .

XI

Cependant, frère Ignace avait de nouveau dépouillé sa robe et rejeté son capuchon.

Il apparut à maître Guillaume en parfait gentilhomme, et le sacristain, que cette transformation n'étonnait pas du reste, outre mesure, lui dit en souriant :

— Est-ce bien là le costume d'un confesseur ?

— Peut-être... répondit frère Ignace.

Et posant la main sur la coquille de sa rapière :

— Et voilà, dit-il, le goupillon dont j'aurai peut-être à me servir.

Au revoir, maître Guillaume, et ne laissez pas échapper mon prisonnier.

Et frère Ignace redevenu gentilhomme inclina son toquet sur l'oreille droite, jeta son poing sur la hanche et s'en alla le nez au vent par les rues, comme un galant en quête de jolies filles.

Il gagna ainsi la rue aux Ours où logeait cette femme qui devait donner des renseignements sur l'enfant que le baron de Cardailhan avait fait disparaître,

La Bréhaigne, comme l'avait nommée frère Eusèbe avant de rendre l'âme.

Un honnête bourgeois ouvrait la devanture de sa boutique comme frère Ignace entrait dans la rue aux Ours.

— Hé! l'ami! fit le moine déguisé.

Le bourgeois ôta son bonnet fourré.

— Que désirez-vous de moi, mon gentilhomme?

— Sais-tu où demeure la Bréhaigne?

A ce nom, le bourgeois eut un malicieux sourire et regarda frère Ignace.

— Ah! ah! dit-il, votre Seigneurie est en gaîté de choses galantes?

— Peut-être.

— C'est que si Votre Seigneurie a donné quelque rendez-vous chez la Bréhaigne...

— Eh bien ?

— Elle a peut-être mal pris son temps.

— Pourquoi donc ça?

— La Bréhaigne a déjà chez elle deux gentilshommes.

— Ah! ah!

— Qui ont enlevé une fille cette nuit.

Frère Ignace tressaillit.

— L'as-tu vue ? dit-il.

— Qui, la fille?

— Oui.

— Non, je ne l'ai pas vue, mais on disait ça dans le quartier.

— Eh bien! justement, dit frère Ignace, c'est à ces gentilshommes que j'en ai.

Frère Ignace n'était plus jeune; il avait des poils gris dans sa barbe et des cheveux blancs sur sa tête.

Le bourgeois le regarda.

— Seriez-vous le père de la petite ? dit-il.

— Oui, répondit frère Ignace illuminé par une

inspiration soudaine. Voyons, parle! Où est la maison de la Bréhaigne?

— Là bas, tout au bout de la rue.

— Bon!

— Celle qui a des volets jaunes.

— Merci.

Et frère Ignace doubla le pas et arriva jusqu'à la maison désignée.

La porte était fermée.

Mais on entendait au dedans des cris sourds, des vociférations et des menaces.

Frère Ignace frappa trois coups du pommeau de son épée.

Une vieille femme vint ouvrir.

— Es-tu la Bréhaigne? dit le moine.

— Oui, mon gentilhomme.

— Qu'est-ce que tout ce tapage que j'entends là-haut?

— Ah! ça, répondit la vieille, c'est deux mignons seigneurs qui se querellent.

— Pourquoi?

— Pour une fille qu'ils ont enlevée de compa-

gnie, et que, maintenant, chacun veut avoir tout seul.

— Ils auraient dû la jouer, dit froidement le frère Ignace.

— C'est ce qu'ils ont fait.

— Eh bien! il y en a un qui a perdu.

— Non.

— Comment cela?

— Ils ont joué en partie liée et chacun a gagné une manche.

— Mais ils ont joué la belle?

— Je crois bien qu'ils la jouent en ce moment. Écoutez...

Frère Ignace prêta l'oreille, et il entendit le cliquetis de deux épées.

— Tu as raison, dit-il, mais la fille...

— Jusqu'à présent elle n'a pas de mal. Ils l'ont attachée, bâillonnée et jetée sur mon lit.

— Il paraît que j'arrive à temps, pensa frère Ignace.

Et il se mit à gravir l'escalier.

— Mais où allez-vous donc, mon gentilhomme? dit la Bréhaigne, qui essaya de le retenir.

— Eh bien! je vais compter les points de leur partie, répondit le moine.

Et il repoussa la vieille, et s'alla blottir contre la porte du premier étage, derrière laquelle avait lieu le combat.

La porte avait une serrure et la serrure un trou.

Frère Ignace se pencha et regarda.

Il vit les deux combattants.

L'un lui était inconnu, — c'était Maurevers; — mais l'autre, il l'avait aperçu souvent en compagnie du prévôt des archers, de messire Cornebut, gouverneur du Châtelet.

Et frère Ignace fit des vœux pour lui.

XII

Pourquoi Maurevers et Main-Hardye se battaient-ils?

C'est ce que nous allons vous raconter, en nous reportant au moment où, guidés par le clerc Rollon, ils avaient pénétré dans la maison de Ramus, le grand philosophe, celui que les escholiers appelaient le maître.

On s'en souvient, le petit Godefroy s'était avancé dans le corridor humide pour demander le nom de celui qui entrait à l'aide d'une clef.

Tout aussitôt, on l'avait pris à la gorge, et, dans les ténèbres, il avait été lié et bâillonné.

Odette, entendant le bruit d'une lutte, était accourue. Elle avait eu le même sort.

Tandis que Maurevers et Main-Hardye se rendaient maîtres des deux enfants, Rollon faisait le uet sur la porte.

La rue était déserte.

Odette et Godefroy étaient si bien bâillonnés que ni l'un ni l'autre ne pouvait jeter un cri.

Maurevers prit le garçon et Main-Hardye s'empara de la jeune fille.

Chacun chargea son fardeau sur son épaule et se précipita au dehors.

Rollon les conduisit à travers les rues étroites du pays latin et leur fit gagner le bord de l'eau d'abord, et ensuite le pont Saint-Michel.

C'était sur ce pont que se trouvait la boutique du fripier où les deux gentilshommes avaient pris des habits de clerc.

En route, Rollon et Main-Hardye causèrent.

— Mais, dis-moi donc, fit Main-Hardye, pourquoi tu as voulu enlever le garçon?

— Que pouvions-nous en faire?

— Ma foi, dit Main-Hardye, je l'eusse étendu d'un bon coup de dague sur les dalles du corridor.

— Mon cher seigneur, répondit Rollon, vous ne savez donc pas une chose...

— Quoi donc?

— C'est que Godefroy trouvé mort, c'était la révolte du pays latin.

— Que m'importe!

— Les gens du roi seraient venus et auraient mis le quartier à feu et à sang.

— Le beau malheur! fit Main-Hardye.

— Ensuite, on aurait fait une enquête, et cette enquête aurait fait découvrir les ravisseurs.

— Bah! le roi est indulgent pour de semblables peccadilles.

— Soit; mais on m'aurait pendu, moi.

— Et tu crois que tu échapperas à ton sort?

— Sans doute.

— Comment cela?

— Godefroy ayant disparu en même temps qu'Odette, c'est lui qu'on accusera.

— De quoi?

— Mais, dame! de l'avoir enlevée.

— Admettons cela, dit Main-Hardye; mais tu ne me dis pas ce que nous allons en faire.

— M. de Maurevers et moi nous sommes convenus de la chose.

— Ah! ah!

— L'enfant a un bâillon dans la bouche, les pieds et les mains liés. En passant sur le pont, nous allons le jeter à l'eau.

Odette, que Main-Hardye portait dans ses bras, s'était évanouie, et elle n'entendit pas la condamnation à mort de Godefroy, que le clerc Rollon venait de prononcer.

Celui-ci continua :

— La rivière l'emportera avant le jour bien loin du pays latin.

Mais Main-Hardye s'arrêta brusquement.

— Oh! non, dit-il, je ne veux pas.

— Pourquoi?

— Mais parce que je veux bien enlever une jolie fille pour mon plaisir, mais non assassiner un enfant.

Maurevers, qui marchait en avant, s'arrêta à son tour.

— C'est-à-dire, dit-il, que tu préfères que cet enfant, redevenu libre, nous dénonce.

— Non, certes.

— Prends-y garde! ajouta Maurevers, les édits du Parlement sont terribles pour les ravisseurs.

— Eh bien! tant pis! dit Main-Hardye, fais ce que tu voudras.

Comme ils parlaient ainsi, ils arrivaient sur le pont Saint-Michel.

La nuit était noire, le brouillard épais.

Main-Hardye se pencha vers le parapet et essaya de voir la rivière.

Mais le brouillard la couvrait, enveloppant une barque de pêcheur qui, en ce moment, passait sous le pont.

Godefroy ne s'était point évanoui comme Odette; il avait entendu sa condamnation et se débattait en vain dans les bras nerveux du soudard Maurevers.

— Le clerc a raison, dit celui-ci, les morts ne parlent pas...

Et il prit l'enfant, qui poussait des cris inarticulés au travers de son bâillon, l'éleva au-dessus de sa tête, et le balança une seconde dans le vide.

— Un, deux... et trois, dit-il.

Puis il lâcha l'enfant, qui disparut dans le brouillard, tandis que le bruit de son corps qui frappait l'eau montait jusqu'aux oreilles du meurtrier...

Ce crime accompli, Rollon dit aux deux gentilshommes :

— Maintenant, messeigneurs, vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas ?

— Non, certes. Voilà pour toi, dit Main-Hardye. Et il lui donna sa bourse.

Rollon empocha le prix de son infâme trahison et rebroussa chemin.

Alors Maurevers et Main-Hardye, qui portait toujours la jeune fille, s'en allèrent tout droit chez la Bréhaigne.

La vieille était accoutumée aux visites nocturnes. Elle ouvrit sa porte aussitôt qu'ils eurent frappé.

En voyant la jeune fille évanouie, elle comprit ce qu'on attendait d'elle.

Un flambeau à la main, elle conduisit les deux gentilshommes au premier étage, dans une chambre où il y avait un lit.

On y déposa Odette évanouie.

— Çà maintenant, dit Maurevers, donne-nous à boire, la vieille.

— Et souviens-toi que nous sommes des amis du sire de Cardailhan.

A ce nom, la Bréhaigne sortit, comme si elle avait eu des ailes.

Main-Hardye s'approcha d'une fenêtre ouverte. La rue était déserte encore, mais le jour commençait à poindre.

— Or çà, dit Maurevers, allons-nous laisser cette fillette endormie?

— Pourquoi pas! dit Main-Hardye. Quand elle reviendra à elle, elle criera joliment.

— Soit; mais ce moment-là viendra tôt ou tard.

La Bréhaigne revint avec du vin et des verres.

Maurevers s'attabla.

— Tout cela est bel et bien, dit-il; mais enfin i faut savoir à qui elle est...

— A celui qui la gagnera.

— C'est juste; jouons.

Et Maurevers tira ses dés et son cornet de sa poche.

— En combien de points jouons-nous? dit Main-Hardye.

— En trois parties et en vingt points.

— Soit.

Maurevers agita son cornet et le vida.

— Neuf! dit-il.

Main-Hardye abattit à son tour.

— J'ai mieux que cela, fit-il. Onze.

— Onze aussi! dit Maurevers, qui abattit pour la seconde fois. J'ai gagné.

Main-Hardye avait pâli de colère.

— C'est trop de bonheur, dit-il.

Et il amena sept.

— Mauvais point, dit Maurevers.

Mais le garde jeta un cri de colère, il avait abattu à son tour et n'avait que six.

Au coup suivant, Maurevers prit neuf points et Main-Hardye cinq.

Celui-ci, en lui passant les dés, lui dit :

— Si tu gagnes encore, je suis capable de te passer mon épée au travers du corps.

Maurevers haussa les épaules, vida son cornet et eut un geste de dépit.

Il n'avait que trois.

Main-Hardye avala un verre de vin.

— Tout cela, dit-il, ne fait que dix-neuf.

Et il abattit onze.

— Manche à manche! dit Maurevers qui reprit les dés.

Mais Main-Hardye se leva.

— Nous allons jouer la belle autrement, dit-il.

Et il tira son épée.

— Tu es fou, dit Maurevers.

— Je veux la fillette.

— Eh bien! faisons la belle, et si tu gagnes...

— Je veux gagner sûrement. Défends-toi!

— Mais nous sommes amis, insista Maurevers.

— Deux hommes ne sont jamais amis lorsqu'il y a une femme entre eux, répondit le favori du gouverneur du Châtelet.

Et il porta la pointe de son épée au visage de Maurevers.

Celui-ci jeta un cri de rage et dégaîna à son tour.

. . . .

Tandis que Maurevers et Main-Hardye se bat-

taient, le moine et la Bréhaigne étaient derrière la porte.

Et tout en appliquant de temps à autre son œil au trou de la serrure, frère Ignace interrogeait la vieille.

— Connais-tu frère Eusèbe? lui dit-il.

A ce nom, la Bréhaigne tressaillit.

— Pourquoi me demandez-vous cela? fit-elle avec une sorte d'effroi.

— Réponds.

— Oui, je le connais.

— Et l'ancien écuyer du sire de Cardailhan?

La Bréhaigne étouffa un cri.

— Mais, qui êtes-vous donc, vous? fit-elle en regardant le faux gentilhomme.

— C'est frère Eusèbe qui m'envoie.

— Lui!

— Pour te demander où est l'enfant.

— Non, dit la Bréhaigne, ce n'est pas frère Eusèbe qui vous envoie.

— Ah! tu crois?

— C'est le baron.

— Sur le salut de mon âme, jura frère Ignace, je t'affirme le contraire.

— Il me faut une preuve.

Alors, frère Ignace tira de sa poche la médaille qu'il avait prise au cou du mort.

Et, à cette vue, la Bréhaigne s'inclina.

— Je vous crois, dit-elle; mais pourquoi frère Eusèbe n'est-il pas venu lui-même?

— Parce qu'il est mort.

— Mort!

— En me suppliant de veiller sur l'enfant que le baron de Cardailhan sait vivant.

— Ah! mon Dieu!

— Et qu'il fait rechercher pour le mettre à mort.

— Et vous le protégerez?

— Oui.

— Vous êtes donc bien puissant? fit la Bréhaigne avec défiance.

— Regarde, dit-il.

— Un prêtre! exclama la Bréhaigne, comme tout à l'heure Amaury le Sage.

Et elle s'inclina en femme qui sait la toute-puissance du monde ecclésiastique.

— Maintenant parleras-tu? reprit le frère Ignace.

— Oui, seigneur.

— Où est l'enfant?

— Au pays latin.

— Comment vit-il?

— En escholier.

— Chez qui?

— Chez le maître proscrit, le professeur Ramus.

A ces mots, frère Ignace tressaillit.

— Et sous quel nom vit-il au pays latin? demanda-t-il, parle!

— Sous le nom de Godefroy...

— Ah!

Et frère Ignace se souvint qu'on avait enlevé les deux enfants qui se trouvaient chez Ramus.

Et il se dit que peut-être il voyait en ce moment les ravisseurs s'entretuer.

. . . .

En effet, Maurevers et Main-Hardye s'escrimaient de leur mieux.

C'étaient deux tireurs habiles, et ils étaient animés tous deux par une passion trop ardente pour ne pas se battre à outrance.

— Ah! tu veux la petite! disait Main-Hardye, et tu avais compté sur ta chanche au jeu!

— Et tu comptes sur ton épée, toi, murmurait Maurevers.

— Elle te frappera en plein cœur.

— Nous verrons bien, riposta Maurevers, qui se fendit à fond et atteignit Main-Hardye dans la poitrine.

Main-Hardye jeta un cri et tomba en vomissant un flot de sang et un blasphème.

Maurevers demeura un moment stupéfait de sa victoire, puis il murmura :

— Et de deux! Godefroy tout à l'heure, Main-Hardye à présent.

Mais à ce nom de Godefroy qu'il venait de prononcer, la porte fut enfoncée d'un coup d'épaule, et frère Ignace apparut l'épée à la main.

— Ah! misérable! dit-il, tu as tué Godefroy?

XIII

Maurevers fut quelque peu stupéfait à la vue de ce nouvel adversaire qui fondait sur lui, au moment où il venait de triompher de l'autre et se croyait assuré de la possession d'Odette.

Mais frère Ignace avait l'épée haute, et Maurevers comprit qu'il fallait d'abord ferrailler, sauf à s'expliquer ensuite.

Il se mit donc en garde et para tout d'abord la botte terrible que frère Ignace lui avait portée.

Ce diable de moine était vraiment surprenant; il buvait et restait calme, il se défroquait pour s'habiller en gentilhomme, et soudain il avait belle mine et grand air, malgré son visage anguleux ; il

mettait flamberge au vent, et il tirait comme un bretteur de profession.

Maurevers eut tant de mal à parer coup sur coup les vaillantes estocades du moine, qu'il ne put que s'écrier :

— Ouf! si vous n'aviez figure de cuistre, et si le duc d'Anjou n'était pas roi de Pologne, je croirais avoir affaire à lui.

— Ah! ah! ricana le moine.

— Vous tirez de la belle manière, mon compère, ajouta Maurevers.

— En voici la preuve, riposta le moine.

Et il lia l'épée de Maurevers tierce sur tierce et la fit sauter d'un vigoureux revers de poignet. En même temps, il appuya la pointe de la sienne sur la poitrine du garde du roi.

— Vous voyez, camarade, dit-il, que si je voulais vous envoyer dans l'autre monde, la chose serait facile.

— Tuez-moi, dit Maurevers avec rage.

— Non, dit frère Ignace.

Et il se baissa, reprit l'épée de Maurevers, la lui rendit et dit :

— Continuons.

Maurevers ne se piquait pas de galanterie; il se remit en garde, et le combat continua.

— Seulement, reprit le moine, je ne reconnais rien de bête comme de se battre sans mot dire. C'est bon pour les reitres qui ne savent pas le français. Causons donc un peu...

— Alors, hâtez-vous, dit Maurevers qui se fendit à fond et crut avoir tué le moine.

— A quoi bon? répondit frère Ignace.

Il avait esquivé le coup, et, de nouveau, il se trouvait maître de la vie de Maurevers.

Maurevers eut une exclamation de colère.

— Si vous ne vous battez avec moi que pour causer, dit-il en se remettant en position, nous ferions aussi bien de faire monter la Bréhaigne et de lui envoyer quérir du vin.

— Non, répondit frère Ignace, je veux causer pour savoir bien des choses, et je vous occuperai assez avec mon épée pour que vous n'ayez pas le temps de mentir.

— Causons donc, dit Maurevers. Que voulez-vous savoir?

— Votre nom d'abord?

— Maurevers.

— Vous êtes garde du roi?

— Mon habit vous l'indique

— Et cet homme que vous venez de tuer...

En parlant ainsi, le moine poussa du pied le corps de Main-Hardye qui s'agitait encore en d'imperceptibles soubresauts, au milieu d'une mare de sang.

— N'est-ce pas M. de Main-Hardye?

— Oui.

— Un officier du prévôt des archers?

— Justement.

— Et pourquoi vous êtes-vous battus?

A cette question Maurevers para mal un coup d'épée; le moine lui dit :

— Prenez garde! Vous allez vous faire tuer.

Puis il recommença sa demande :

— Pourquoi vous êtes-vous battus?

Maurevers lui dit :

— Je vous en ferais bien l'aveu si je savais qui vous êtes.

— Que vous importe!

— Êtes-vous paillard?

— Non, dit le moine. Je suis ambitieux et ne me suis jamais occupé des femmes.

Maurevers respira.

— Alors, fit-il, je vais vous dire la chose. Main-Hardye et moi nous avons enlevé une fillette.

— Bon! fit le moine.

— Puis, nous l'avons jouée aux dés.

— Et vous avez perdu?

— Nous avons fait deux parties et nous en avons gagné une chacun. Alors, Main-Hardye s'est mis en colère et il a voulu faire la belle à l'épée.

— Mais... la fillette... où est-elle?

Maurevers hésita.

— Je n'en veux pas, dit le moine, c'est curiosité pure.

— Elle est là! dit Maurevers.

Le moine fit un pas en arrière et cessa le combat.

— Je veux la voir, dit-il.

— Mais puisque vous n'en voulez pas...

— Je suis curieux.

— Non, non, dit Maurevers, je préfère me battre.

Et il se plaça résolûment devant la porte de la

seconde pièce où Main-Hardye et lui avaient laissé Odette évanouie.

— Comme vous voudrez, dit le moine qui se remit en garde. Mais causons toujours. Où avez-vous pris cette fillette?

— Au pays latin.

— Son nom?

— Odette.

— C'est bien cela. Et elle n'était pas seule?

— Non. Il y avait avec elle un jeune homme.

— Son nom?

— Godefroy.

— Qu'en avez-vous fait?

— Nous l'avons enlevé pareillement.

— Camarade, s'écria le moine, si tu as fait cela, et si tu me rends le jeune garçon, tu peux garder la fillette.

— Malheureusement, c'est impossible, dit Maurevers.

— Pourquoi?

— Parce que je l'ai jeté à l'eau.

Le moine jeta un grand cri.

— Et où donc? fit-il en roulant des yeux furibonds.

— Au pont Saint-Michel.

— Tu as eu tort, dit-il.

Et il se fendit à son tour, et son épée disparut tout entière dans la poitrine de Maurevers.

Maurevers tomba et couvrit de son corps le corps du sire de Main-Hardye.

Alors le moine se précipita dans la chambre où était Odette.

Odette n'était plus évanouie.

Odette, en revenant à elle, avait entendu le bruit de la lutte; elle s'était glissée à bas du lit et était venue coller son oreille à la porte.

En entendant les vociférations et les blasphèmes des deux soudards qui se disputaient sa possession, elle s'était mise à genoux, demandant à Dieu de la protéger.

Au moment où le moine entra, elle se releva vivement et se réfugia à l'autre extrémité de la chambre en demandant grâce.

Mais le moine lui dit :

— Ne craignez rien, mon enfant, je suis ici pour vous protéger.

Il avait repris un ton paternel qui, allié à sa laideur et à ses cheveux grisonnants, rassura la fille de Ramus.

— Ah ! ces hommes ! dit-elle avec un reste d'effroi.

— Ils sont morts, répondit le moine.

Et il prit la main de la jeune fille :

— Ne craignez rien de moi, dit-il, je vous protégerai et je vais tout d'abord vous emmener hors de cette maison maudite.

— Ramenez-moi chez mon père, dit-elle.

— Soit, lui dit frère Ignace.

Il appela la Bréhaigne qui mourait de peur dans l'escalier.

La Bréhaigne joignit les mains et poussa de grands cris en voyant Maurevers et Main-Hardye couchés un sur l'autre.

— Ah ! Seigneur Jésus, s'écria-t-elle, vous m'avez perdue, mon gentilhomme, en massacrant ces deux seigneurs. Les gens du roi mettront ma maison à feu et à sang.

— Bah ! lui dit frère Ignace, on n'a rien entendu

du dehors. Tu attendras la nuit et tu les jetteras par la fenêtre avec leurs épées. De cette façon ils auront l'air de s'être battus dans la rue, et le chevalier du guet en fera son affaire.

Il prit Odette dans ses bras et enjamba lestement les deux cadavres.

Puis il se rajusta un peu, remit son épée au fourreau, et laissa la Bréhaigne consternée, sans prendre garde que le corps de Main-Hardye se trémoussait toujours, tandis que celui de Maurevers était raide.

Main-Hardye n'était pas mort; il avait même rouvert un œil, et cet œil avait suivi avec une effrayante fixité les péripéties du combat, et n'avait pas quitté le visage du moine.

Odette se laissa emmener par le moine.

La rue aux Ours était pleine de monde.

La confidence mensongère de frère Ignace au bon bourgeois, qui lui avait raconté, en lui indiquant la maison de la Bréhaigne, que deux jeunes gens s'y étaient enfermés avec une fillette, avait porté ses fruits.

Frère Ignace avait dit que la jeune fille enlevée était sa fille.

Le bourgeois l'avait dit à son voisin, et le voisin à la voisine.

On s'était attroupé dans la rue, et tandis que la porte de la Bréhaigne demeurait fermée, on avait attendu l'issue du combat, qui, sans doute, allait s'engager entre le prétendu père et les ravisseurs.

Quand on vit paraitre frère Ignace donnant la main à Odette, ce furent des bravos, des trépignements.

On les entoura, on les applaudit; le populaire s'échauffa et cria :

— A bas les muguets! A bas les gens du roi!

Frère Ignace, tout ravi de cette petite ovation, saluait à droite et à gauche.

Mais il comprit qu'il serait dangereux à lui de séjourner plus longtemps dans la rue aux Ours, et reprenant la jeune fille dans ses bras, il la chargea sur son épaule.

Puis, tirant son épée :

— Place! place! cria-t-il.

Les bourgeois n'aimaient point voir une épée

nue; ils s'écartèrent fort respectueusement et livrèrent passage à frère Ignace.

Celui-ci prit sa course vers la rivière et ne s'arrêta que lorsqu'il y fut arrivé.

Alors seulement il déposa Odette sur une étroite bande de gazon qui couvrait la berge, et lui dit :

— Maintenant, où faut-il vous conduire ?

— Chez mon père, répondit-elle ; chez mon père qui vous bénira, mon gentilhomme.

— Et où demeure-t-il, votre père ? demanda frère Ignace qui joua l'ignorance.

— Au pays latin, messire.

— Ah ! c'est impossible alors, dit le moine, qui se souvint une fois de plus que le mensonge est permis quand il est utile à la cause qu'on sert.

— Et pourquoi ? fit-elle ingénument.

— Parce que les gens du roi vont investir le pays latin.

— Mon Dieu !

— Et qu'ils sont à la recherche d'un professeur du nom de Ramus.

Odette jeta un cri :

— C'est mon père, dit-elle.

— Ah! pauvre enfant! fit hypocritement le moine. Il ne sera pas dit que je vous aurai arrachée à un danger pour vous exposer à un autre.

— O mon père! mon père! murmurait Odette tout en pleurs.

— Venez avec moi, lui dit le moine.

— Mais... où me conduisez-vous?

— En lieu sûr.

— Mais ils vont tuer mon père?

— Non, dit frère Ignace, il est en fuite.

— Vrai! s'écria-t-elle.

— Je vous le jure, venez.

Et il l'entraina.

Au lieu de gagner les ponts et de traverser la rivière, le moine fit rebrousser chemin à la jeune fille et s'enfonça avec elle dans un dédale de petites rues boueuses et noires, à l'extrémité desquelles il trouva la rue des Prêtres-Saint-Germain l'Auxerrois.

Le colosse qui cumulait les fonctions de sacristain et de marchand fripier était revenu s'asseoir tranquillement sur le pas de sa porte.

Quand il aperçut le moine en compagnie d'une

fillette, le sacristain Guillaume eut un large sourire.

— Eh! eh! dit-il, frère Ignace n'a point perdu sa matinée, ce me semble.

— Mon ami, dit frère Ignace en l'abordant et lui faisant un signe mystérieux qui voulait dire sans doute : « Ne parle pas du jeune homme que tu tiens prisonnier, » mon ami, ta sœur habite-t-elle toujours dans la rue de l'Oratoire?

— Oui, messire.

— Elle y continue son commerce d'objets de sainteté, sans doute?

— Toujours, répondit Guillaume.

— C'est bien, je vais lui confier cette jeune fille.

— Elle y sera bien gardée, répondit Guillaume.

Et frère Ignace continua son chemin, emmenant la confiante Odette, qui ne songeait guère à elle, du reste, et avait son cœur et sa pensée tournés vers son père, que le moine menteur prétendait être traqué par les gens du roi.

De la rue des Prêtres à la rue de l'Oratoire, il n'y avait que quelques pas.

Frère Ignace marchait rapidement, et Odette avait peine à le suivre.

A l'entrée de la rue de l'Oratoire était une petite boutique dont la porte était surmontée d'une plaque de fer-blanc sur laquelle un peintre de hasard avait peint un animal qui finissait, en le regardant bien, par ressembler à un mouton.

C'était l'agneau pascal, et cet emblême était l'enseigne du pieux commerce exercé par la sœur du sacristain.

En effet, derrière les vitrines, on apercevait des statuettes en plâtre représentant la Vierge et les saints, des médailles à leur effigie, des croix de différentes couleurs, des rameaux de buis, des palmes en bois peint et des bénitiers de formes diverses.

Il y avait même sous verre des os de saints et de saintes et quelque menus morceaux de la vraie croix.

Au fond de la boutique était assise une grande et sèche créature embéguinée dans une grande coiffe blanche, portant au cou un rosaire à gros grains et un léger duvet sur la lèvre supérieure.

Cette femme s'appelait sœur Scholastique.

Elle connaissait sans doute frère Ignace de longue main, et ne s'étonna ni de son pourpoint de gentil-

›mme, ni de cette longue rapière qui venait de
er Maurevers.

Elle s'avança d'un air avenant, puis laissa tomber
ır Odette pâle et tout en pleurs un regard d'oiseau
e proie apercevant une colombe.

— Ma sœur, lui dit le moine en clignant de l'œil,
oici une pauvre jeune fille qui a couru les plus
rands dangers...

— Ah! la chère enfant, geignit sœur Scholasti-
que d'une voix de fausset.

— Je vous la confie.

— Pauvre petite.

— Jusqu'à ce soir, ajouta le moine.

Odette regardait la marchande de sainteté avec
ıne vague terreur.

— Mon enfant, dit frère Ignace, je vais tâcher
l'avoir des nouvelles de votre père et j'espère vous
·éunir à lui dès ce soir.

La jeune fille geignit.

— Ah! soyez béni, monseigneur, dit-elle.

— Restez auprès de cette sainte femme, poursui-
·it frère Ignace; elle aura soin de vous.

Et se penchant vers sœur Scholastique, il lui dit à l'oreille :

— Si vous ne voulez pas que le curé de Saint-Germain l'Auxerrois vous retire votre boutique, vous prendrez garde à laisser échapper cette enfant. Il y va de la fortune de l'Église...

Et sur ces mots il baisa galamment la main d'Odette et s'en alla.

Il s'en retourna rue des Prêtres.

— Ah! mon père, dit le sacristain Guillaume, vous paraissez grandement occupé ce matin.

— Oui, fit le frère Ignace avec modestie, j'ai eu quelque besogne ce matin.

Il entra dans la boutique et reprit sa robe de moine.

— Et le jeune homme, que faut-il en faire? demanda Guillaume.

— Le garder.

— C'est qu'il fait un tapage d'enfer...

— Tant pis pour lui. Entre dans la caverne où tu l'as enfermé.

— Et puis?

— Et rosse-le d'importance ; il se taira.

— Mais jusqu'à quand le garderai-je?

— Jusqu'à ce que je vienne le prendre.

Et le moine, qui venait de se refroquer, s'en alla nurmurant :

— Puisque le vrai Godefroy est mort, il faut que j'en trouve un faux. Je ne veux pas laisser échapper la fortune du Cardailhan.

Il reprit le chemin de la rue aux Ours, et fit encore cette réflexion :

— L'histoire de cet imbécile, qu'on appelle Amaury le Sage, n'est pas non plus à dédaigner, et j'ai le pressentiment que cette petite Odette sera, elle aussi, une source de fortune pour notre sainte communauté des carmes deschaux.

La rue aux Ours était cernée par les archers du prévôt, messire François Cornebut lorsque le frère Ignace y arriva.

Et messire François Cornebut lui-même était à leur tête.

XIV

Messire François Cornebut, prévôt des archers et gouverneur du Châtelet, menait fort joyeusement le veuvage.

Il ne regrettait ni sa première femme, qui l'avait fait noble et riche, ni la seconde, qui, jeune et belle, lui avait donné de l'amour.

Messire François Cornebut était un joyeux compagnon, le verre à la main, comme on l'a pu voir pendant le souper où il avait pour convives messire le baron de Cardailhan et le jeune sire de Main-Hardye, son lieutenant.

On se souvient que celui-ci était parti lorsqu'il avait entendu retentir sous la croisée la chanson du

clerc Rollon, puis que Cardailhan, demeuré seul avec le prévôt, lui avait conté comment il avait fait disparaître son neveu, comment il l'avait cru mort, et ce qu'il allait faire pour le retrouver.

Après le départ du baron, messire François Cornebut était donc demeuré seul.

Seul, en face d'une dizaine de cruches vides et et des restes d'un copieux repas.

Il était de belle humeur comme un homme qui digère bien.

Or, au lieu de regagner son lit, il demeura dans son grand fauteuil, les yeux demi-clos, rêvant à sa vie agitée et si bien remplie, à ses aventures et à ses amours.

— Ce diable de Main-Hardye ! murmura-t-il, à cette heure il a enlevé la petite... Mais comment vont-ils s'arranger, Maurevers et lui ? On a beau être frères d'armes, il y a des choses qu'on ne partage pas... au moins de gaîté de cœur.

Et il eut un gros rire égrillard sur ses lèvres papelardes.

Puit il se prit à songer à celui des deux qui, de gré ou de force, serait l'heureux de l'aventure. Il

avait bu de bon et vieux vin, il s'était échauffé le cœur au souvenir de sa jeunesse; son imagination s'échauffa pareillement.

— Cornes de Satan! se dit-il, il ferait beau voir, en vérité, que lorsque ses lieutenants courent les fillettes, le haut et puissant seigneur Cornebut demeurât dans son fauteuil!

Sur cette belle réflexion, il prit une baguette d'ébène et frappa sur un timbre. Un page accourut.

Ni plus ni moins que le roi, les princes et les gens de haute qualité, messire François Cornebut, prévôt des archers, avait ses pages.

Celui qui se présenta était un joli mignon de seize ans, au rire gouailleur, à la mine effrontée, et qui, pour deux pistoles, eût fait la nique au bon Dieu.

On le nommait Landrinet.

Landrinet demanda en entrant :

— Est-ce que Votre Seigneurie désire se coucher?

— Non, pardieu pas! s'écria le prévôt.

Landrinet était flatteur et insinuant.

— Votre Seigneurie a bien soupé, on le voit, dit-il.

— Heu! heu! répondit le prévôt d'un air de béatitude achevée.

— Et Votre Seigneurie se trouvant seule...

— Ma Seigneurie s'ennuie, dit Cornebut.

— Dois-je essayer de la distraire?

— C'est pour cela que je t'ai fait venir.

Landrinet salua.

— Dis donc, reprit le prévôt, tu es un garçon de sens et d'esprit, et je te vais consulter.

— Votre Seigneurie me comble...

— Que penserais-tu donc d'un saint qui serait plus honoré que Dieu...

— Je penserais que c'est impossible.

— D'un connétable qui serait plus puissant que le roi...

— C'est difficile.

— D'un lieutenant qui s'amuserait quand son général s'ennuie?

— Ah! dit Landrinet qui saisit l'allusion au vol, ce serait absurde.

— Eh bien! cela est, cependant.

— Plaît-il? fit Landrinet.

— Le lieutenant dont je parle se nomme Main-Hardye.

— Ah ! ah !

— Le gaillard, avec ma permission, du reste, a quitté la table pour s'en aller courir les aventures.

— Où cela? demanda Landrinet, qui avait tous les vices d'un page accompli et, par conséquent, était curieux.

— Au pays latin, où, de compagnie avec un garde du roi nommé Maurevers, il va enlever une fillette.

— Peuh ! fit dédaigneusement Landrinet, les filles du pays latin sont morceaux de lie commune et non de chère lie. Que Main-Hardye passe la rivière, rien de mieux ; mais un homme de qualité comme Votre Seigneurie ne saurait l'imiter.

— Hélas ! soupira messire François Cornebut, je n'en ai nulle envie.

— Cependant Votre Seigneurie n'a pas dit son dernier mot en galanterie.

— Hé ! hé ! qui sait, mon pauvre Landrinet?

— On donnerait vingt-cinq ans à Votre Seigneurie, tant elle est bien conservée.

— Vraiment? fit le prévôt.

— Et de belle prestance, ajouta le page.

Messire Cornebut se rengorgea et songea à la eille dame qui, jadis, l'avait trouvé si beau arçon.

— Votre Seigneurie n'aurait qu'à vouloir pour tre adoré, murmura le flatteur Landrinet.

— Tu crois?

— Et je connais deux belles dames...

A ces mots Cornebut dressa l'oreille comme un destrier au son du cor.

— Des femmes de qualité, morbleu! poursuivit Landrinet, qui, l'une ou l'autre, et peut-être toutes les deux, tomberaient de mal d'amour pour Votre Seigneurie.

— Et quelles sont donc ces belles dames? demanda le prévôt qui se leva de son fauteuil et se mit à promener son ventre énorme par la salle.

— Deux sœurs.

— Ah! ah!

— Veuves toutes deux et logeant au même logis.

— Tu les connais donc?

— A ne rien céler à Votre Seigneurie, je lui dirai que je courtise l'une d'elles.

— Ah ! drôle ! fit Cornebut.

— Mais je sais trop le respect que je dois à Votre Seigneurie pour ne point respecter ses désirs et ses volontés.

— C'est-à-dire que si celle que tu courtises me plaisait...

— Je m'adresserais à la sœur.

— Tu es un page accommodant, Landrinet ; mais où les peut-on voir, ces dames ?

— En leur logis.

— Quand ?

— Si Votre Seigneurie était un simple mortel, je lui dirais qu'il faut attendre demain ; mais le prévôt des archers peut aller où bon lui semble au mépris du couvre-feu et des édits.

— C'est parfaitement vrai, dit Cornebut.

— Et si Votre Seigneurie voulait s'encapuchonner de façonner à n'être point reconnue et sortir, en mon humble compagnie, du Châtelet par la poterne du bord de l'eau...

— Mais, mon mignon, observa le prévôt, sais-tu qu'il est près de deux heures du matin ?

— Oui, certes.

— Elles seront couchées, tes belles dames.

Landrinet eut un sourire protecteur.

— Je pourrais, dit-il, conter à Votre Seigneurie que ces dames seraient trop flattées de la visite d'un homme tel que Votre Seigneurie, pour ne point se lever sur-le-champ, mais...

— Mais ? fit Cornebut anxieux.

— J'aime mieux dire la vérité. Ces dames m'attendent.

— Hein ? comment ? dit le prévôt stupéfait.

— Quand j'ai fini mon service auprès de Votre Seigneurie, reprit Landrinet, je m'esquive du château.

— Ah ! ah !

— D'ordinaire Votre Seigneurie se met au lit bien avant minuit.

— C'est vrai ; mais cette fois, c'est la faute de Cardailhan, qui ne se pouvait plus en aller.

— Alors, je m'en vais voir ces dames.

— Fort bien, dit le prévôt.

— Et elles me doivent attendre ce soir, comme les autres nuits, et même je ne répondrais pas, ajouta le page avec un grain de fatuité, que mon retard ne les inquiétât fort.

— Mais enfin, demanda le prévôt, comment sont-elles?

— L'une a vingt-trois ans, l'autre trente. La première est blonde, la seconde est brune.

— J'aime mieux la blonde, dit Cornebut.

— Que Votre Seigneurie soit bénie pour ce mot, dit le page. C'est la brune que j'aime.

Messire François Cornebut retrouvait tout à coup ses vingt ans et son esprit d'aventures.

Il se fit apporter son épée et son manteau, suivit le conseil de Landrinet et s'encapuchonna.

Puis, il descendit l'escalier qui était fermé par la poterne du bord de l'eau.

La sentinelle, qui reconnut Landrinet, laissa passer le prévôt sans le reconnaître.

— Et où logent-elles, ces belles dames ? demanda messire Cornebut, lorsqu'ils furent hors du Châtelet, sur le bord de l'eau.

— Dans la rue Saint-Denis.

— Ah ! ah !

— Tout à l'angle de la rue aux Ours.

Le prévôt se frappa le front.

— Mais, dit-il, est-ce que ce n'est pas dans la rue aux Ours que loge une femme nommée la Bréhaigne ?

— Ah! dit Landrinet, je crois bien. C'est une gaillarde... et une femme bien utile.

Maître Cornebut se prit à rire :

— C'est justement chez la Bréhaigne, dit-il, que Main-Hardye doit conduire sa fillette.

— Eh bien ! fit Landrinet, nous serons voisins.

Et il fit prendre le pont au Change au prévôt des archers et le conduisit tout droit rue Saint-Denis, malgré le brouillard qui allait s'épaississant de plus en plus.

En effet, et en dépit du couvre-feu, Landrinet avait eu raison.

Les belles dames n'étaient point couchées.

Le page n'eut qu'à laisser retomber une seule fois le heurtoir sur la porte d'une petite maison qui n'avait qu'un étage, pour que cette porte s'ouvrit.

— Est-ce toi, mon bien-aimé? dit une voix dans l'ombre.

— C'est moi, et je vous amène de la compagnie, mes belles, répondit Landrinet.

Le prévôt s'était glissé derrière le page, dans l'allée humide, et la porte s'était refermée.

— Cornes de Satan! dit-il; mais il fait noir comme chez le diable!

— C'est par rapport au couvre-feu, dit une voix de femme dans l'obscurité. Les édits...

— C'est moi qui suis chargé de les faire respecter, répondit Cornebut, et je vous autorise à rallumer vos lampes.

On lui répondit par un éclat de rire.

En même temps, une main mignonne et douce comme du satin prit la sienne et l'entraîna doucement.

Puis une porte s'ouvrit et le prévôt se trouva au seuil d'une chambre à tentures rouges, qui n'avait ni portes ni fenêtres.

Un grand feu pétillait dans la cheminée, et il y avait, suspendue au plafond, une lampe qui projetait autour d'elle une clarté mate et voluptueuse.

Alors messire François Cornebut regarda ces

deux femmes de qualité tant vantées par le page Landrinet.

En effet, l'une était blonde et l'autre brune. La première était frêle, délicate, assez jolie; l'autre était blanche, grasse, rebondie et rondelette.

C'était la vraie femme de trente ans, qui aime l'adolescence avec fureur.

Elle prit Landrinet par la taille et le baisa tendrement sur la bouche.

La jolie blonde caressa les joues empourprées du prévôt et lui dit :

— A la bonne heure, tu es un homme raisonnable, toi.

— Mais, s'écria messire François Cornebut, tu es un naïf, Landrinet.

— Pourquoi, monseigneur ?

— Parce que tes femmes de qualité sont des ribaudes et que nous sommes en un clapier.

Landrinet se prit à sourire.

— Votre Seigneurie s'y trouvera toujours mieux, dit-il, que par les rues, où le brouillard est froid...

— *Amen !* dit le prévôt.

Et il s'installa au coin du feu.

. . . .

Messire François Cornebut, comme tous les vieillards, dormait peu.

Le premier rayon de soleil l'éveilla.

La beauté blonde sommeillait, la beauté brune pareillement, et sur son sein demi-nu, le page Landrinet avait laissé tomber sa tête bouclée, rêvant sans doute des voluptés célestes que Mahomet promet à ses disciples.

— Cornes du diable ! holà ! cria Cornebut.

A cette voix retentissante, qui était celle du maître, le page se leva tout d'une pièce, tandis que les deux femmes de qualité s'éveillaient en sursaut.

— Comment ! déjà ? fit la beauté blonde.

Landrinet avait donné le prévôt pour son oncle.

— Ah ! dit la beauté brune, qu'il nous laisse donc dormir, ton bélitre d'oncle.

— Tout beau, ma jolie ribaude, dit le prévôt, j'ai bien d'autres choses à fouetter maintenant.

Landrinet s'était vêtu à la hâte.

— Mon mignon, dit le prévôt, il ferait beau voir un homme comme moi s'en aller à pied par les

rues, au matin, et rentrer au Châtelet comme un cuistre qui n'a qu'un haut-de-chausses. Va-t'en me quérir ma litière.

Et il posa deux pistoles sur un dressoir en disant à la jolie blonde :

— Voilà, ma mie, de quoi t'acheter un bel ajustement pour le jour de Sainte-Madeleine, ta patronne.

Landrinet s'en alla, laissant le prévôt en compagnie des deux femmes de qualité.

Mais il revint au bout de cinq minutes tout effaré.

— A qui donc en as-tu? demanda le prévôt.

— On en a fait de belles dans le quartier, dit le page, tandis que nous dormions.

— Et qu'a-t-on fait? demanda Cornebut, qui, de paillard et de ribaud qu'il était devenu, se retrouva tout à coup prévôt des archers.

— Les bourgeois ont tué un garde du roi.

— Où cela?

— Chez la Bréhaigne.

— Mais ce n'est pas un garde du roi, c'est Main-Hardye! s'écria le prévôt.

— Non, ce n'est pas Main-Hardye. C'est Maurevers.

— Et Main-Hardye ?

— Il est si grièvement blessé, qu'un barbier qui vient de le panser dit qu'il n'en reviendra pas.

— Et tu me dis que ce sont les bourgeois?

— On ne sait pas... Les uns disent que c'est un gentilhomme qui a pris la fuite, emmenant la fillette.

Messire François Cornebut, en entendant ce récit, se soucia fort peu qu'on le vît sortir d'une maison douteuse.

Il s'élança au dehors, et alla donner du nez et du ventre contre un rassemblement de populaire.

On causait avec animation; il écouta.

— Le chevalier du guet, disait un bourgeois, faisant la ronde du matin, est entré dans la rue aux Ours. On lui a dit ce qui s'était passé, et il a fait enfoncer la porte de la Bréhaigne, qui ne voulait pas ouvrir.

Alors, on a trouvé le garde du roi mort et son ami qui n'en vaut guère mieux.

— Mais, dit un autre homme du peuple, on dit que le père de la fillette l'avait emmenée.

— Oui, mais le chevalier du guet n'a pas voulu le croire.

— Ah!

— Il dit que ce sont les bourgeois qui ont fait le coup.

Messire François Cornebut ne voulut pas en entendre davantage.

Il s'élança vers la rue aux Ours.

Le chevalier du guet avait fait venir des archers pour cerner la rue.

En outre, il y avait des reîtres à cheval au nombre de cinq ou six.

Le prévôt se fit reconnaître et sauta sur le cheval de l'un des reîtres en s'écriant :

— Place! place au prévôt des archers!

C'était en ce moment que frère Ignace, redevenu moine, s'acheminait vers la maison de la Bréhaigne.

XV

— Place ! place ! criait le prévôt des archers.

— C'est le prévôt ! murmurait la foule.

Il paraît qu'en dépit de son humble origine, de sa paillardise et de son goût prononcé pour la bonne chère et le bon vin, messire François Cornebut avait toujours pris très au sérieux ses redoutables fonctions, car les bourgeois de Paris le craignaient comme le feu, la grêle et le mauvais temps.

Aussi, lorsque son nom eut circulé parmi la foule, la foule s'écarta.

Messire Cornebut longea toute la rue aux Ours et arriva à la porte de la Bréhaigne.

Le chevalier du guet s'y trouvait.

Il reconnut son chef et s'empressa de venir au-devant de lui.

Messire François Cornebut était devenu menaçant :

— Que se passe-t-il donc ici ? demanda-t-il.

Et il mit pied à terre.

Le chevalier le conduisit au premier étage de la maison, où une douzaine d'archers entouraient le cadavre de Maurevers.

Car Maurevers était bien mort, et le moine lui avait fort galamment perforé les deux poumons.

Quant à Main-Hardye, qui respirait encore et avait toute sa connaissance, on l'avait placé sur le lit où naguère était Odette évanouie.

Cornebut fit peu d'attention à Maurevers, mais il alla droit à Main-Hardye.

Celui-ci eut un sourire en le voyant.

— La fillette m'a coûté cher, dit-il.

Le chevalier du guet voulut prendre la parole et prouver au prévôt que c'étaient des bourgeois du quartier qui avaient mis ces deux gentilshommes en cet état.

Mais Cornebut lui imposa silence.

En même temps, Main-Hardye secoua la tête, ce qui signifiait que le chevalier du guet se trompait.

Cornebut fit un signe et tout le monde sortit de la chambre du blessé, à l'exception du barbier qui lui avait donné des soins et fait le premier pansement.

Cornebut l'interrogea :

— L'état de ce gentilhomme est-il désespéré?

— Je le crois, dit le barbier.

— Peut-on le transporter hors d'ici?

— Non, il mourrait tout de suite.

— C'est bien. Va-t-en.

Main-Hardye avait fait signe au prévôt qu'il avait une chose grave à lui confier.

Lorsque le prévôt fut seul au chevet du moribond, il lui prit la main :

— Je t'aimais bien, dit-il.

— Moi, je vous le rendais, répondit Main-Hardye dont la voix était si faible que le prévôt avait été obligé de se pencher sur lui, et je vais vous le prouver.

— Ah! fit Cornebut étonné.

— C'est Maurevers qui m'a frappé, dit-il.

— Et non les bourgeois?

— Il n'y avait pas de bourgeois. Nous nous sommes battus pour la petite.

— Mais alors, dit Cornebut, comment se fait-il que Maurevers soit mort.

— C'est le moine qui l'a tué.

— Quel moine? exclama le prévôt, au comble de la surprise.

— Le moine deschaux.

— Mais avec quoi?... mais comment?

— Avec une épée.

Cornebut regarda Main-Hardye d'un air de doute.

— Mon fils, dit-il, je crois que tu as le délire.

— Non.

— Mais les moines n'ont pas d'épée.

— Il n'était pas habillé en moine, il avait un pourpoint de buffle et une rapière au côté. Demandez à la Bréhaigne.

Cornebut cria :

— Holà! qu'on m'amène la Bréhaigne!

Le chevalier du guet accourut :

— Monseigneur, dit-il au prévôt, j'ai fait lier les mains à la Bréhaigne et deux archers la gardent à vue.

— Amenez-la-moi ! ordonna Cornebut.

On amena la Bréhaigne, qui pleurait et criait, protestant qu'elle était innocente de la catastrophe dont sa maison venait d'être le théâtre.

— Comment cela s'est-il passé ? demanda le prévôt.

La Bréhaigne raconta de point en point tous les événements de la nuit, et son récit se trouva conforme à celui de Main-Hardye.

Seulement elle ne put dire que celui qui avait tué Maurevers fût un moine.

Et comme Main-Hardye persistait à soutenir que le meurtrier de Maurevers était bien un homme d'église déguisé en gentilhomme, frère Ignace entra.

Il avait sa capuche rabattue et on ne voyait que ses yeux.

— Heureux, dit-il en entrant, heureux ceux qui vont mourir, car il leur sera donné de contempler Dieu dans toute sa gloire.

— Que nous veut ce vendeur d'eau bénite ? fit messire Cornebut.

Mais le moine alla droit à lui.

— On m'a dit qu'il y avait ici un homme qui va mourir, dit-il froidement.

— Il en reviendra... dit le prévôt.

Le moine arrêta sur le prévôt ce regard calme et fascinateur dont tout le monde subissait l'ascendant.

— Je le souhaite, dit-il; mais, en ma qualité de ministre de Dieu, je lui apporte les consolations de l'Église...

— Voulez-vous vous confesser, Main-Hardye? dit le prévôt espérant se débarrasser ainsi du moine.

— Oui, fit Main-Hardye d'un signe.

— Au diable! les esprits faibles que la mort bouleverse, murmura Cornebut.

Et il ordonna qu'on mît la Bréhaigne en liberté, qu'on transportât le cadavre de Maurevers au Louvre, et qu'on cessât de molester les bourgeois du quartier.

Mais comme il sortait, le moine releva sa capuche et Main-Hardye jeta un cri.

— C'est lui, dit-il, c'est bien lui.

A ce cri, Cornebut rentra.

— Hein? dit-il, que vois-tu?

— Le moine! répéta Main-Hardye avec un geste d'épouvante.

— Un homme va mourir, dit frère Ignace.

— Le moine... le moine... disait toujours Main-Hardye.

Frère Ignace le regardait avec compassion.

— Mais quel moine? fit Cornebut impatienté.

— Celui qui...

En ce moment, Main-Hardye vomit une gorgée de sang et ne put achever.

La Bréhaigne était demeurée au seuil de la chambre, et, elle aussi, elle avait reconnu frère Ignace. Mais le regard de ce diable d'homme l'avait pétrifiée.

— Ce pauvre seigneur a le délire, balbutia-t-elle en désignant Main-Hardye.

L'impatience gagna Cornebut.

— Allez-vous-en tous au diable! dit-il, car je ne comprends rien à cela.

Et il s'en alla, en effet, et laissa le moine et la Bréhaigne seuls au chevet du moribond.

Alors, frère Ignace prit son mouchoir et essuya

délicatement les lèvres ensanglantées de Main-Hardye.

— Parle, maintenant, lui dit-il.

— C'est vous..., dit Main-Hardye qui retrouva l'usage de la parole.

— Oui.

— C'est vous qui avez tué Maurevers.

— Je t'ai vengé...

Le moribond secoua la tête.

— Ce n'est pas à cause de moi, dit-il, que vous l'avez tué.

— Que t'importe !

— Vous êtes l'ennemi du prévôt.

— Tais-toi !

— Et du baron de Cardailhan.

A ce dernier mot, le moine se pencha sur lui :

— Si tu dis un mot, je t'étrangle, dit-il.

Main-Hardye se tut.

XVI

Le moine entraina la Bréhaigne dans un coin de la chambre.

— Ce n'est pas pour ce soudard que je suis revenu, lui dit-il.

— Pour qui donc ? fit-elle effrayée.

— Pour toi.

Elle le regarda avec stupeur.

— Si tu ne veux mourir de male mort, continua frère Ignace, il faut que tu sois à moi corps et âme.

— Que voulez-vous donc de moi ?

— Tu as vu l'enfant volé ?

— Oh ! souvent...

— Le reconnaîtrais-tu ?

— Certainement.

— Eh bien! reprit frère Ignac à mi-voix, on a tué cet enfant.

La Bréhaigne jeta un cri et se signa.

— Et il faudra en trouver un autre, reprit frère Ignace; et quand on l'aura trouv , si tu ne veux périr misérablement en ce monde et brûler dans l'autre...

— Grand Dieu!

— Il faudra bien que tu affirmes que c'est bien celui qui a été exposé, il y a quinze ans, sur les marches de l'église Saint-Germain l'Auxerrois.

. . . .

Cependant, Amaury le Sage, prisonnier du sacristain, méditait tristement sur les vicissitudes humaines et se tenait le discours suivant, dans ce caveau sombre qui lui servait de cachot :

— Cette nuit, j'ai enlevé le corps de Gotlieb, et plus que jamais, j'ai été digne de ce surnom de Sage que mes camarades m'ont donné. Mais la sagesse a ses heures de folie, et ce matin, au petit jour, j'ai été bavard, inconsidéré, j'ai livré une partie de mon secret à vingt escholiers, et mon secret tout

entier à un moine qui certainement en abusera, et à la merci duquel je me trouve désormais.

Évidemment, ce moine est un suppôt de la reine mère, et je serai pendu comme Gotlieb.

Si encore je pouvais m'échapper...

Amaury avait fait le tour de sa prison en tous les sens; mais les murs étaient épais, la fenêtre garnie de gros barreaux de fer, et la porte trop solide pour être enfoncée.

Cependant Amaury chercha à en desceller les gonds ; mais il fit du bruit dans cette opération et maître Guillaume le sacristain reparut.

— Que voulez-vous? lui dit-il.

— Je veux sortir.

Guillaume se mit à rire et referma la porte.

Amaury se livra alors à un violent désespoir ; il frappa de la tête, des pieds et du poing contre la porte, contre les murs, appelant au secours.

Cuillaume fit la sourde oreille.

Amaury continua son vacarme.

Il le continua jusqu'au moment où frère Ignace ayant repassé devant la boutique, donna l'ordre à Guillaume de rosser Amaury.

Guillaume ne se le fit point répéter.

Amaury avait à peine vu la porte de sa prison s'ouvrir, qu'une grêle de soufflets, de coups de poing et de coups de pied tomba sur lui.

— Grâce! disait l'étudiant, grâce!

— Te tairas-tu? demanda enfin Guillaume.

— Oui.

— Je te le conseille, dit le sacristain, car je suis prêt à recommencer.

A partir de ce moment, Amaury le Sage médita plus que jamais sur l'instabilité des choses humaines, mais il ne fit plus de bruit.

Une heure s'écoula.

Enfin le moine reparut.

Cette fois, il avait bien son froc de carme deschaux et il ne restait rien en lui de ce vaillant gentilhomme qui s'était si bien escrimé contre Maurevers.

— Mon garçon, dit frère Ignace, avec un accent de dédain, je suis de plus en plus converti à l'opinion que j'ai émise ce matin.

Amaury le regarda.

— Je t'ai dit ce matin que tes compagnons les

escholiers étaient des bélitres de t'avoir surnommé le Sage ; c'est le fou qu'ils auraient dû dire.

Amaury soupira.

— C'est le fou qu'ils auraient dû dire, reprit frère Ignace, car tu entasses sottises sur sottises. Je t'ai laissé ici ce matin en te promettant de venir te prendre, et tu cries à ameuter le quartier.

— L'homme à qui vous m'avez confié m'a battu, dit Amaury tristement.

— Il t'a battu parce que tu faisais du bruit.

— Pourquoi m'aviez-vous enfermé ?

— Parce que je ne voulais pas que tu pusses m'échapper.

— Ah ! dit Amaury, je le vois bien, vous voulez me livrer à la reine mère.

— Imbécile ! dit frère Ignace, je n'aurais pas eu besoin de t'enfermer pour cela. Il m'aurait suffi d'appeler un archer et de lui enjoindre de te conduire au Louvre.

— Mais enfin, que voulez-vous faire de moi ?

— Rien, ou tout, cela dépend.

— Que voulez-vous dire ?

— D'abord, je vais te faire quelques questions. Tu te nommes Amaury ?

— Oui.

— De quel pays es-tu ?

— Du pays de Touraine.

— Ah ! ah !... Et quelle est ta famille ?

— Je vous l'ai dit : une famille de gentilshommes.

— Tu tiens beaucoup à ton nom ?

— Mais... dame !

— Si on t'en trouvait un autre...

Amaury leva de nouveau les yeux sur ce diable de moine.

— Et si, avec un autre nom, je te donnais une grande fortune...

Pour la première fois depuis le matin, l'escholier eut une lueur de bon sens.

— Pourquoi donc vous gaussez-vous de moi ? demanda-t-il.

— Je ne me gausse pas, dit le moine, je parle sincèrement. Veux-tu être baron, veux-tu être riche ?

— Si je le veux ! dit Amaury.

— Eh bien ! suis-moi...

— Mais où me conduisez-vous encore ?

— A mon couvent.

— Vous êtes donc un vrai carme deschaux ?

— Mais certainement.

Amaury ne se le fit pas répéter deux fois ; il suivit de fort bonne grâce le carme deschaux, qui lui fit traverser la rivière au bac de Nesles, éviter soigneusement le pays latin, et gagner la rue d'Enfer par derrière les jardins du couvent.

En route, frère Ignace avait continué :

— Tu ne te nommes plus Amaury.

— Bon !

— Tu te nommes Raoul.

— Tu n'es plus gentilhomme du pays de Touraine ; mais tu es né dans le Blaisois.

— Très-bien.

— A ceux qui te demanderont ton âge, tu diras dix-neuf ans, au lieu de vingt-trois.

— Et puis, que faut-il faire encore ?

— Tu raconteras que tu es né dans un château et que tu as été élevé jusqu'à l'âge de cinq ans par un grand diable de seigneur à barbe grise qui te faisait peur.

Et quand on te demandera son nom, tu répondras qu'il se nommait le baron... Je te dirai le nom quand il sera temps.

— Après ? fit Amaury qui prenait goût à la substitution.

— Après tu raconteras que tu es venu à Paris, en compagnie du vieux seigneur et de son écuyer qui t'avait pris en croupe, que celui-ci s'est séparé du vieux seigneur et qu'il t'a conduit le soir dans une maison où était une femme à qui il t'a confié, que cette femme, le lendemain, t'a exposé sur les marches d'une église.

— Mais, dit Amaury, quand j'aurai dit tout cela, comment serai-je baron ?

— C'est mon affaire.

En ce moment, ils arrivaient à la porte du couvent des Carmes.

Comme frère Ignace soulevait le marteau pour frapper, Amaury l'arrêta :

— Mon père, dit-il, pour la première fois, j'en suis certain, je vais vous paraître un garçon de sens.

— Voyons, fit le moine qui ne souleva point le marteau.

— J'admets que les gens à qui vous aurez intérêt de persuader la vérité de l'histoire que je vais débiter soient édifiés et parfaitement crédules, il y aura en revanche, tous les escholiers mes camarades, et mon cousin le favori de la reine mère qui diront en me voyant :

— Ça, mais c'est Amaury.

Frère Ignace répondit :

— Ta réflexion est, en effet, pleine de sens, mais elle ne prouve rien.

— Pourquoi ?

— Parce que dans le monde où tu vivras désormais, c'est-à-dire quand tu seras riche et baron, tu ne rencontreras ni ton cousin ni tes compagnons les escholiers du pays latin.

Et frère Ignace souleva le marteau de la porte de son couvent.

En ce moment, dix heures sonnaient au beffroi de la paroisse de Sainte-Geneviève.

— Par saint Ignace de Loyola, mon vénéré patron, murmura le respectable économe, il faut convenir que je n'ai perdu ni ma nuit, ni ma matinée!

Et il fit passer Amaury devant lui.

XVII

Depuis qu'ils avaient quitté la boutique de maître Guillaume le sacristain, frère Ignace, qui s'était jusque-là montré hautain, dédaigneux et impérieux, s'était singulièrement adouci vis-à-vis d'Amaury.

Il lui parlait d'un ton affectueux, il s'était même plusieurs fois appuyé sur son bras, comme un père sur son enfant.

Le frère portier en voyant rentrer l'économe suivi d'un mondain, comme on disait alors, témoigna quelque surprise. Mais frère Ignace ne daigna point lui donner la moindre explication.

Il passa droit son chemin, conduisant Amaury, qu'il avait pris par le bras, et il le mena jusqu'à sa cellule.

— Mon garçon, lui dit-il alors, tu dois avoir faim et soif.

— Dame! répondit naïvement Amaury en secouant ses membres contusionnés, les coups creusent l'estomac.

— Comme je ne puis te conduire à l'office en ce costume, poursuivit frère Ignace, tu vas endosser cette robe.

Et il lui donna un froc de moine.

En même temps, il se débarrassait de ses habits de gentilhomme, que le froc avait dissimulés jusque-là.

En même temps aussi, Amaury endossait une robe de moine.

Quand ce fut fait, frère Ignace conduisit l'escholier à l'office.

Le frère cuisinier accourut prendre les ordres du frère économe.

Celui-ci lui dit :

— Mon frère, voici un jeune néophyte qui désire se vouer à Dieu et faire son salut parmi nous. Or, pour qu'il n'ait point une mauvaise opinion de l'existence des carmes deschaux, servez-nous à dé-

jeuner comme si notre vénérable supérieur, dom Bufile, se devait mettre à table avec nous.

Le cuisinier s'inclina en homme qui avait compris suffisamment.

— Mais, dit Amaury, je ne veux pas être moine.

— Tais-toi donc, répondit frère Ignace à mi-voix; je dis cela à cause de nos projets.

— Mais vous ne me ferez pas prononcer des vœux, au moins.

Frère Ignace haussa les épaules.

— Déjeunons d'abord, dit-il.

Quatre moinillons convers, qui faisaient l'office de marmitons, avaient dressé la table en un clin d'œil.

Amaury ébahi vit arriver successivement sur une nappe éblouissante comme la neige des Alpes, une superbe langouste, un jambonneau, des crevettes rouges, une tranche de pâté de perdreaux et une demi-douzaine d'assiettes remplies de confitures sèches, et de ces menues pâtisseries qu'on ne savait alors confectionner que dans les couvents.

Aux quatre coins de la table, on plaça quatre flacons, dans lesquels étincelaient, jaunes comme

de l'ambre, rouges comme le pourpre, ou vermeils comme les lèvres d'une jeune fille, des vins de haut crû.

— Allons ! à table... dit frère Ignace.

Et il déplia sa serviette.

Amaury croyait rêver.

— Goûte-moi cela, mon camarade, dit l'économe en lui servant une patte de langouste, qu'il couvrit d'une onctueuse sauce à l'ail.

Et bois-moi deux doigts de ce frontignan, ajouta-t-il en lui emplissant son verre.

Tandis qu'Amaury mangeait et buvait, les yeux fixés sur le pâté de perdreaux, frère Ignace demanda des nouvelles du supérieur.

— Dom Bufile est-il levé ?

— Pas encore, répondit un moinillon. Sa Grâce s'est couchée fort tard.

— Et le frère correcteur ?

— Il s'est donné la discipline ce matin, dit le moinillon.

— Ah ! c'est juste, dit frère Ignace, c'est aujourd'hui Quatre-Temps.

Et il servit du pâté de perdreaux à Amaury qui,

en présence d'un tel festin, se sentait pris d'une faim gloutonne et d'une soif inextinguible.

Puis il lui versa d'un grand vin de Guienne qu'on avait fait chauffer au degré voulu.

— Comment! dit Amaury, qui dévorait et buvait comme un faune, c'est la nourriture ordinaire du couvent, cela?

— C'est-à-dire, répondit frère Ignace, que c'est l'ordinaire du supérieur et des moines qu'il invite à sa table.

— Mais si j'étais moine...

— Eh bien?

— M'inviterait-il?

— Sans doute, monsieur le baron.

— Ah! c'est juste, dit Amaury, qui commençait à se griser, je suis baron.

— Et riche, dit frère Ignace.

— Mais m'inviterait-il souvent?

— Tous les jours, si tu le veux.

— Ah! diable! murmura Amaury en vidant son verre d'un trait, mais il y a tout profit à être moine.

— Cela vaut toujours mieux que d'être escholier, dit l'économe.

— Oh! certes, fit Amaury charmé.

Et il entama le jambonneau et finit le flacon de muscat de Frontignan.

— Mais cependant, dit-il après un silence, il y a une chose que les escholiers ont, et que peut-être les moines n'ont pas.

— Quoi donc?

— Les bachelières du pays latin.

Frère Ignace eut un sourire pétri d'indulgence.

— Il est avec le ciel des accommodements, dit-il.

— Vrai?

— Mais sans doute, dit le moine.

Et il lui versa encore à boire.

— En outre, reprit Amaury, si les moines sont bien nourris, ils sont peut-être mal couchés...

— Ils ont des lits de plumes, mon fils.

— Mais ils portent une vilaine robe brune et marchent pieds nus.

— Bah! au couvent... mais quand ils sont dehors... ne m'as-tu pas vu, moi, avec un pourpoint

de buffle, un toquet sur l'oreille et une bonne rapière au côté?

— C'est vrai. Mais...

— Et puis, d'ailleurs, dit frère Ignace, qui te parle de te faire moine?

— Hé! mais, fit Amaury qui commençait à être tout à fait ivre, c'est que cela ne me déplairait pas...

Sa langue s'épaississait, et il avait le regard brillant et fiévreux de l'ivresse.

— Ah! dame! murmura frère Ignace, c'est que n'est pas moine qui veut.

— Plait-il? balbutia Amaury.

— Il faut avoir des lettres de noblesse.

— Mais puisque je suis gentilhomme.

— Et un titre!...

— Vous m'avez dit que j'étais baron...

Et Amaury, ivre-mort, roula sous la table.

Alors frère Ignace appela le cuisinier.

— Qu'on ne laisse entrer personne ici, dit-il, et qu'on aille me chercher le frère correcteur.

Le moine qui exerçait les terribles fonctions de correcteur, et que nous avons vu assister avec frère

Ignace au trépas de frère Eusèbe, se rendit aux ordres de son supérieur.

Car si, en apparence, et dans la hiérarchie, frère Ignace n'était que l'économe de la communauté, il en était, par le fait, et par des raisons mystérieuses, le véritable supérieur.

Sur un signe du frère Ignace, le correcteur ferma porte du réfectoire et se vint asseoir auprès de la table, sous laquelle Amaury ronflait déjà.

— Vous voyez, mon frère, dit l'économe, que je n'ai pas perdu mon temps.

— Comment! dit le correcteur, c'est là le fils du neveu de messire de Cardailhan?

— Oui.

— L'enfant exposé?

— Justement.

— Eh bien! qu'allons-nous en faire?

— Un moine, dit froidement dom Ignace.

— Et puis?

— Et puis le couvent réclamera la fortune de la branche aînée des Cardailhan.

— Voilà qui est à merveille, dit le correcteur.

— Maintenant, ajouta frère Ignace, écoutez-moi bien, mon frère.

— Je vous écoute, fit le correcteur avec l'accent de l'obéissance.

— Pour mener cette affaire à bien, il serait peut-être nécessaire que la communauté eût un autre supérieur.

— Ah ! vous croyez ?

— Moi ! par exemple, car dom Bufile est un ivrogne qui n'est pas à la hauteur de sa mission.

— Mais comment le déposer?

— C'est ce dont je me charge.

— Vous le pourriez ?

— Oh ! très-facilement.

— Comment cela ?

— Monseigneur le cardinal de Lorraine, notre vrai maître et supérieur, est à Paris en ce moment, et il tient du pape les pouvoirs nécessaires. Mais j'aimerais autant me débarrasser de dom Bufile sans le déposer.

— Vous pourriez cela ?

— Oui, avec quelques petits préparatifs...

— Lesquels ?

— D'abord, il faut maintenir dom Bufile en état d'ivresse.

— Oh ! c'est facile, dit le correcteur ; justement il vient de s'éveiller, et il a demandé à déjeuner.

— Voilà qui tombe à merveille !

— Mais... ce garçon... allons-nous le laisser là ?

— Oh ! non pas, répondit le frère Ignace, et je vais vous confier mes instructions en ce qui le concerne. Écoutez-moi.

. . . .

Or, tandis que le frère Ignace et le frère correcteur conspiraient pour la prospérité et le bien-être de leur couvent, le seigneur dom Bufile avait, en effet, demandé à déjeuner.

Gras, bouffi, les yeux demi-clos, enseveli jusqu'à son triple menton sous un moelleux lit de plumes, le digne abbé ne laissait sortir de la courtine que sa belle main blanche qui venait de frapper sur un timbre.

Il n'avait pas plutôt ordonné qu'on le servît, que deux petits moinillons l'étaient venu habiller, laver et parfumer.

Il avait changé de linge, épilé sa barbe, rafraîchi

sa tonsure, lavé ses mains dans une eau blanchie à la poudre d'amande: puis il s'était recouché en disant que les Romains, qui étaient connaisseurs en matière de bien vivre, ne mangeaient jamais autrement.

Le déjeuner qu'on lui servit était digne du souper de la nuit précédente.

Mais, en revanche, les vins étaient plus capiteux encore...

Si capiteux même que dom Bufile qui, cependant, les portait à merveille habituellement, se sentit, au bout d'une heure, plus ivre que jamais, et, repoussant le guéridon, chargé des débris de son déjeuner, il s'écria:

— Quelle singulière fantaisie a donc le couvent de se mettre en marche et de s'en aller chercher une autre place!

Il était pourtant admirablement situé dans la rue d'Enfer.

Comme le bon moine faisait à voix haute cette réflexion saugrenue, il entendit sonner les cloches du couvent.

Elles sonnaient à toute volée, et dom Bufile, de plus en plus ivre, s'écria :

— C'est les cloches qui ne veulent pas s'en aller !

En ce moment, frère Ignace entra.

Le moine s'était fait un front sévère et chargé de nuages.

Mais dom Bufile l'accueillit en riant.

— Entendez-vous les cloches? dit-il.

— Oui, mon père.

— Elles ne veulent pas... elles ne veulent pas...

— Mon père, dit frère Ignace, Votre Grâce n'est pas dans son bon sens.

— Mais si fait bien ! balbutia dom Bufile, c'est le couvent qui quitte la rue d'Enfer. Ne voyez-vous pas que les murs tournent... tournent... tournent...

— Je vois, dit frère Ignace, que Votre Grâce est ivre et hors d'état de recevoir dignement monseigneur le cardinal de Lorraine qui vient nous faire une visite pastorale.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria dom Bufile...

Et, un peu dégrisé, il sauta hors de son lit.

Frère Ignace poursuivit d'un ton sévère :

— Votre Grâce est hors d'état de se montrer...

— Mais si... mais si...

Dom Bufile voulut faire un pas, trébucha et n'eut que le temps de s'accrocher à un meuble pour ne se point étendre tout de son long sur le parquet.

— Vous voyez bien que vous êtes ivre, reprit frère Ignace.

— Eh bien! fit le supérieur, tant pis!

— Tant pis pour vous, monseigneur, reprit frère Ignace, car le cardinal a des pouvoirs.

— De qui?

— Du pape.

— Eh bien! il fera que le couvent ne s'en aille pas, alors.

— Il vous déposera, et vous condamnera à redevenir simple moine.

— Oh! fit dom Bufile en joignant les mains.

— Simple moine, répéta frère Ignace, et enfermé pendant six mois.

— Enfermé! s'écria dom Bufile avec effroi.

— Dans le cachot du couvent... au pain et à l'eau!...

Dom Bufile jeta un cri et tomba sur ses genoux.

— O mon frère ! mon frère ! mon cher frère ! dit-il avec l'accent de la terreur, sauvez-moi !

— Je ne le puis, dit frère Ignace.

— Dites au cardinal que je suis malade...

— Le cardinal viendra ici et verra que vous êtes ivre.

— O Seigneur Dieu ! murmura le pauvre supérieur, ne me sauverez-vous donc pas de ce péril où je me trouve ?

— Il n'y aurait qu'un moyen, dit frère Ignace.

— Ah ! je le savais bien ! s'écria dom Bufile, que vous me sauveriez.

— Mais, le voudrez-vous ?

— Oui, oui.

— Eh bien ! écoutez...

— J'écoute, j'écoute, balbutiait l'ivrogne... mais là, vrai, vous m'assurez que le couvent ne change pas de place ?

— Je vous l'assure. Écoutez; vous savez que notre communauté a une succursale ?

— Oui... à Palaiseau... Est-ce qu'elle a changé de place aussi ?

— Non, il faut y aller.

— Quand ?

— Tout de suite. On vous mettra dans une litière, et vous partirez avant que le cardinal n'arrive.

— Mais que lui dira-t-on, au cardinal?

— Que vous étiez malade, que votre santé exigeait, pour se rétablir, le grand air des champs... et...

— Et... quoi encore ? fit dom Bufile que la perspective du pain et de l'eau avait consterné et livré à toutes les affres de l'épouvante.

— Et que vous m'avez laissé vos pleins pouvoirs pour administrer le couvent pendant un mois.

— Oui... oui... administrez ! dit dom Bufile, mais ne permettez pas que le couvent s'en aille.

— Il ne s'en ira pas, répondit frère Ignace, je vous le promets... mais il me faut vos pleins pouvoirs par écrit.

— Donnez-moi une plume.

Frère Ignace fit asseoir son supérieur devant une table et posa devant lui de l'encre, une plume et une belle feuille de parchemin.

Mais la main de dom Bufile tremblait si fort qu'il s'écria :

— Bon ! voilà la plume qui s'en va avec le couvent.

— Eh bien ! dit frère Ignace, mettez simplement votre nom au bas de la feuille, je la remplirai.

Dom Bufile se laissa prendre la main par l'économe, et celui-ci, lui assujettissant la plume entre les doigts, lui fit tracer son nom et sa croix d'abbé mitré assez lisiblement.

Ce dernier effort épuisa dom Bufile.

Il ferma les yeux, renversa la tête sur l'épaule de frère Ignace et s'endormit.

. . . .

Une heure après, une litière à rideaux de cuir, hermétiquement fermée, sortait du couvent des carmes deschaux et se dirigeait vers Palaiseau. Cette litière emportait dom Bufile simple moine, car frère Ignace avait rempli la feuille par une belle et bonne résignation des fonctions de supérieur, avec désignation de son successeur.

Ce successeur, on le devine, c'était frère Ignace, qui dit au frère correcteur :

— Maintenant, messire le baron de Cardailhan n'a qu'à bien se tenir, car il va avoir à jouer contre nous une rude partie.

XVII

Grâce aux vins capiteux et peut-être sophistiqués qu'il avait bus, Amaury le Sage dormit trente-six heures.

Un rayon de soleil l'éveilla.

Ce rayon entrait joyeux dans une jolie chambrette bien gaie, avec des meubles et des tentures comme un logis de roi.

Amaury n'était donc plus couché sous la table du réfectoire, théâtre de ses exploits et de sa défaite gastronomique.

Amaury était couché dans un bon lit, bien moelleux ; il avait un édredon sur les pieds et sa courtine de fine toile de Hollande était d'une blancheur éblouissante.

A la portée de sa main était un hanap et un flacon qui renfermait un vin jaune comme de l'ambre.

Amaury rassembla ses souvenirs épars, grâce à l'aspect de ce vin, et il se remémora soudain frère Ignace et les aventures qu'ils avaient eues de compagnie.

— Mais où suis-je donc ? se demanda-t-il.

Et comme il était parfaitement seul, il se versa un verre du vin jaune qui n'était autre que du vin des îles Canaries, et l'avala d'un trait.

Puis, guidé par le rayon du soleil, il se leva et alla reconnaître le paysage en s'approchant de la fenêtre.

La fenêtre donnait sur le jardin du couvent.

Amaury vit deux frères convers qui bèchaient une plate-bande.

Le temps était beau, l'air presque doux, malgré la rigueur de la saison. Mais Amaury jugea qu'il était de très-bonne heure.

— Diable ! se dit-il, mais il paraît que j'ai dormi longtemps !

Comme il faisait cette réflexion, le frère Ignace entra.

— Bonjour, Amaury, dit-il.

— Bonjour, mon père, répondit l'escholier.

— Tu peux dire mon supérieur...

— Hein ? fit Amaury.

— Je suis supérieur du couvent, dit modestement dom Ignace.

— Ah ! fit l'escholier.

— As-tu bien dormi?

— Oui, mon père.

— Appelle-moi : « Votre Grâce, » dit frère Ignace, qui tenait à ses nouvelles prérogatives.

— Eh bien ! Votre Grâce, dit Amaury, j'ai bien dormi ; seulement je ne sais pas combien d'heures.

— Trente-six.

— Allons donc ! exclama l'escholier, est-ce possible ?

— Tu t'es endormi avant hier mercredi, jour de Quatre-Temps.

— Et... je m'éveille ?...

— Tu t'éveilles vendredi à huit heures du matin. Ah ça, mon camarade, continua le nouveau supérieur des carmes deschaux, est-ce que tu vas te griser souvent comme ça ?

— Mais, balbutia Amaury, ce n'est vraiment pas ma faute... et puis, vous m'avez fait boire et manger comme un prince.

— On ne t'a pourtant servi que l'ordinaire du supérieur.

— Peste !

— Et si tu étais supérieur, tu déjeunerais et tu dînerais comme ça.

— Mais hélas ! soupira Amaury, je ne suis qu'un pauvre escholier.

Puis se ravisant :

— Ah ! mais, pardon, dit-il, ne m'avez-vous pas dit que vous me feriez baron ?

— Oui.

— Et riche...

— Très-riche. Seulement, il faut que tu m'aides un peu en cela.

— Que dois-je faire ?

— Habille-toi, tu viendras déjeuner avec moi et nous causerons de cela.

Don Ignace frappa sur un timbre et au bruit accoururent deux moinillons.

Les moinillons apportaient sur un coussin de

beaux habits de velours noir dont la coupe, semi-laïque, semi-cléricale, étonna beaucoup Amaury.

— Ces habits sont pour toi, dit le nouveau supérieur.

— Vous ne me donnez donc pas une robe de moine ? fit-il étonné.

— Non.

— Alors pourquoi ne me laissez-vous point ma souquenille de clerc ?

— Parce qu'elle ne convient plus à ta nouvelle situation. Tu es un grand seigneur momentanément réfugié du monde dans un couvent.

— Ah ! c'est différent, dit Amaury.

Et il s'habilla.

Ce ne fut point au réfectoire, cette fois, que l'ex-économe conduisit Amaury.

Il le mena tout droit à la cellule du supérieur, qui se composait de trois pièces.

C'était là que, dans une douce ivresse perpétuelle, dom Bufile avait si longtemps administré d'un index paternel le couvent des bons moines deschaux.

Dans la première pièce, on avait dressé la table. Il n'y avait que deux couverts.

Le buisson d'écrevisses, la tranche de pâté, le jambonneau, rien n'y manquait.

Seulement, il n'y avait qu'une sorte de vin, un grand crû de la côte Saint-Émilion en Gascogne, qui avait bien dix ans de futaille.

— Ça, maintenant, causons, dit frère Ignace en dépliant sa serviette.

— Oui, dit Amaury, vous allez m'expliquer comment vous pouvez me faire riche.

— Et baron, ajouta Ignace.

— Je vous écoute, dit Amaury alléché.

Dom Ignace reprit :

— Il y a quinze ans que le vieux seigneur t'a fait exposer par son escuyer.

— Ah ! oui, c'est juste, fit Amaury, du moins c'est ce que je dois raconter.

— Précisément.

— Le vieux seigneur m'a donc fait exposer...

— Oui, pour s'emparer de ton bien.

— Ah ! ah ! et il me croit mort...

— Non, il te croit vivant et il te recherche activement.

— Pour me rendre ma fortune ?

— Non, pour te tuer.

Amaury fit la grimace.

— Je n'aime pas beaucoup le rôle que vous voulez me faire jouer, dit-il.

— Attends un peu... tu vas voir...

— Voyons? Mais à propos, le vieux seigneur est baron.

— C'est-à-dire qu'il a le titre avec la fortune.

— Très-bien. Mais comment vous y prendrez-vous pour me rendre tout cela?

— Nous réclamerons au nom de frère Amaury, carme deschaux.

— C'est-à-dire qu'il faudra que je me fasse moine.

— Oui, mais tu ne prononceras que des vœux temporaires.

— A la bonne heure!

— Ingrat! fit dom Ignace d'un ton de reproche, tu te trouves donc mal ici?

— Oh! non pas.

— On est donc mal logé, mal nourri, mal vêtu? continua le supérieur avec tristesse.

— C'est-à-dire que je me crois au Louvre.

— Alors, pourquoi crains-tu d'être moine?

— Mais, dame! fit naïvement Amaury, c'est que lorsque je serai riche et baron, rien ne m'empêchera d'avoir un palais.

— C'est juste.

— Du vin dans ma cave et des pâtés de venaison sur ma table.

— Oh! certes, fit dom Ignace.

— Et de recevoir en mon palais la fine fleur des gentilshommes et des belles dames de la cour.

— Très-certainement.

— Alors, pourquoi me faire moine?

— Ah! voilà, dit dom Ignace, c'est que si tu ne commences pas par là, nous serons sans force pour réclamer le titre, l'argent et les terres.

— Tiens! au fait, répliqua Amaury frappé par la justesse de cette argumentation, c'est vrai... mais mes vœux ne seront que temporaires?

— Six moins au moins, un an au plus.

— Et je pourrai me défroquer?

— A l'expiration du temps fixé.

— Eh bien! ça me va, dit Amaury.

— Tu veux bien être moine?

— Oui, à une condition.

— Laquelle?

— Ne m'avez-vous pas dit que vous étiez désormais supérieur du couvent?

— Sans doute.

— Eh bien! je veux dîner et souper à votre table tous les jours.

— Accordé! dit dom Ignace.

— Je prononce mes vœux demain, ajouta Amaury le Sage.

Et il se versa à boire.

XVIII

Maintenant abandonnons un moment le nouveau supérieur des carmes deschaux et ses mystérieux projets, laissons pour un temps et les escholiers et leur maître se lamentant sur le sort d'Odette et de Godefroy; messire François Cornebut songeant à son cher Main-Hardye et méditant sur les inconvénients de l'amour; et enfin messire le baron de Cardailhan qui, certes, était fort soucieux.

Nous allons faire connaissance, en nous reportant à la nuit précédente, avec de nouveaux personnages qui sont cependant intimement liés à la suite de cette histoire.

Une barque descendait la Seine, noyée dans le

brouillard qui, toute la nuit, avait couvert le fleuve et ses deux rives.

Cette barque, conduite par un seul batelier, portait sur son banc d'arrière, deux personnages qui causaient à mi-voix, — un homme et une femme.

Tous deux étaient masqués.

Sous le manteau de l'homme s'entrechoquaient parfois le manche d'un poignard et la crosse de deux pistolets, armes nouvelles qu'un récent édit avait prohibées comme déloyales, mais dont tous les nobles commençaient à faire usage.

La femme, bien que masquée et enveloppée dans une ample capuche brune, trahissait la jeunesse dans tous ses mouvements et on devinait que c'était une femme de qualité.

Ils se tenaient la main et gardaient le silence, tandis que la barque effleurait l'eau avec la légèreté et la vitesse d'un alcyon.

Les maisons à droite et à gauche déchiraient vaguement le brouillard de leurs toits pointus; de loin en loin, une lanterne brillait comme un phare perdu sur la mer orageuse.

L'homme murmura enfin :

— Oh! que c'est bien là une nuit propice aux amants en fuite.

— Ah! taisez-vous, dit la femme en tremblant, taisez-vous, Gontran.

— Pourquoi donc me taire, chère âme?

— Je pense à la colère de *celui* qui est mon maître.

— Et moi je la brave, dit l'homme.

Elle lui passa un bras autour du cou.

— Mais ne sais-tu donc pas qu'il nous tuera tous deux si jamais il nous rejoint?

Le ravisseur eut un rire silencieux.

— Il ne nous rejoindra jamais, dit-il, la terre est grande...

— Elle est bien petite, soupira la femme, pour ceux qui cherchent un coin où abriter leur amour, mon Gontran.

— Ah! ma Jeanne adorée, répondit Gontran, rassure-toi, le lieu où je te conduis est inaccessible à ton vieil époux.

— Tu crois?

— Il est moins puissant que celui qui nous protége.

— C'est juste, dit-elle, tu m'as parlé d'un protecteur mystérieux.

— Oui.

— Presque aussi puissant que le roi ?

— Plus puissant que lui...

— Que dis-tu ?

— Ce protecteur est une femme, dit l'homme masqué.

Et il se pencha à l'oreille de sa compagne et lui murmura un nom qui la fit tressaillir.

— Vrai ! dit-elle. *Elle* serait pour nous ?

— Elle n'a rien à me refuser ; et si je lui demandais la mort de quelqu'un...

— Oh ! tais-toi ! fit la femme masquée avec épouvante, ne souhaitons la mort de personne.

Comme elle parlait ainsi, la barque passait sous un pont.

Au-dessus, on entendait un bruit de pas et de voix.

Les pas s'arrêtèrent sur le pont.

En même temps on entendit dans l'air un cri étouffé...

Puis un bruit sourd qui frappait l'eau.

— Mille tonnerres, murmura l'homme masqué, on vient de commettre un crime.

La femme se serrait contre lui toute tremblante.

— On a jeté un homme à la rivière, dit le batelier.

— Ah ! seigneur ! exclama la femme, ne pourrait-on le sauver ?

Mais déjà son compagnon avait dépouillé son manteau, s'était débarrassé de ses pistolets et de son épée, et il se jetait à la nage.

Un silence funèbre avait succédé au cri de détresse et la nuit était noire.

Le batelier avait cessé de ramer.

Debout, à l'arrière de la barque, la femme attendait anxieuse et n'entendait même plus le bruit du nageur.

Mais enfin, une voix perça les ténèbres et vint jusqu'à elle.

— Je le tiens ! il est sauvé ! disait cette voix.

Et quelques minutes après, l'homme atteignit la barque et rejeta par-dessus le bord une masse inerte.

— Ah ! mon Dieu, dit la femme, il est mort...

— Non, il n'a pas eu le temps de se noyer, répondit l'homme ; il n'est qu'évanoui.

Et il remonta à son tour dans la barque.

Malgré les ténèbres, la femme put voir que le corps arraché par son compagnon à une mort certaine était celui d'un jeune homme.

— Il avait les mains liées, dit le sauveur, en coupant les cordes avec son couteau.

— Non, il n'est pas mort, dit la femme qui posa sa main sur la poitrine du noyé, je sens son cœur battre.

La barque s'était remise en route et descendait le fleuve avec vitesse.

Les maisons de Paris fuyaient à droite et à gauche, et la barque, suivant le courant, descendait rapidement vers Saint-Cloud.

Enfin le brouillard devint blanc, de noirâtre qu'il était, un rayon de la prime aube le traversa et tomba sur le visage du noyé que la jeune femme et son compagnon cherchaient à rappeler à la vie.

— Qu'il est beau ! murmura la femme en contemplant le charmant visage de Godefroy, car c'était lui qui venait ainsi miraculeusement d'échapper à la mort !

XVIII

Maintenant quels étaient ces hommes et cette femme qui, fuyant eux-mêmes, venaient de sauver Godefroy ?

C'est ce que nous allons vous apprendre en vous conduisant au bord de la Seine, en amont, non loin du palais Saint-Paul.

Tout auprès du logis des sires de la Tremoille, il y avait un petit hôtel dont le fleuve rongeait lentement la base, dont les fenêtres, presque toujours closes, étaient garnies d'épais barreaux de fer, et qui n'avait que deux entrées : une par la rue des Tournelles, l'autre par le bord même de la rivière.

L'entrée de la rue des Tournelles était une porte

massive doublée de fer et garnie de pointes d'acier.

Elle eût résisté à un boulet de canon.

Rarement elle s'ouvrait, et quand la chose arrivait, par aventure, c'était pour livrer passage à un homme bardé de fer, la visière du casque baissée et suivi de varlets et d'écuyers armés jusqu'aux dents.

La porte qui donnait sur la rivière était bien plutôt une fenêtre, car elle s'ouvrait à dix pieds au-dessus du niveau de l'eau, et lorsqu'on voulait s'en servir, on faisait descendre une échelle de quinze marches dont la dernière touchait l'eau.

Alors une barque arrivait, prenait à son bord ceux qui abandonnaient la mystérieuse demeure, et l'échelle remontait et la fenêtre se refermait.

Qui donc habitait ce logis ?

On ne le savait guère aux alentours.

Pendant plus de vingt années, cette maison avait été abandonnée par ses maîtres, des nobles de province dont les bourgeois du quartier ignoraient le nom.

Un vieux serviteur seul y logeait, sortait rarement et ne parlait jamais à personne.

Puis, un soir, on avait vu la porte de la rue des

Tournelles s'ouvrir et livrer passage à une troupe d'hommes armés qui étaient venus prendre possession de la demeure abandonnée.

Il y avait de cela six mois.

Depuis lors, chaque soir, le seigneur à la visière baissée sortait au milieu de ses varlets, tantôt par la porte de la rue des Tournelles, tantôt par la porte du bord de l'eau.

Où allait-il ?

Nul ne le savait.

Quel était son nom ?

Personne n'aurait pu le dire.

Mais d'étranges rumeurs circulaient dans le quartier Saint-Paul, devenu si paisible depuis que les rois de France l'avaient abandonné pour s'en aller vivre au Louvre.

Des bateliers qui remontaient la Seine en pleine nuit pour aller relever leurs filets, prétendaient avoir vu sur les terrasses de l'étrange demeure une femme demi-nue qu'un homme poursuivait, un poignard à la main.

D'autres affirmaient que parfois, vers minuit, toutes les fenêtres de la façade du bord de l'eau

étincelaient d'une lueur infernale et que des ombres muettes dansaient sans bruit derrière les vitraux gothiques.

Une lavandière accablée de besogne, qui s'en était allée, un soir, laver son linge auprès de l'hôtel, s'endormit dans sa boîte et malgré la froidure.

Une musique étrange l'éveilla ; une musique plaintive comme un chant d'église, le jour des morts.

Cette musique venait de l'hôtel.

Enfin, on avait vu, disait-on encore, la barque mystérieuse s'arrêter sous la fenêtre avec une cargaison de femmes enchaînées, puis s'en retourner à vide.

Quelquefois un varlet sortait seul par la rue des Tournelles ; mais les bourgeois l'eussent questionné en vain.

Comme son maître, il avait visière baissée ; on ne pouvait voir son visage, et il portait la main au manche de sa dague avec un geste de menace, si, par aventure, on s'approchait trop près de lui.

Les bourgeois disaient :

— Bien certainement cette maison est habitée

par quelque suppôt de l'enfer, et le curé de la paroisse la devrait bien venir exorciser.

D'autres ajoutaient :

— C'est peut-être le logis de quelque seigneur qui conspire contre le bien du royaume, et le roi y devrait envoyer ses gardes et ses gentilshommes.

Mais le roi, paraît-il, avait autre chose à faire.

Enfin, un peaussier de la rue des Lions, qui était plus hardi que les autres, s'en alla un jour trouver le chevalier du guet et lui conta tout ce qu'on disait de l'hôtel du Diable ; car c'était ainsi qu'on avait surnommé la maison du bord de l'eau.

Le chevalier du guet l'écouta gravement ; puis il le renvoya en lui disant qu'il en référerait à messire François Cornebut, le prévôt des archers.

Le peaussier vint chanter victoire ; mais le soir même, comme il fermait sa boutique, deux archers qui passaient l'appréhendèrent au corps et le rossèrent d'importance.

A partir de ce jour, le malheureux peaussier prétendit que la maison du Diable était habitée par un très-honorable seigneur, et que tous les contes qui

avaient trouvé des oreilles crédules, étaient contes à dormir debout.

Cependant, un matin, on vit errer par la rue des Lions et la rue des Tournelles un jeune seigneur qu'à sa mise élégante, à son toquet de velours noir soutaché d'argent et à sa mince rapière à coquille ouvragée, on devinait appartenir aux gens de la cour.

Il entra dans les cabarets, s'arrêta au seuil des boutiques et causa avec les bourgeois; il s'enquit minutieusement enfin de toutes ces rumeurs qui circulaient dans le voisinage, puis il loua une barque et les services d'un batelier, auquel il donna rendez-vous sous le pont au Change à six heures du soir.

Après quoi, il s'en alla.

A six heures précises, le jeune seigneur arriva et sauta dans la barque.

— Où allons-nous? demanda le batelier.

— Nous promener aux environs de l'hôtel du Diable, répondit le jeune seigneur.

La nuit était noire et la Seine couverte d'un brouillard épais.

La barque, selon les ordres qu'avait reçus le batelier, se mit à tirer des bordées aux environs de l'hôtel.

Mais, à la grande déception du jeune seigneur, cette illumination fantastique dont on parlait n'eut pas lieu, et aucune femme éplorée ne se montra en haut des tours.

La nuit s'écoula, les premiers rayons du jour glissaient à l'horizon, et la mystérieuse demeure resta plongée dans l'obscurité et le silence.

Le jeune seigneur s'en alla.

Mais il revint la nuit suivante.

Seulement, il avait un compagnon, et quand le batelier voulut prendre les avirons, le jeune seigneur lui dit :

— Voilà dix pistoles ; va-t'en chez toi et ne te mêle pas de nos affaires.

— Mais... ma barque... demanda le pêcheur.

— Tu la trouveras amarrée sous le pont demain matin. Va-t'en.

Les deux gentilshommes montèrent dans la barque et poussèrent au large, tandis que le pêcheur s'en allait.

Cette nuit-là les fenêtres de l'hôtel s'éclairèrent.

Les pêcheurs qui avaient prétendu qu'on voyait des silhouettes danser derrière les vitraux n'avaient pas menti.

Les ombres allaient et venaient, tantôt obéissant à une sorte de fougueux emportement, tantôt lentes et graves comme des moines qui vont chanter matines.

Et tout cela sans un bruit, sans un son.

On eût dit la fête de la mort.

— Mordieu! murmura le jeune seigneur à l'oreille de son compagnon, j'aurai le mot de cette énigme ou j'y laisserai mes os.

— Mais, mon cher Gontran, répondit l'autre gentilhomme, pour savoir ce qui s'y passe, il faut pénétrer dans cette maison.

— C'est à cela que je songe.

— Comment feras-tu?

— Je ne sais encore, mais j'y pénétrerai, tu verras...

Comme ils parlaient ainsi, les lumières s'éteignirent, comme si le diable eût soufflé sur toutes à la fois.

Puis, quand l'hôtel fut rentré dans les ténèbres, une forme blanche se montra au haut d'une tour, s'appuya mélancoliquement au parapet, et sembla mesurer la distance qui la séparait de l'eau.

— C'est la captive, murmura le jeune seigneur, à qui son compagnon avait donné le nom de Gontran.

— Qu'est-ce que cette femme?

— Je l'ignore comme toi, mais je l'aime...

— Es-tu fou?

— Non, mais je suis épris du merveilleux. La femme qu'on aime le plus ardemment est celle qu'on ne connaît pas. Je gage qu'elle est belle et qu'elle est tyrannisée.

— Et cela te suffit?

— Oui.

— Eh bien! tâchons de pénétrer dans cette demeure alors.

Tandis qu'ils causaient, un bruit se fit sur l'eau, en aval, à une certaine distance.

C'était celui de deux avirons qui luttaient contre le courant, très-rapide en cet endroit.

— Silence! dit Gontran.

Et les deux gentilshommes cessèrent de ramer

pour mieux écouter, laissant leur embarcation aller à la dérive.

Le brouillard était aussi épais que la nuit précédente.

La barque qui remontait le courant passa auprès des deux gentilshommes sans les voir.

Mais ces derniers eurent le temps de voir quatre personnes dans cette barque, deux hommes et deux femmes.

Les femmes étaient masquées, assises à l'arrière, et couvertes de longs manteaux noirs.

Les hommes armés de toutes pièces avaient la visière baissée.

Évidemment, c'étaient les varlets de l'hôte singulier de la maison du Diable.

— Cette fois, dit Gontran tout bas, nous verrons bien.

Et il se remit à nager, laissant toutefois entre sa barque et celle qui portait les deux femmes une distance respectueuse.

Cette dernière s'en alla droit à la maison du Diable et s'arrêta sous la fenêtre.

Alors un coup de sifflet se fit entendre.

La fenêtre s'ouvrit, l'échelle descendit et l'un des deux hommes la saisit d'une main et de l'autre y fit monter une des deux femmes.

Celle-ci savait sans doute où elle allait, car elle gravit lestement les degrés et disparut dans l'hôtel.

Sa compagne la suivit; puis, avec elles, l'un des deux hommes, tandis que l'autre restait dans la barque.

L'échelle remonta, la croisée se referma et la barque qui n'avait plus qu'un rameur poussa au large.

— Ah! mordieu! cette fois, dit Gontran, nous sommes deux contre un, et il faudra bien que cet homme nous fournisse le moyen de pénétrer dans la maison mystérieuse.

La barque montée par Gontran était plus légère que l'autre, en deux coups d'aviron elle fut tout près d'elle; au troisième, elle la heurta violemment.

L'homme à la visière se dressa vivement, et seulement alors aperçut les deux gentilshommes.

— Mon camarade, lui cria Gontran, excusez-nous, le brouillard est si épais qu'on n'y voit goutte.

L'homme à la visière fit un signe d'assentiment

et voulut s'éloigner, mais comme les deux embarcations étaient bord à bord, Gontran sauta dans la sienne et son compagnon le suivit.

Alors l'homme à la visière fit entendre un son guttural et leva son aviron.

Mais Gontran se jeta sur lui et le saisit à la gorge.

L'homme se débattit. Heureusement le jeune seigneur et son compagnon étaient d'une force herculéenne.

La lutte ne fut pas longue, et l'homme à la visière n'eut le temps ni de se servir de son aviron, ni de tirer hors du fourreau la dague qu'il portait à son flanc.

En un clin d'œil, il fut renversé au fond de la barque, et le compagnon de Gontran lui appuya les deux genoux sur la poitrine, tandis que ce dernier coupait avec son poignard les lanières qui retenaient le casque.

L'homme se débattait, mais il ne parlait pas.

— Maintenant, dit Gontran, nous allons bien savoir à qui nous avons affaire.

Il tira un briquet de sa poche, en fit jaillir une étincelle et alluma une torche.

Mais, à la lueur que projeta cette torche dans la barque, les deux jeunes gens poussèrent un cri de surprise.

La tête de l'homme privé de son casque était noire, et comme il ouvrait la bouche, Gontran s'aperçut qu'on lui avait coupé la langue.

C'était un nègre muet.

— Tu ne peux parler, mon garçon, lui dit Gontran, mais sans doute tu sais écrire.

Et il prit des tablettes dans son pourpoint.

Le nègre le regardait avec une sorte de terreur.

— Réponds par un signe, sais-tu écrire?

Le nègre continua à avoir un regard hébété.

— Ne vois-tu pas qu'il ne comprend pas notre langue, dit le compagnon de Gontran.

— C'est possible, mais il faut que je sache...

Et Gontran, laissant le nègre aux mains de l'autre gentilhomme, prit les avirons et nagea vigoureusement vers l'embarcation qu'ils venaient d'abandonner et que le courant entraînait.

— Mais que vas-tu faire ? demanda l'autre nageur.

— Tu vas voir...

Les deux embarcations se touchèrent bientôt de

nouveau; alors, Gontran les amarra l'une à l'autre en nouant leur deux cordes.

Puis, brandissant son poignard au-dessus de la tête du nègre, il lui fit comprendre que, s'il voulait vivre, il fallait qu'il obéit.

Le nègre était lâche, il fit un signe d'assentiment.

Gontran lui prit sa dague; puis, quand il fut désarmé, il lui fit signe d'avoir à quitter sa cuirasse.

Le nègre obéit.

Gontran endossa cette cuirasse.

Puis, il coiffa le casque et en baissa la visière.

— Mais que fais-tu donc? demanda encore son compagnon.

— Eh bien ! je prends le costume voulu pour pénétrer dans la maison du Diable.

— Mais...

— Toi, mon bon ami, reprit Gontran, tu vas me lier les mains à ce pauvre diable.

— Bon !

— Et t'en aller avec lui au cabaret de la Pomme-Verte.

— C'est-à-dire que tu en fais mon prisonnier?

— Oui, et prends bien garde de le laisser échapper avant de m'avoir revu.

— Mais quand te reverrai-je ?

— Je ne sais pas... Adieu.

Et Gontran sauta dans l'autre barque, prit de nouveau les avirons, fit un dernier signe d'adieu au jeune seigneur, son ami, et se mit à nager vigoureusement vers la fenêtre mystérieuse qui venait de livrer passage aux deux femmes masquées.

Alors il appuya deux doigts sur ses lèvres et fit entendre un coup de sifflet.

XIX

Le jeune seigneur aventureux, qui s'était imaginé que la fenêtre s'ouvrirait au coup de sifflet, se trompait étrangement.

La fenêtre resta close; et cependant Gontran répéta son signal.

La maison du Diable était plongée dans les ténèbres et le brouillard qui planait sur la Seine s'épaississait de plus en plus.

— Par la mort-Dieu! répéta Gontran, après avoir sifflé pour la troisième fois, j'aurai le cœur net de tout cela, et dussé-je pénétrer de force dans la place, j'y entrerai.

Il avisa un anneau de fer dans le mur de la mai-

son. Cet anneau servait sans doute à amarrer la barque du nègre.

Gontran y fixa la sienne.

Puis il attendit.

La maison était plongée dans les ténèbres et paraissait inhabitée.

— J'attendrai le jour, se dit Gontran.

Et il s'accroupit dans la barque, s'enveloppa soigneusement dans son manteau et attendit, les yeux fixés sur la maison du Diable, les ferma, et quand ses yeux furent fermés, il s'endormit.

Son sommeil dura plusieurs heures. Cependant un bruit l'éveilla.

Un bruit qui se fit au-dessus de sa tête, c'est-à-dire à la croisée par laquelle on descendait l'échelle au bord de l'eau.

La barque de Gontran était tout à fait contre le mur, abritée par une sorte de balcon qui entourait la fenêtre.

Il eut assez de présence d'esprit, en s'éveillant, pour ne faire qu'un mouvement imperceptible.

Il leva la tête et regarda.

La fenêtre était ouverte; deux ombres s'agitaient sur le balcon et chuchotaient.

— En voilà encore un qui ne reviendra pas, dit une voix.

Soudain Gontran entendit un cri étouffé; puis quelque chose de noir traversa l'espace et alla s'engloutir dans les flots.

En même temps la fenêtre se referma.

Gontran devina.

C'était un être humain, homme ou femme, qu'on venait de jeter à l'eau, enfermé dans un sac.

Alors, sa curiosité s'augmentant d'un grand sentiment de compassion, Gontran n'hésita pas.

Il se débarrassa de son manteau, se jeta à la nage et plongea à l'endroit même où la masse noire venait de disparaître.

Il plongea, reparut à la surface, plongea encore et revint tenant le sac qu'un poids énorme avait entraîné au fond de l'eau.

Ce poids était un lingot de plomb attaché au sac par une corde.

Gontran avait coupé la corde avec sa dague.

Un être vivant s'agitait dans le sac et se débattait sans doute contre la mort.

Gontran le poussa devant lui, le jeta dans la barque, y monta lui-même et poussa au large.

Alors seulement, toujours à l'aide de sa dague, il se mit en devoir d'ouvrir le sac.

En ce moment, les premières clartés de l'aube perçaient le brouillard.

Gontran poussa un cri d'étonnement.

La créature humaine qu'il venait d'arracher à une mort presque certaine était un grand jeune homme pâle qui portait le pourpoint bleu de ciel des pages du roi.

Le page respirait à pleins poumons et disait :

— Ah! les misérables!... ah! les infâmes!...

— Goldéry, dit Gontran, me reconnais-tu?

— Non, dit Goldéry, qui jeta sur lui un œil hébété.

Le jeune seigneur s'aperçut alors que la chemisette de l'enfant était ensanglantée.

— Ils ont voulu t'assassiner, s'écria Gontran.

Et il déchira la chemisette et mit à nu la poitrine du page.

Il avait au-dessous du sein droit un petit trou

rond qu'on eût dit avoir été fait avec une aiguille et au bord duquel brillait une gouttelette de sang.

Il y avait huit jours que Goldéry avait disparu du Louvre.

A cette époque, c'était un garçon de dix-huit ans, frais et rose; maintenant on eût dit un cadavre.

Ce qui lui restait de vie s'était réfugié dans le regard.

Gontran le laissa s'étendre au fond de la barque et renonça à tirer de lui aucune explication.

Puis il se mit à nager énergiquement, et en quelques minutes sa barque toucha le terre-plein de Notre-Dame.

Il y avait là un cabaret célèbre où les seigneurs de la cour venaient le soir, en partie fine, avec des femmes à qui leurs maris jaloux ne laissaient que fort peu de liberté.

Ce cabaret avait pour enseigne une femme nue qui représentait notre mère Ève, et un homme, le père Adam, à qui elle offrait la moitié du fruit de l'arbre de science.

Et au-dessus, cette exergue :

A la Pomme verte!

— Non. Ils étaient masqués.

Une sorte de terreur s'empara du page et ses dents claquèrent.

— Parle, répéta Gontran.

Mais il secoua la tête en signe de refus.

Alors Gontran fit un signe à son compagnon et à l'hôte qui sortirent.

Quand il fut seul avec le page, Gontran lui prit les mains :

— Parle, répéta-t-il.

— Non... non... je ne puis.

— Mais dis-moi, au moins, comment tu es entré dans cette maison?

— N'y allez pas! n'y allez pas! murmura Goldéry. avec terreur.

— Au nom de Dieu, Goldéry, dit Gontran d'un ton solennel, je t'adjure de dire la vérité.

— Ils te tueraient... murmura le page.

Gontran haussa les épaules et répéta d'un ton d'autorité :

— Parle!

L'enfant se soumit.

— Je suis entré dans la maison maudite, dit-il, entraîné par une femme.

— Comment cela?

— Connais-tu le cabaret du grand Charlemagne?

— Oui, chez Pernillet, auprès du bac de Nesles.

— Justement.

— Eh bien ?

— Tu sais que je suis amoureux fou d'une fille de l'escadron volant de la reine?

— Ah! oui, la jolie Madeleine d'Espeuilles?

— Oui, et elle se rit de moi et ne m'aime pas.

— Bon! après?

— Un soir, désespéré, furieux de ses dédains, je m'en étais allé chez Pernillet et je m'efforçais de noyer ma douleur dans le vin, maudissant l'amour et les femmes. Il y avait beaucoup de monde dans le cabaret.

— Ah!

— Des hommes qui riaient et une femme qui était assise toute seule à une table et ne riait ni ne buvait.

Elle paraissait être une ribaude, et elle était belle. M'entendant gémir, elle vint à moi et me dit :

— As-tu donc un grand chagrin d'amour ?

— Oui, répondis-je.

— Veux-tu te guérir ?

— Cela dépend.

— Si tu veux me suivre, celle qui te méconnaît t'aimera.

— Et tu la suivis ? dit Gontran.

— Oui.

Comme il parlait ainsi, le page fit un mouvement, et cette blessure qu'il avait à la poitrine se reprit à saigner.

Il jeta un cri et s'évanouit de nouveau.

Mais cette fois Gontran ne chercha pas à le ranimer.

Il appela son ami.

— Qu'as-tu fait du nègre ? lui dit-il.

— Il est renfermé dans la cave.

— Eh bien ! continue à veiller sur lui.

Et Gontran boucla son épée et reprit son manteau.

— Mais où vas-tu donc ? demanda le gentilhomme.

— Au Louvre. Tu sais bien que je suis de service aujourd'hui.

— Et il faut que je reste ici?

— A moins que tu ne préfères tuer le nègre d'un coup de poignard. Auquel cas tu peux t'en aller.

— Mais quand reviendras-tu?

— Peut-être ce soir... Adieu.

Et Gontran s'en alla.

. . . .

Le soir de ce jour-là, il y avait nombreuse compagnie à l'hôtellerie du Grand-Charlemagne, tenu par le fervent catholique maître Pernillet, tout auprès de la vieille tour de Nesles.

Les gardes du roi, les archers, les pages, les moines, les soudards de toute espèce, semblaient s'y être donné rendez-vous.

L'hôtellerie était pleine.

Mais tout le monde riait et buvait, et nul n'était mélancolique et rêveur.

Tout à coup la porte s'ouvrit et un homme entra.

— Par la Magdeleine qui a commencé par être ribaude avant d'être sainte, s'écria-t-il, je voudrais que Satan lui-même étranglât de ses propres mains la cha-

rogne honteuse pour laquelle je me meurs d'amour!

Tous les regards se portèrent avec curiosité sur le nouveau venu.

En même temps, une ribaude qui paraissait sommeiller dans un coin s'éveilla et le considéra avec curiosité.

— Oui, répéta le nouveau venu, il y a de par le monde une femme pour qui je voudrais conquestre le monde, et qui se moque de moi...

—Viens boire, Gontran! lui cria un garde du roi.

— Le vin fait oublier, dit un page.

— A bas les femmes! murmura un moine qui était ivre.

— J'ai envie de me passer mon épée au travers du corps, reprit Gontran.

— Tu es fou!

— Ou de m'aller noyer!

— Amère folie! dit le moine.

La ribaude se leva et vint à Gontran :

— Tu souffres donc bien? dit-elle.

— Comme un damné.

Elle lui porta sa main blanche et fine sur l'épaule.

— Veux-tu me suivre! dit-elle.

— Où cela?

— En un lieu où l'on guérit du mal d'amour.

— Non, dit Gontran, j'aime mieux mourir.

— Je te ferai boire des breuvages enchantés, poursuivit la ribaude.

— Qu'importe! elle ne m'aimera pas.

— Elle t'aimera.

— Tu me le jures?

— Sur ma part de paradis, répondit la ribaude avec un étrange ricanement.

— N'y va pas! cria un garde du roi.

— Pourquoi? fit Gontran.

— Parce qu'elle se moque de toi.

— S'il en est ainsi, je la tuerai.

— Si tu te défies de moi, ne viens pas, dit la ribaude.

— Non, dit Gontran, je veux tenter l'aventure.

Et il suivit la fille d'amour.

Neuf heures sonnaient en ce moment au beffroi de la tour de Nesles et les archers parcouraient la ville annonçant le couvre-feu.

FIN DU PREMIER VOLUME

